83

LA BOUQUINADE

ET

AUTRES GAILLARDISES

15 exemplaires sur papier d'Arches

1 à 15

Droits de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.

La Cassandre de Pierre de Ronsard

(Les Amours de 1553.)

LES MAITRES DE L'AMOUR

PIERRE DE RONSARD

LA BOUQUINADE

ET

Autres Gaillardises

J'ayme à faire l'amour,
j'ayme à parler aux femmes.
(Pierre de Ronsard.)

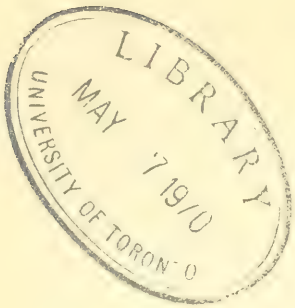
TEXTES CONFORMES
AUX ÉDITIONS ORIGINALES,
OU COLLATIONNÉS SUR LES
MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE ;
AVEC UNE NOTICE, UNE BIBLIOGRAPHIE
DE CHAQUE PIÈCE, DES VARIANTES,
DES REMARQUES ET UN GLOSSAIRE

PAR

FERNAND FLEURET ET LOUIS PERCEAU

PARIS
BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX
4, RUE DE FURSTENBERG, 4

1921



DES MÊMES AUTEURS

Le Livret de Folastries de Pierre de Ronsard, AVEC UNE BIBLIOGRAPHIE, DES VARIANTES, UN GLOSSAIRE ET UNE NOTICE.

PN
1678
R5

NOTICE

« On peut dire, sans crainte d'exagérer, écrit M. Paul Laumonier [1], que Ronsard a parcouru dans son œuvre toute la gamme de l'amour. Des sentiments variés et opposés qui émeuvent l'homme épris d'une femme, ou simplement l'homme à la pensée de la femme, il n'en est pas un dont l'expression ne se trouve dans les sonnets, les chansons, les odes, les églogues, les élégies et les gaietés de Ronsard : amour platonique, amour esthétique, amour goût, amour romanesque, amour tendre, amour sensuel, amour passion, amour précieux, amour gaulois, amour contrarié, amour satisfait, ils y sont tous. Les femmes qui l'ont inspiré sont de toute condition, de tout caractère, de tout tempérament : paysannes, chambrières, bourgeoises, nobles, princesses, jeunes filles, grisettes, veuves, femmes mariées ; brunes, blondes, ingénues et perverses, fières et faciles, accessibles à des degrés divers... Il fut le poète « érotique » par excellence, dans l'acception la plus large du mot. »

1. *Ronsard Poète Lyrique*, 467-468. — Paris, Hachette, 1909.

L'amour fut donc, pour Ronsard, lui aussi, « la plus grande affaire de sa vie »; c'est à lui qu'il dut le meilleur de son inspiration et presque toute sa renommée. Pasquier, comptant les quelques poètes modernes qui ont le mieux chanté l'amour, met l'ami de Cassandre à côté de Pétrarque, du Bembe et de Sannazar; peut-être même entendait-il établir entre eux une parenté assez étroite de sentiment et d'inspiration. Ronsard, en effet, a tenté de se rapprocher de ces modèles platoniciens. Il suivait la mode, il lui plaisait de charmer les *Dames Illustres* de la Cour; il essayait enfin de se mentir à lui-même. Mais tel n'était point le fond de cet être impatient, toujours tourmenté de nouveaux désirs, de celui qui laissa échapper ces deux vers tout colorés de flamme intérieure :

Je suis la Salemendre, et ne suis à mon aise
Si mon cœur n'est tousjours au milieu d'une braise.

Il finit par se lasser de pétrarquiser, et peut-être la satire de Du Bellay *Contre les Pétrarquistes* lui fit-elle rejeter délibérément une contrainte qui ne convenait ni à son tempérament, ni à la philosophie païenne de la Renaissance, ni même à la tradition française de Jean de Meung et de Clément Marot, à laquelle il demeurait si attaché, comme nous l'avons montré dans le *Livret de Folastries*.

*
* *

Ronsard pétrarquiste s'écartait souvent de la chasteté de son modèle, pour qui l'amour, comme

christianisé, affection à mi-chemin du Ciel, reflète la constance et la soumission respectueuse de l'amour divin. Cassandre Salviati, qu'il avait élue comme maîtresse intellectuelle, entendit des sollicitations plus pressantes que l'amante platonique du poète d'Arezzo, et qui trouvent plutôt leur équivalent dans les odes cavalières d'Horace et de Catulle. Le *Carpe diem* de l'un, et le *Vivamus atque amemus* de l'autre sont ses meilleurs et plus fréquents arguments. Mais Cassandre ne se laissa pas convaincre, et Ronsard se proposa des amours plus réelles, qui ne tinssent pas de l'entité chère aux platoniciens, ou des *Iris en l'air*, médiocres ressources des âges suivants.

Au lieu d'une hautaine maîtresse, qui l'honorait dans le siècle par son rang, Ronsard se rabattit sur d'humbles filles, telles Marie, Jeanne, Geneviève ou Isabeau, qui n'étaient peut-être même que des servantes. La Poésie ennoblit et transfigure tout ce qu'elle touche, comme la baguette magique Cendrillon et Peau-d'Âne. Pour Ronsard, elles devenaient Briseïs ou Tecmesse, quand il pensait se prémunir contre la raillerie éventuelle de quelque « blasonneur », ou simplement pour satisfaire sa fantaisie ; pareillement, les lits de sangle ou la jonchée de paille fussent devenus les peaux de bêtes sur lesquelles Achille et Ajax renversaient les captives. Mais Ronsard n'eut pas à rougir de ses amours, et même les chanta-t-il ouvertement, dans un style approprié. Ce style est généralement d'une émouvante et noble simplicité ; quelquefois il est familier et badin comme celui des *Folastries*, ou bien,

quelquefois dépenaillé, il laisse voir les villosités et la turgescence des ægypans de Gastine.

Tel est le Ronsard amoureux et familier que nous présentons à nos lecteurs, celui dont l'influence littéraire — nous l'avons déjà remarqué — se fait encore sentir chez les libertins de la *Muse Folastre*, des *Muses Gaillardes*, du *Cabinet* et du *Parnasse Satyriques*.

*
* *

Le goût de la variété en amour était en Ronsard aussi réel que livresque ; et c'est moins dans les poètes de l'antiquité latine, Ovide et Catulle, qu'il en trouva l'exemple que dans le vieil Anacréon, qui fut le père de son génie. « Si tu peux compter toutes les feuilles des arbres et tous les flots soulevés de la mer, dit le poète de Téos, je te fais le seul historien de nos amours. D'abord, dans Athènes, mets vingt amours, ajoute quinze encore ; à Corinthe, comptes-en une foule : les femmes sont si belles dans cette ville d'Achaïe ! comptes-en deux mille pour Lesbos, l'Ionie, Rhodes et la Carie : « Quoi diras-tu, toujours ! » Je ne t'ai encore parlé ni de la délicieuse Canope ni de la Crète, île charmante où l'amour parcourt les cités en célébrant ses mystères. Hé quoi ! irai-je encore te raconter tous les amours de mon cœur au delà de Gadès, de la Bactriane et de l'Inde ! »

C'est encore dans Anacréon, plutôt que dans Horace, qu'il rencontra l'exhortation à jouir de la jeunesse, dont il sait tirer double parti. Par cet

argument qu'il a le don de rendre impressionnant, il cherche à réduire les derniers scrupules, et, d'autre part, il en aiguillonne en lui-même la satiété. Mais nous avons étudié ailleurs[1] la fortune et les fluctuations de ce lieu-commun poétique, propre à la philosophie païenne de l'Antiquité et de la Renaissance, et dont on ne trouverait que fort peu d'exemples avant Lemaire des Belges, et Bonaventure Des Périers, traducteur des *Roses* d'Ausone.

Estienne Pasquier, au *Premier Livre* du *Monophile*[2], s'est fait, lui aussi, et sans doute après son ami Ronsard, l'apôtre de la Varieté. Il n'est pas inutile de reproduire cette page de doctrine amoureuse, cette profession de libertinage, pour montrer quel changement s'était opéré dans les esprits, sinon dans les mœurs.

«... Certainement, j'estime et est mon jugement tel, que la beauté n'est point de telle efficace au fait de l'amour, comme est la varieté. Ce qui m induit à le croire, c'est que quelque beauté que vous vous soyez projettée d'aymer, si le jeu vous a esté tant favorable qu'en ayez receu l'accomplissement de vos desirs l'espace de cinq ou six mois, elle vous est indifferente, et commence de là en avant n'estre plus respectée que les autres, soit que ce malheur nous advienne, ou pour une satieté que nous apporte la joüissance, ou pour un contentement que nous cause la satieté. Au contraire, je ne vis jamais personne qui se lassast de la varieté, voire

1. *Les Regrets d'Amour* (Edit. de la *Sirène*. Sous presse.)
2. *Œuvres*, 1713, II, 751.

ne fust tres-aise d'abandonner ceste beauté imaginaire qui luy est acquise, pour parvenir à un changement, encores que ce changement soit peut-estre de moindre merite. Tellement que contre l'opinion de tous ces anciens (je ne diray philosophes, ains escoliers) je tiens pour une regle infaillible, que la varieté fait cent et cent fois plus d'operations en l'Amour que la beauté. Chose que je vous verifieray, non par petites fleurettes, dont les amoureux transis se repaissent, ains par une demonstration tres certaine qui naist de la nature d'Amour : lequel les anciens sous l'image de Cupidon voulurent figurer en une perpetuelle enfance, pour nous enseigner que des lors que l'opinion d'un Amour vieillit en nous, c'est la mort. Or, la beauté non seulement se ternit petit à petit, en nos Dames, mais aussi s'ensevelit dans nos pensées sans y penser. Au contraire, la varieté ne vieillit jamais en l'homme, elle y est tousjours jeune, de quelque aage et qualité que soyons : et tout ainsi que la nature, mere commune de nous, vit en elle et par elle... aussi fait l'Amour son fils aisné. Et à tant je ne me repentiray jamais de croire qu'elle a beaucoup plus de puissance sur luy, que toutes ces beautez volages que l'on celebre à credit ; brief, voulez-vous rendre l'Amour passager, bastissez-le sur une beauté perissable : le voulez-vous rendre perdurable, il le faut, croyez-m'en, il le faut establir sur la varieté, laquelle ne se change jamais en nous, quelque changement que nous esprouvions de nos aages... »

*
* *

De plus longs commentaires sur Ronsard poète érotique alourdiraient ce petit choix de poésies légères; et, d'ailleurs, M. Paul Laumonier a traité le sujet à fond, dans l'ouvrage que nous avons cité au début de notre Notice, et que tout ronsardisant consulte avec fruit. Il nous resterait à parler de Ronsard poète *satyrique*, au sujet de la *Bouquinade*, si nous ne l'avions déjà fait, notamment dans le *Livret de Folastries* et les *Œuvres Complètes du Sieur de Sigogne*. Nous avons cru bon de joindre une pièce bachique à ces poésies galantes, pour demeurer avec Ronsard dans la tradition d'Horace et d'Anacréon, et surtout pour rappeler les *Dithyrambes de la Pompe du Bouc de Jodelle*, qui figurent dans les *Folastries*. Quant à la *Médaille d'Antinoüs* et aux sonnets politiques, ils complètent l'idée que l'on se fait de Ronsard père de la Satire en France et maître direct de l'auteur des *Tragiques*. Nous les avons fait suivre des *Sonnets d'Estat*, faussement attribués à Ronsard, mais qui portent la marque de son influence, et dont quelques-uns pourraient être de lui : on trouvera des remarques complémentaires les concernant, dans les *Notes* et *Variantes*, ainsi que pour la plupart des autres poésies.

*
* *

Comme dans *Le Livret des Folastries*, nous donnons d'abord le texte de Ronsard, et renvoyons à la suite l'appareil critique, soit :

1° Bibliographie. — Bibliographie de chaque pièce jusqu'à l'édition de 1617, dernière édition ancienne de Ronsard apportant des pièces inédites. Nous avons cependant mentionné les Recueils satyriques du XVIIe siècle et deux volumes du XIXe : Les *Œuvres inédites*, publiées par Prosper Blanchemain, et les *Gayetez et Folastries*, de l'éditeur Gay, parce qu'elles ont mis au jour des pièces inédites attribuées à Ronsard.

2° Variantes. — On trouvera dans cette subdivision toutes les variantes fournies par les éditions mentionnées à la Bibliographie, sauf celles qui ne portent que sur l'orthographe. Nous avons fait précéder ces Variantes de notes succintes sur chaque pièce, quand il y a lieu, et de commentaires historiques ou littéraires dont nous n'avons pas voulu grossir cette Notice.

3° Glossaire. — Il contient les notes biographiques, historiques, mythologiques ou linguistiques, nécessitées par les difficultés de la langue ou l'obscurité des allusions.

L'*Appendice* contient toutes les pièces gaillardes ou satiriques attribuées faussement à Ronsard, mais que nous croyons utile de mettre sous les yeux du lecteur, afin que ce volume soit aussi complet que possible[1].

F. F. et L. P.

1. On trouvera encore à la fin du volume la liste des *Errata* du *Livret de Folastries de P. de Ronsard*, un certain nombre d'exemplaires ayant été mis en vente sans l'Indice des Corrections.

LA BOUQUINADE

ET AUTRES GAILLARDISES

LA BOUQUINADE

PAR PIERRE DE RONSARD

Ce petit Diable Dieu, ce Dieu fils de putain,
Fils de ceste Venus qui couronna Vulcain
D'un chapeau de cocu, d'un panache de cornes,
Non content de son regne, outrepassant les bornes,
Voulut, ambitieux, assubjetir les bois
Et les subjects de Pan à ses paillardes loix.

Desja tocquoit aux champs le ribaut la baguesse,
Rangeant sous son drapeau l'incestueuse presse
Des soldats de Venus qui s'attendoient, hagards,
De faire reboucher cent mille braguemards.

Au milieu du conflit, la Laïs, plus hardie,
Serrant le croupion, brandissoit sa landie ;
Messaline bransloit, et les rains chaloureux
De la salle Faustine au courage amoureux
Culletoient brusquement ; là, la putain d'Athenes
Tiroit un sperme espois du profond de ses veines.
Lors que le Pan cornu, Monarque des bergers,
Sentit dedans ces bois venir tant d'estrangers :
Il s'estonne en soy mesme, et, pensif, s'emerveille
De l'audace d'amour ; il secoue l'oreille,

Il fronce le sourcil, et ne se peut douter
Qu'Amour lui ait voulu son sceptre empieter.
« C'est donc à moy, dit-il, c'est donc à moy, follastre,
Que tu es adressé pour ma puissance abastre ?
Non, non, je suis trop fort : mes Satires pelus,
Et les scadrons bouquins de mes faunes cornus (1)
Te fendront l'estomac. Je ne veux que Philante :
Luy seul te froissera les membres de sa hante ;
Philante, mon support, qui, suant et pantois,
Ante si bien un coing en la veine d'un bois ». (2)
Il finit par ces motz, et, tout soudain, despesche
Un viste messager, qui, d'une jambe seiche,
Court par devers Philante, à qui servoit de toit
Un vieil antre moussu que l'aquilon battoit
D'un souffle impetueux, et dont l'estroite porte
Recevoit des autans l'haleine humide et forte.
La pointe d'un rocher, par nature creusé,
De fueilles de figuier vertement tapissé,
Luy servoit de grabat ; et les peaux herissées
Des sangliers enferrés, des biches renversées,
Luy servoient de rideaux ; les cailloux aplatis
Estoient son porte plat, sa table, et son tapis ;
Au milieu de son antre, à la pointe affilée
Pendoit un croc chargé de viende salee.
Comme le messager dans la spelonque entroit,
Il rencontre, estonné, Philante, demy droit,
Philante qui avoit la jambe disposée
Pour façonner au tour une chaire persée. (3)
La jambe luy branloit et alloit accordant
Aux cadances du pied son long coing tremblotant,
Son coing rouge orangé, dont la perruque grasse
Des cheveux d'Absalon la pesanteur surpasse.

« O ! entre les Bouquins, Bouquin tres-glorieux !
Luy dit le messager, Pan, Roy des demy-Dieux
Qui hantent les forests, outragé par l'injure
D'un petit Dieutelet de paillarde nature,
M'envoye devers toy pour avoir le suport
De ce tien braquemard, dont l'estoc roide et fort
A tant de fois percé les rudes penilleres (4)
Des Nymphes des forests, des monts, et des rivieres,
Et veut qu'à ce besoin tu delaisse ton tour, (5)
Pour, brave et courageux, aller combatre Amour. »
Lors respondit Philante : « Amour n'a-t-il point crainte
De voir de mes gros bras sa tendre chair estrainte ?
Ha ! je l'empoigneray et humeray son sang,
Trampant mon coutelas au milieu de son flanc !
Non, non, je m'y en vois ! Mon fils, dis à ton maistre
Que seul en ce combat je me veux entremettre. »
Il s'arme promptement, et, allongeant ses bras, (6)
S'endossa d'un plastron entrempé d'ypocras,
D'un plastron gros et lourd, dont l'estoffe espicée
Fut de cus d'artichaux et pigeons composee ;
Les chauds mirabolans, les lassifs passereaux,
Les cailles, les couillons de coqs et de levraux, (7)
Le gingembre confit, la mouche cantaride
Nageoit en ce plastron et dans sa saulce humide. (8)
Son visage il arma de rubis incarnats,
De saphirs violets, et des rouges grenats.
Il n'eut rien sur son chef, son espesse criniere
Le deffendoit assez de toute arme meurtriere.
Du dessus d'un pasté il se fit un bouclier,
Où estoit engravé cest amour qui, premier,
Embrasa le velu de sa dure poictrine
Par l'œil incestueux d'une vieille bouquine.

Puis, comme un serrurier, qui veut mettre un gros clou (9)
Dans le creux entr'ouvert de quelque petit trou,
Va la pointe gressant d'une vieille chandelle,
Philante, tout ainsi, va graissant l'alumelle
De son V. brise C. d'un crachat jaunissant, (10)
Qu'il tira du pourri de sa gorge en toussant ;
Et, sortant du logis, en filant sa moustache, (11)
Il rechauffe son cœur d'une chaude pistache.
Armé de pied en cap, il arpenta les champs,
Et va trouver d'Amour les soldats bravachans,
Qui fremissoient d'ardeur, craignant d'avoir victoire
Sans esprouver leurs nerfs, sans travail, et sans gloire.
Philante, ouvrant les yeux et redressant son bois,
A l'entour de ce camp se promena trois fois ; (12)
Par trois fois, il voulut faucer les baricades,
Et, par trois fois, il vid repoucer ces bravades :
Il creve de despit, et, demy furieux,
Il jette parmy l'air ces motz injurieux : (13)
« Poltrons vuidez de cœur ! veufs d'ame et de courage !
Sortez, lasches guerriers ! que je face un carnage
De vos membres craintifs, et toy, vil Cupidon !
Viens resentir un dard plus fort que ton brandon ! »
Qui a veu, à Paris, pres la chambre dorée,
Un amas d'Advocats qui se presse à l'entrée,
Attendant ouvrir l'huis, se tirer à l'escart, (14)
Peneux et vergongneux, lors qu'un huissier criart
En vient appeller un entre toute la bande,
Qui, seul pour ceste fois, la grave cour demande, (15)
En fermant rudement aux autres, estonnez
De n'avoir pas entré, la rude porte au nez :
Il void ces gens d'amour, qui, d'une mine fiere,
S'avansoient à l'envy pour franchir la barriere,

Demeurer esbaïs lors qu'Amour appella
L'impudique Laïs, et en ces mots parla : [16]
« Laïs, si quelques fois tes mignardes caresses
Des vieillards plus glacez ont rechauffé les fesses :
Si tu as quelquefois, en un jour, terrassés
De mille champions les rains demy cassés ;
Sy, tousjours de mes feux heureusement servie,
Tu t'es de mille V. glouttement assouvie :
Ne souffre que ce bouq, ce Satyre vainqueur,
Foule aux pieds, aujourd'huy, nostre immortel honneur :
Oppose aux fiers efforts de sa lance aiguisee [17]
De ton large bouclier la lame non faucee. »
A tant se teut Amour, et Laïs, promptement,
Arma ses beaux atraits d'un souple mouvement.
Ses cheveux, esbranlez de la challeur bouillante
Qu'atiroit en son corps sa nature beante, [18]
Ne tenoient point de rang, ains, par les vents espars,
Tesmoignoient la fureur de ses desirs paillards :
Un vent chaut et lassif dans ses veines se pousse,
Qui agitte son sein d'une molle secousse,
Comme d'un doux zephir le moite flot empli
Hausse et baisse les eaux d'un tour-noiant repli ;
Une albastrine peau, sur son ventre estendue,
Sans rides, sans sillons, faisoit arcer la veue,
— Un ventre aboutissant en un petit gason,
Mollement duveté d'une blonde toison,
Dont les menus filets, agencés en pantiere,
De tous V. passagers arrestoient la Carriere ;
La sime de ce mont, chaude, se departoit
En deux bords rougissans, entre lesquels flotoit
Un empoix escumeux, dont la liqueur gluante
Avoit de mille V. noyé la soif ardante ;

Deux cuisses rejoignoient cet amoureux ruisseau (19)
Qui, brusques, manioient celuy qui de cet eau
Vouloit gouster le miel. S'asseurant sur ses armes,
Dont elle avoit fait preuve aux plus chaudes alarmes,
Elle approche Philante, et Philante, à l'instant,
Qui avoit ja un coup chaut et impatient
Donté dedans sa main, attendant sa demeure
Les fureurs de son V. qui le pressoit à l'heure,
La joint ribaudement, et, tous deux aprochez,
De cuisses et de bras rudement accrochez,
Ils s'estreignent les corps, ils meslent et confondent
Les gluantes humeurs qui dans leurs bouches fondent ; (20)
Ils souflent des poulmons un souspir haletant ;
Leurs levres, de fureur, se vont entrechoquant ;
Pressez et eschauffez d'une exatique flame,
Ils veulent, mais en vain, s'entresuccer leur ame ;
Ils travaillent en vain, en vain font leurs efforts
De penser faire entrer un corps dedans un corps.
Bref, leurs membres, liez de la chaine ferree
Dont avec le Dieu Mars Venus fut enserree,
Ne se desjoignent point, que du creux de leur flanc
Ils n'eussent fait couler un long ruisseau de sang. (21)
Par quinze jours durant, d'une egale balance,
Finit egalement le combat à outrance :
L'honneur en fut party à ces deux cavalliers.
Mais le seiziesme jour, des doux efforts premiers
Philante s'affoiblit, et sa lance baissee
Sans espoir de dresser resta toute faucee ; (22)
Les ....llons luy pesoient, sa teste chancela ; (23)
Un voile tenebreux sa paupiere silla ;
Le genouil luy varie, et, du fond de ses vaines,
Au lieu de tiede sang les glaces inhumaines

Accourent à son cœur ; sa levre luy palit,
Et de ses os persez la mouelle s'enfuit ; (24)
Il sent faillir son poux, et, tombant sur la terre,
Il gemit soubs les faix d'un funebre caterre, (25)
Qui, ore affoiblissant ses nerfs et son cerveau,
Promet en peu de jours de le mettre au tombeau.
Au bruit de ce malheur, Pan abaissa ses cornes
D'un visage vaincu : ses yeux sombres et mornes
Se fondirent en pleurs, et, en piteuses voix :
« Il faut, dit-il, Amour, obeïr à tes loix ! »
Depuis ce grand combat, le Dieu Pan, ses Satires,
Ses Faunes chevre-pieds, plains d'amoureux martyres,
Errent parmy les bois, par sentiers inconnus, (26)
Pour les Nimphes renger au mestier de Venus.
Depuis, le bergerot, oubliant la conduitte
De son camus troupeau, d'une chaude poursuitte
Presse sa Galatee ; et, depuis, les rameaux
De la vigne lascive embrassent les ormeaux ;
Depuis, le froid lierre estroictement enchesne,
Eschauffé de l'amour, le ridé tronc du chesne. (27)

DE LA JEUNE AMIE

D'UN SIEN AMI

Ode 15.

Ta genisse n'est assés drue,
Aten que ses ans soient venus;
Ne forte assés à la charrue,
Ne pour le taureau qui se rue
Lourdement aus jeus de Venus.

Ains, meslée avecque les veaus,
Follatre d'une course viste,
Ou dessous les saules nouveaus
Se voitre à l'ombre, ou pres des eaus [1]
Les flammes du soleil evite.

Jamais n'endure qu'on la touche,
Fuiant à bonds, comme un chevreau,
Comme un jeune chevreau farouche
Qui, sur le printens, s'escarmouche
Par le tapis d'un verd preau.

Ne soi envieus du desir
Des raisins trop vers, car l'Autonne
Les meurira tout à loisir;
Lors, tu pourras, à ton plaisir,
Manger la grappe meure et bonne.

Le tens, ravissant ton vert age,
Le lui dônra : vela le point
Comme elle croistra davantage,
Tirant un gain de ton dommage,
Dommage que l'on ne sent point.

Ja me semble que je la voi,
Mignarde, en ton giron assise,
Te jurer éternelle foi,
Et ne sçavoir partir de toi,
Tant en toi s'amour aura mise.

De toi pensive et idolatre,
T'adorera quelque matin ;
Je prevoi ta main qui folatre
Desja sur sa cuisse d'albâtre,
Et sur l'un et l'autre tetin.

Mais quoi ? pour neant tu pretens
De vouloir violenter ores
L'inexorable loi du tens,
Qui le plaisir que tu atens
Ne te veut pas donner encores.

A LA FONTEINE BÉLERIE

Je veus, Muses aus beaus yeus,
Muses, mignonnes des Dieus,
D'un vers qui coule sans peine,
Loüanger une fonteine.

Sus donq ! Muses aus beaus yeus,
Muses, mignonnes des Dieus,
D'un vers qui coule sans peine,
Loüangeon une fontaine :
C'est à vous de me guider ;
Sans vous je ne puis m'aider ;
Sans vous (Brunettes) ma Lire
Rien de bon ne sauroit dire.
Mais, Brunettes aus beaus yeus,
Brunes mignonnes des Dieus,
S'il vous plaist tendre ma Lire,
Et m'enseigner, pour redire
Cela que dit vous m'aurés, (1)
Lors, Brunettes, vous m'oirés
A nos Françoises oreilles
Chanter vos douces merveilles.

O beau crystal murmurant,
Que le ciel est asurant
D'une belle couleur blüe,
Où Cassandre, toute nüe (2)
A mile fois remiré (3)
Son front des Dieus admiré,
Et sa belle tresse blonde,
Tresse aus Zefirs vagabonde,
Comme Cerés émouvant
La sienne, aus soupirs du vent ;
Tresse vraiment aussi belle
Que celle d'amour, ou celle
Qui va, de crépes reflôs,
Frapant d'Apollon le dôs !

C'est toi, belle fontenéte,
Où ma douce mignonnéte
A miré ses deus beaus yeus,
Ainçois deus astres des cieus,
Que la gaie Pafienne, (4)
La brunete Cyprienne, (5)
Sur ceux des Graces loüroit,
Et pour siens les avoüroit,
Tant leur mignotise darde
D'Amours, à qui les regarde.

C'est toi qui, dis mile fois,
As relavé les beaus dois (6)
De ma douce Cassandrete (7)
Dedans ta douce ondelete :
Dois qui, de beauté veincus, (8)
Ne sont de ceus de Bacus,
Tant leurs branchetes sont plenes
De mile rameuses venes,
Par où coule le beau sang
Dedans leur ivoire blanc ;
Ivoire où sont cinq perlétes
Treluisantement grélétes,
Ornans les bous finissans
De cinq boutons fleurissans.

C'est toi, douce fonteléte,
Qui, dans ta douce ondeléte,
As baigné ses deus beaus piés,
Piés de Tethys deliés,
Et son beau cors, qui resenble
Aus lis et roses ensenble ;

Cors qui, pour l'avoir veu nu,
M'a fait Actéon cornu,
Me transformant ma nature
En sauvagine figure :
Mais de ce mal ne se deut
Mon cœur, puis qu'elle le veut.

C'est toi, douce fonteléte
Dont la mignarde ondeléte
A cent fois baisé les brins
De ses boutons sinabrins,
De ses levres pourperées,
De ses levres nectarées,
De ses roses, de qui sort
Le ris qui cause ma mort. (9)

C'est toi qui tâtes sa hanche, (10)
Sa gréve, et sa cuisse blanche,
Et son ... qui ne fait encor
Que se friser de fis d'or. (11)

C'est toi, quand la porteflame,
La Chienne du ciel, enflame
Le monde de toutes pars,
Qui vois les menbres épars (12)
De ma dame, sur ta rive,
Lors que, sur l'herbéte oisive,
Le somme, en ses yeus glissant,
Flâte son cors languissant;
Et lors que le vent secoüë
Son sein, où pris il se joüe,
Et le fait, d'un dous soufler,

Ralenter, et puis renfler : [13]
Elle, desus ton rivage,
Resenblant un bel image
Fait de Porfire veneus,
Se n'estoit que ses cheveus [14]
La découvrent sur ta rive,
Estre quelque Ninfe vive,
Et que les oiseaus perchés,
De leurs cols demipanchés,
En rejergonnant, l'épient,
Et de se tenir s'oblient
Sur la branche, tant l'ardeur
De ses yeus brule leur cœur,
Et trepignans dedans l'arbre,
Font, desus son sein de marbre,
Ecouler dis mile fleurs,
Fleurs de dis mile couleurs,
Qui tonbent, d'une eau menüe, [15]
Desus sa poitrine nüe,
Si bien qu'on ne peut savoir,
A la voir, et à les voir,
Laquelle, ou de la fleurète
Ou d'elle, est la plus douillete.

Vraiment, crystal asuré,
Crystal gaiment enmuré
D'une belle herbe fleurie,
Pour avoir fait à ma mie
Un dous chevet de ton bord,
Quand, languissante, elle dort :
Je t'asseure, ondete chere,
Que jamais, ainsi qu'Homere,

Noire ne t'apelerai,
Mais toujours je te loürai
Pour clere, pour argentine,
Pour nette, pour crystaline ;
Et te supli de vouloir,
Ains qu'entrer dedans le Loir
D'une course serpentiere,
Recevoir l'hunble priere
Que je fai desus tes flôs,
Non indine de ton lôs, (16)
Et de recevoir ces roses
Que je verse, à mains decloses,
Avec du miel et du lait,
Desus ton sein ondelet ;
Et ces beaus vers, que j'engrave
Au bord que ta source lave. (17)

Fille à Tethys, desormais,
Puisses-tu, pour tout jamais,
Plus qu'argent estre luisante,
Et que la Chienne cuisante,
Jamais dedans ton vaisseau
Ne face tarir ton eau.

Toujours les belles Naiades,
Oreades, et Dryades,
S'entreserrans par les mains,
Jointes avec les Sylvains,
Puissent roüer leurs caroles
Autour de tes rives moles,
Pan, retrepignant menu (18)
De son argot mi-cornu,

Guidant le premier la dance
Au dous son de sa cadance. (19)

Jamais le lascif troupeau,
L'aignelet, et le chevreau
Ne broutent tes rives franches ;
Ne jamais fueilles, ne branches
Ne puissent troubler ton fond,
Tonbant d'en-haut sur ton front,
Front en qui ma Cytherée (20)
A sa face remirée ;
Ne jamais quelque Roland,
Epoint d'amour violent,
Ne honnisse ta belle onde,
Mais, sans cesse vagabonde,
Caquetant sur ton gravois
D'une floflotante vois,
Toujours ta course verrée (21)
Se joigne à l'onde Loirée.

Mais adieu, fonteine, adieu !
Tressaillante par ce lieu,
Vous courés, perpetuelle,
D'une fuite paranelle, (22)
Vive, sans jamais tarir :
Et je doi bien tôt mourir,
Et je doi bien tôt, en cendre, (23)
Aus chams Elysés decendre,
Sans qu'il reste rien de moi,
Qu'un petit je ne sai quoi,
Qu'un petit vase de pierre
Pourira desous la terre. (24)

Toutefois, ains que mes yeus
Quitent le beau jour des cieus,
Je vous pri, ma fontelete,
Ma doucelete ondelete,
Je vous pri, n'obliés pas,
Des le jour de mon trépas,
Contre vos rives de dire
Que Ronsard, desus sa Lire,
N'a vôtre nom dedaigné,
Et que Cassandre a baigné (25)
Sa belle peau doucelete
Dans vôtre belle ondelete. (26)

HINNE A LA NUIT

Ode 9.

Nuit, des amours ministre, et sergente fidele (1)
Des arrests de Venus, et des saintes lois d'elle,
Qui, secrete, acompaignes
L'impatient ami de l'heure acoutumée,
O l'aimée des Dieus ! mais plus encore aimée (2)
Des étoiles compaignes,
Nature de tes dons adore l'excellence : (3)
Tu caches les plaisirs desous muet silence
Que l'amour jouissante
Donne, quand ton obscur étroitement assemble
Les amans embrassés, et qu'ils tumbent ensemble
Sous l'ardeur languissante,

Lors que l'amie main court par la cuisse, et ores (4)
Par les tetins, ausquels ne s'acompare encores
Nul ivoire qu'on voie,
Et la langue, en errant sur la joüe, et la face,
Plus d'odeurs, et de fleurs, là naissantes, amasse (5)
Que l'Orient n'envoie.
C'est toi qui les soucis, et les gennes mordantes,
Et tout le soin enclos en nos ames ardantes, (6)
Par ton present arraches ;
C'est toi qui rens la vie aus vergiers qui languissent,
Aus jardins la rousée, et aus cieus qui noircissent
Les idoles attaches.
Mets, si te plaist, déesse, une fin à ma peine,
Et donte sous mes braz celle qui est tant pleine (7)
De menasses cruelles,
Affin que de ses yeus (yeus qui captif me tiennent)
Les trop ardens flambeaus plus bruler ne me viennent
Le fond de mes mouelles.

A CASSANDRE FUIARDE

Ode 8.

Tu me fuis d'une course viste, (1)
Comme un fan qui les loups evite,
Allant les mammelles chercher
De sa mere, pour se cacher,
Sautelant de fraieur, ce semble, (2)
Si un rameau le vient toucher :

Car, pour le moindre bruit que face
D'un serpent la glissante trace,
Et de genous, et de cueur tremble ;
Mais ma vie, et mon ame ensemble (3)
Ne laissent de suivre tes pas :
Comme un lion je ne cour pas (4)
Apres toi, pour te faire outrage.
Mets donc, ma mignonne, un peu bas
La cruauté de ton courage,
Et toi, ja d'age pour te fandre, (5)
Laisse ta mere, et vien aprendre
Combien l'amour donne d'esbas.

SONNET

Ores l'effroi et ores l'esperance, (1)
Deça, dela, se campent en mon cœur ; (2)
Or l'une vainq, ores l'autre est vainqueur, (3)
Pareils en force et en perseverance.

Ores douteus, ores plain d'asseurance,
Entre l'espoir et le froid de la peur, (4)
Heureusement de moi mesme trompeur,
Au cœur captif je promets delivrance.

Verrai-je point, avant mourir, le tans
Que je tondrai la fleur de son printans,
Sous qui ma vie à l'ombrage demeure ?

Verrai-je point qu'en ses bras enlassé,
De trop combatre honnestement lassé, (5)
Honnestement entre ses bras je meure ?

SONNET

Petit nombril, que mon penser adore,
Non pas mon œil, qui n'eut onques ce bien ; (1)
Nombril de qui l'honneur merite bien
Qu'une grand' vile on lui bastisse encore. (2)

Signe divin, qui divinement, ore, (3)
Retiens encor l'Androgyne lien,
Combien et toi, mon mignon, et combien
Tes flancs jumeaus folastrement j'honore ! (4)

Ni ce beau chef, ni ces yeux, ni ce front,
Ni ce dous ris, ni cette main qui fond (5)
Mon cœur en source, et de pleurs me fait riche,

Ne me sauroient de leur beau contenter, (6)
Sans esperer quelque fois de tâter
Ton paradis, où mon plaisir se niche. (7)

SONNET

Quand en songeant ma follâtre j'acolle,
Laissant mes flancs sus les siens s'alonger,
Et que, d'un branle habilement leger,
En sa moitié ma moitié je recolle :

Amour, adonc, si follement m'affolle,
Qu'un tel abus je ne voudroi changer,
Non au butin d'un rivage étranger,
Non au sablon qui jaunoie en Pactole.

Mon dieu, quel heur, et quel contentement,
M'a fait sentir ce faus recollement,
Changeant ma vie en cent metamorfoses !

Combien de fois, doucement irrité, (1)
Suis-je ore mort, ore resuscité,
Entre cent lis et cent vermeilles roses !

SONNET

Heureuse fut l'étoile fortunée
Qui d'un bon œil ma maitresse aperceut !
Heureus le bers, et la main qui la seut
Emmailloter, alors qu'elle fut née ! (1)

Heureuse fut la mammelle emmannée
De qui le lait premier elle receut!
Et bienheureus le ventre qui conceut
Si grand'beauté, de si grans dons ornée! (2)

Heureus les chams qui eurent cet honneur (3)
De la voir naitre, et de qui le bonheur
L'Inde et l'Egypte heureusement excelle!

Heureus le fis dont grosse elle sera!
Mais plus heureus celui qui la fera
Et femme et mere, en lieu d'une pucelle!

SONNET

Ces flots jumeaus de lait bien époissi
Vont et revont par leur blanche valée,
Comme à son bord la marine salée,
Qui lente va, lente revient aussi.

Une distance entre eus se fait, ainsi
Qu'entre deus monts une sente égalée,
En tous endroits de neige devalée, (1)
Sous un hiver doucement adouci.

Là, deus rubis, haut élevés, rougissent,
Dont les raions cest ivoire finissent,
De toutes pars, uniment arrondis;

Là, tout honneur, là, toute grâce abonde,
Et la beauté, si quelqu'une est au monde,
Vole au sejour de ce beau paradis.

LES BACANALES

OU LE FOLATRIME VOIAGE D'HERCUEIL

pres Paris, dedié à la joieuse
troupe de ses compagnons.

Fait l'an 1549.

Amis, avant que l'Aurore (1)
Recolore
D'un bigarrement les cieus,
Il faut rompre la paresse
Qui vous presse
Les paupieres sur les yeux.

Dormés donc, or' que la Lune,
La nuit brune,
Traine de ses noirs chevaus ;
Dormés donc, ce pendant qu'elle
Enmielle
Le plus amer de vos maus. (2)

Dormés donc, dormés encores,
Ores, ores, (3)

Que tout languit en sejour, (4)
Sillés d'une nuë obscure
L'ouverture
De vos yeus, jusques au jour. (5)

Iö, j'enten la brigade, (6)
J'oi l'aubade
De nos conpains enjoués, (7)
Qui, pour nous eveiller, sonnent
Et entonnent
Leurs chalumeaus enroués.

J'entroi deja la Guiterre,
J'oi la terre
Retrepigner durement (8)
Desous la libre cadance
De leur dance,
Qui se suit folâtrement. (9)

Sus! Abel, ouvre la porte, (10)
Sus! qu'on porte (11)
Devant ce troupeau divin
Maint flacon, mainte gargouille, (12)
Mainte endouille,
Esperons à picquer vin.

Dieu gard la savante trope,
Calliope
Grave au ciel vôtre renom, (13)
Bellai, Baïf, et encores
Toi, qui dores
La France en l'or de ton nom.

Le long des ondes sacrées,
Par les prées,
Ombragés des saules verds, (14)
A l'envi des eaus jazardes, (15)
Trepillardes,
L'un apres l'autre en vos vers ; (16)

Ou bien, levant la pensée (17)
Elancée,
D'un ardeur qui vaudra mieus :
Vous redirés quelles choses
Furent closes
Dans le Chaös ocieus.

Vous dirés le chaut, les glaces,
Quelles places
Phebus ne daigne alumer,
Et pourquoi les jours s'alongent,
Ou se plongent
Plus tardis dedans la mer.

Mais moi, dont la basse Idée (18)
N'est guindée
Dessus un cable si haut,
Qui ne permet que mon âme
Se r'enflamme
De l'ardeur d'un feu si chaut :

En lieu de telles merveilles,
Deus bouteilles
Je prendrai sus mes rougnons, (19)

Et ce Hanap à double anse,
Dont la panse
Sert d'oracle aus compagnons.

Voiés Urvoi qui enserre
De lierre
Son flacon gros de vin blanc, (20)
Lequel, porté sur l'épaule, (21)
D'une gaule,
Lui pendille jusqu'au flanc!

A veoir de celui la mine
Qui chemine,
Seul parlant à basse vois,
Et à veoir aussi la moüe
De sa joüe,
C'est le bon Thenot Guilois. (22)

Je le voi comme il galope,
Par la trope,
Un grand âne sans licol;
Je le voi comme il le flate,
Et lui grate
Les oreilles et le col.

Ainsi les pasteurs de Troie,
Par la voie,
Guidoient Siléne monté,
Portant les lois de sa feste,
Et sa teste
Qui lui panchoit d'un costé.

Abel le suit à la trace, (23)
Qui ramasse
Ses flacons tonbés à bas,
Et les fleurs que son oreille
Qui sommeille
Laisse choir à chaque pas.

Ore cét Abel le touche, (24)
Or' la bouche
Il lui ouvre, ore dedans
Met ses dois, puis les retire,
Et pour rire
Ils se rechignent des dens. (25)

Iö, voici Harteloire, (26)
Dont la gloire
Monte au ciel d'un roide vol,
Et Latan, qui l'aconpaigne,
Voire, et daigne
Contrefaire un jour le fol.

Des Mireurs seul nous regarde,
Et prent garde,
D'un œil experimenté,
Que tel débaus ne nous tronpe,
Et ne ronpe
L'acord de nôtre santé.

Voici Ligneri, qui pousse,
De son pouce,
Les nérs du lut inmortel;

Et Capel, qui ne peut plaire
Au vulgaire,
Ni le vulgaire à Capel.

Iö, iö, trope chere,
Quelle chere
Ce jour amèine pour nous !
Parton-donq, or' que l'Aurore
Est encore
Dans les bras de son épous.

Ore donque, que l'Aurore [27]
Est encore
Dans les bras de son épous,
Parton, ains qu'elle flanboie,
Et qu'on voie
Son grand flanbeau dessus nous. [28]

S'il nous voit parmi la plaine,
A grand'peine
Les chams nous seront plaisans,
Tant l'ardente Canicule
Lui rebrule
De son front les rais cuisans.

Laisson au logis ces femmes,
Par les flammes
La Cyprienne éviton :
Ensemble, la Paphienne [29]
Et la Chienne
Nous envoiroient chés Pluton.

Mais animon ces bouteilles, (30)
Ces corbeilles
Achernon de janbons gras,
De pâtés, de pains d'épices,
De saussisses,
De boudins, de cervelas.

Chacun préne son espée, (31)
Equipée
Pour se revenger le dôs,
De peur qu'une fiere audace (32)
Ne nous face
Les coupables de Minos.

Gardon, amis, qu'on ne tonbe
Dans la tonbe, (33)
Sejour aveugle et reclus :
Depuis qu'une fois la vie
Est ravie,
Les Seurs ne la filent plus.

Iö, comme ces saulaies (34)
Et ces haies
Sentent l'humide fraicheur,
Et ces herbes, et ces plaines,
Toutes pleines
De rousoiante blancheur !

Que ses rives écumeuses
Sont fumeuses,
Au premier trait de Phebus !

Et ces fontainieres prées
Diaprées
De mile tapis herbus !

Iö, que je voi de roses
Ja décloses,
Dans l'Orient flanboiant : [35]
A veoir des nües diverses
Les traverses,
Voici le jour ondoiant.

Voici l'Aube safranée,
Qui, ja née,
Couvre d'œillés et de fleurs
Le ciel, que le jour desserre,
Et la terre
De rosées et de pleurs.

Debout donq, Aube sacrée, [36]
Et recrée
De ton beau front ce troupeau,
Qui, pour toi, pend à la gaule
De ce saule,
D'un coq aime-jour la peau !

Tire, Ninfe vagabonde, [37]
Hors de l'onde
Un Soleil qui ne soit pas
Perruqué d'un feu qui jette
Sa sagette
Trop ardentement à bas.

Ainsi, Cephale amiable,
Pitoiable
Soit toujours à ton desir;
Ainsi puisses-tu sans cesse,
Ma déesse,
Nüe entre ses bras gésir! (38)

Quoi! flamboiante couriere,
Ma priere
Tu mets donques à mépris?
Aimer puisses-tu sans cesse,
Tronperesse,
De Tithon les cheveus gris!

Vous qui avés la chair tendre,
Il faut prendre
Et la coife et le chapeau,
De peur que la Canicule
Ne vous brule
La trop delicate peau (39)

Armés de fueilles vôs testes, (40)
En cent crestes,
Et de peur d'enpeschement,
Avalés bas la botine
Marroquine,
Pour aler plus fraischement.

Evoé! Pere, il me semble
Que tout trenble
D'un branlement nonpareil

Et que je voi, d'un œil trouble,
Le ciel double
Doubler un autre Soleil.

Evoé ! donteur des Indes,
Que tu guindes
Mon cœur bien haut, Eldean !
Tu lui dis quel sacrifice
Est propice
A ton autel Lenean.

Avienne qu'orné de vigne
Je trepigne,
Toujours vilant Evoé ! (41)
Et que je dance sans cesse
Par ta presse,
Au son du cor enroüé !

Tes coulevres innocentes (42)
Sont glissantes
Sus mon chef plein de leurs neus,
Et ton Thyrse, lance forte,
Gai, je porte,
Par tes Thiases vineus.

Parmi la barbare Thrace,
A ta trace,
Je sui tes pas dérobés,
Le long des secrés rivages,
Tous sauvages
De lierres recourbés.

Je voi Silene qui entre
Dans un antre; (43)
J'oi les bois émerveillés;
Je le voi, sus l'herbe fraische,
Comme il presche
Les Satyres oreillés.

Evoé! Denys, tenpere,
Thebain pere,
Tenpere un peu mon erreur,
Tenpere un peu ma pensée
Insensée,
Du plaisir de ta fureur.

Ce n'est pas moi qui te taxe,
Roi de Naxe,
D'éjarter le Thracien,
Ni d'avoir au chef la mitre,
Ni le titre
Du Trionfeur Indien.

Mais bien c'est moi qui te loüe,
Qui t'avoüe
Pour un Dieu, d'avoir planté
L'heureuse vigne feconde, (44)
Dont le monde
Est si doucement tenté;

Qui, comme une âpre guerriere, (45)
En arriere
Chasse des hommes bien loin,

Non l'amour doucement veine, (46)
    Mais la peine,
Mais le travail et le soin.

Je voi cent bestes nouvelles,
    Pleines d'ailes,
Sus nos testes revoler,
Et la main épovantée
    De Penthée
Qui en vain les suit par l'air. (47)

Evan ! que ta douceur folle (48)
    Me rafolle
De vineus étourbillons !
Je ne voi point d'autres bestes
    Sur nos testes
Qu'un scadron de papillons.

Leurs ailes, de couleurs maintes
    Sont depeintes ;
Leur front en deus trais se fend, (49)
Et leur bouche bien petite
    Contr'imite
Le mufle d'un Elefant.

Sus ! amis, par céte rive, (50)
    Que l'on suive (51)
L'ombre des ailés troupeaus ;
Qu'étourdis on les atterre
    Contre terre,
A petis cous de chapeaus.

Lequel aura la victoire,
Et la gloire
D'avoir conquis le plus beau,
Qui tout doré sert de guide,
Par le vuide,
A cét escadron nouveau?

Lequel pendra de la beste [52]
La conqueste,
Pour trophée de bon heur?
Celui, vraiment, sera dine
Qu'un bel hinne
Dorat chante à son honneur.

Iö, comm' il prend la fuite!
Nôtre suite
Ne le sauroit ofencer,
Si le plus gai de la trope
Ne galope
Plus tôt, pour le devancer.

Ha! je l'avoi, sans sa voie [53]
Qui ondoie,
D'un voler bien peu certain,
Et sans l'erreur de son onde
Vagabonde,
Qui s'est moqué de ma main; [54]

Et sans une vigne entorse,
Qui la force
A soustraite de mes pas,

Et m'a fait prendre bedaine
Sus la plaine,
Adenté tout plat à bas.

Teleph' sentit, en la sorte,
La main forte
Du Grec qui le conbatit,
Quand au milieu de la guerre,
Contre terre
Un cep tortu l'abatit.

Iö, regardés deriere
La poudriere
Que Berger écarte au vent,
Tant en courant il s'elance,
Et s'avance
Pour l'afronter par devant.

Mais, mais voiés, voiés comme
Il l'assomme (55)
Mort sus la rive étandu,
Et comme l'aile et la teste
De la beste
Dans un saule il a pendu ! (56)

Ja la dépouille captive,
Céte rive
Honore, et ces saules vers,
Et ja leur écorce verte
Est couverte
Du long cerne de ces vers :

Je, Berger, plein de vitesse, (57)
Par humblesse,
Aux Dieus Chevrepiés j'appens
Céte despouille conquise,
Par moi prise,
En l'age de cinquante ans. (58)

Pere, que ta verve douce
Me repousse
En un dous afolement,
Plus fort que devant, ta rage,
Le courage
Me chatouille doucement. (59)

De ces chénes, goute à goute,
Bas degoute, (60)
Ce me semble, le miel rous,
Et ces beaus ruisseaus qui roulent, (61)
Tous pleins coulent
De Nectar, et de vin dous.

Amis, qu'à teste panchée,
Estanchée
Soit nôtre soif la dedans;
Il faut que leur vin apaise
Céte braise (62)
Qui cuit nos gousiers ardans.

Boivon leurs ondes sucrées, (63)
Consacrées
Au Dieu qui nous point le cœur;

Sondon leurs vagues profondes,
Toutes blondes
D'une vineuse liqueur.

Que chacun de nous i entre
Jusqu'au ventre,
Jusqu'au dôs, jusques au front;
Que chacun sonde et resonde
La douce onde
Qui bat le plus creus du fond.

Voiés Urvoi qui s'élance
Sur la pance,
Tout vétu, dans le ruisseau,
Et voiés comme il barbouille,
En grenouille,
Dessous les vagues de l'eau!

Suivon le saint trac humide
De ce guide;
Elançon nous comme lui,
Et lavon dans cette rive, (64)
En l'eau vive,
Pour tout jamais nôtre ennui.

Que l'homme est heureus de vivre,
S'il veut suivre
Ta folie, ô Cuisse-né,
Qui tes temples environnes, (5)
Pour couronnes,
D'un verd panpre raisiné!

Sans toi, je ne voudrois estre
Dieu, ne maistre
Des Indiens, ne sans toi,
De Thebes Ogygienne,
Cité tienne,
Je ne voudrois estre Roi;

Sans toi, di-je, race belle
De Semele,
Sans toi, di-je, Nyséan,
Sans toi, qui nos soins efaces
De tes tasses,
Pere, Evien, Lyéan.

Mais laisson, troupe gaillarde, (66)
L'eau mignarde;
Hâton plus menu le pas,
Céte chaleur âpre et grande
Nous conmande
De ne nous arréter pas.

Sus! conduisés d'une aubade (67)
La brigade,
O vous, chantres honorés,
Qui tenés, en ce bas estre,
Vôtre naistre
D'Apollin aus crins dorés!

Mon Dieu! que céte musique
Angelique
Fiche mes espris béans, (68)

En ces menétriers qui sonnent
Et entonnent
Les sains cornés Idéans !

Que ces flûtes qui douchantent
Me contentent
De leurs acors discordans !
Certes, la musique douce
Seule pousse
De nos cœurs les soins mordans. (69)

Iö, je voi la valée
Avalée
Entre deux tertres bossus,
Et le double arc qui enmure
Le murmure
De deus ruiselés moussus.

C'est toi, Hercueil, qui encores
Portes, ores,
D'Hercule l'antique nom,
Qui consacra la memoire
De ta gloire
Aus labeurs de son renom.

Je saluë tes Dryades,
Tes Naiades,
Et leurs beaus antres conneus,
Et de tes Satyres peres
Les repaires,
Et tes Faunes front-cornus. (70)

Chacun ait la main armée
De ramée,
Chacun, d'une gaie vois,
Assourdisse les canpagnes,
Les montagnes,
Les eaus, les prés, et les bois.

Ja la cuisine alumée
Sa fumée
Fait tressauter jusque aus cieus,
Et ja les tables dressées
Sont pressées
De repas délicieus.

Cela, vraiment, nous invite
D'aler vite,
Pour apaiser un petit
La furie vehemente
Qui tourmente
Nôtre aboiant apetit.

Dessus nous pleuve une nüe
D'eau menüe,
Pleine de lis et de fleurs;
Qu'un lict de roses on face
Par la place,
Bigarré de cent couleurs.

Qu'on prodigue, qu'on repande
La viande,
D'une liberale main,

Et les vins, dont l'ancienne
Memphienne
Fétia le mol Rommain. [71]

Douce rosée divine, [72]
Angevine,
Bacus sauve ta liqueur !
L'amitié que je te porte
Est tant forte
Que je l'ai toujours au cœur.

Je veus que la tasse pleine
Se promeine
Tout au-tour, de poin en poin,
Et veus qu'au fond d'elle on plonge
Ce qui ronge
Nos cerveaus d'un traistre soin. [73]

Ores, amis, qu'on n'oublie
De l'amie
Le nom, qui vos cœurs lia,
Qu'on vuide autant céte coupe,
Chere troupe,
Que de lettres il i a.

Neuf fois, au nom de Cassandre,
Je vois prendre
Neuf fois du vin du flacon,
Afin de neuf fois le boire,
En memoire
Des neuf lettres de son nom.

Iö, qu'on boive ! qu'on chante ! (74)
Qu'on enchante
La dent des soucis felons !
La Vieillesse larronnesse
Ja nous presse
Le derriere des talons.

Iö, Garçon, verse encore,
Que j'honore
D'un sacrifice joieus,
Céte belle onde verrée,
Consacrée
Au plus gai de tous les Dieus.

Que l'on charge toute pleine (75)
La fontaine
De gros flacons surnoüant ; (76)
Qu'en l'honneur de lui, maint verre (77)
Mi-plein, erre,
Sus les vagues se roüant. (78)

Evan ! ta force divine
Ne domine
Les hommes tant seulement,
Elle étraint de toutes bestes
Toutes testes,
D'un éfort, également. (79)

Voiés-vous céte grenouille,
Qui gazouille,
Yvre, sus le haut de l'eau,

Tant l'odeur d'une bouteille
(Grand'merveille !) [80]
Lui enchante le cerveau ?

Comm' elle, du vin surprise,
Est assise
Sur nos flacons entr'ouvers !
Comme sus l'un, et sus l'autre,
Elle veautre
Son cors flotant à l'envers !

Mais tandis que céte beste
Nous arreste,
Iö, compains, n'oiés vous [81]
De Dorat la vois sucrée,
Qui recrée
Tout le ciel, d'un chant si dous ?

Iö, iö, qu'on s'avance :
Il conmence
Encor à former ses chans,
Celebrant en vois Romaine
La fontaine,
Et tous les Dieus de ses chans. [82]

Préton-donq à ses merveilles
Nos oreilles ;
L'entusiasme Limosin
Ne lui permet rien de dire
Sur sa lire
Qui ne soit divin, divin.

Iö, iö, quel dous stile
Se distile
Parmi ses nonbres divers,
Nul miel tant ne me recrée
Que m'agrée
Le dous nectar de ses vers.

Quand je l'enten, il me semble
Que l'on m'enble
Mon esprit, ravi soudain, (83)
Et que loin du peuple j'erre,
Sous la terre,
Avec l'ame du Thebain.

Avecque l'ame d'Horace,
Telle grace
Se distile de son miel, (84)
Et de sa vois Limosine,
Vraiment dine
D'estre Serene du ciel.

Ha, Vesper! brunette étoile,
Qui d'un voile (85)
Par tout enbrunis les cieus,
Las! en ma faveur encore
Ne decore
Ta grand voûte de ses yeus. (86)

Tarde un peu, noire couriere, (87)
Ta lumiere,
Pour ouir plus longuement

La douceur de sa parole,
Qui m'afole
D'un si gai chatouillement.

Quoi ? des astres la compaigne, (88)
Tu dedaigne
Mon prier, et san sejour,
Devant l'heure tu flanboies,
Et envoies
Sous les ondes nôtre jour ?

Va ! va ! jalouse, chemine ;
Tu n'es dine,
Ni tes étoiles, d'oüir
Une chanson si parfaite,
Qui n'est faite
Que pour les Dieus éjoüir ! (89)

Donque, puis que la nuit sonbre,
Pleine d'onbre,
Vient les montagnes saisir,
Retournon, troupe gentille,
Dans la vile,
Demi soulés de plaisir.

Jamais l'homme, tant qu'il meure,
Ne demeure
Fortuné parfaitement :
Toujours avec la liesse
La tristesse
Se méle secrétement.

SONNET

Pleut-il à Dieu n'avoir jamais tâté (1)
Si follement le tetin de m'amie !
Sans lui, vraiment, l'autre plus grande envie, (2)
Hélas ! ne m'eut, ne m'eut jamais tanté.

Comme un poisson, pour s'estre trop hâté,
Par un apât suit la fin de sa vie,
Ainsi je vais où la mort me convie,
D'un beau tetin doucement apâté.

Qui eut pensé que le cruel destin
Eut enfermé sous un si beau tetin
Un si grand feu, pour m'en faire la proïe ?

Avisés donc quel seroit le coucher
Entre ses bras, puis qu'un simple toucher (3)
De mile mors, innocent, me foudroïe. (4)

SONNET

Ha ! Seigneur dieu ! que de graces écloses (1)
Dans le jardin de ce sein verdelet,
Enflent le rond de deus gazons de lait,
Où des Amours les fléches sont encloses !

Je me transforme en cent metamorphoses,
Quant je te voi, petit mont jumelet,
Ains du printans un rosier nouvelet,
Qui le matin bienveigne de ses roses. (2)

S'Europe avoit l'estomac aussi beau,
De t'estre fait, Juppiter, un toreau, (3)
Je te pardonne. Hé! que ne sui'-je puce?

La baisotant, tous les jours je mordroi
Ses beaux tetins, mais la nuit, je voudroi
Que rechanger en homme je me pusse.

SONNET

Je voudrois estre Ixion et Tantale,
Dessus la roue, et dans les eaus, la bas,
Et quelque fois presser entre mes bras (1)
Cette beauté qui les anges egale.

S'ainsin étoit, toute peine fatale
Me seroit douce, et ne me chaudroit pas,
Non d'un vautour fussai-je le repas,
Non qui le roc remonte et redevale.

Lui tatonner seulement le tetin (2)
Echangeroit l'obscur de mon destin (3)
Au sort meilleur des princes de l'Asie;

Un demidieu me feroit son baiser ;
Et flanc à flanc entre ses bras m'aiser, (4)
Un de ceus la qui mengent l'Ambrosie.

SONNET

Je veus mourir pour tes beautés, Maistresse ;
Pour ce bel œil, qui me prit à son hain ;
Pour ce dous ris ; pour ce baiser, tout plein
D'ambre, et de musq, baiser d'une Deesse.

Je veux mourir pour cette blonde tresse ;
Pour l'embonpoint de ce trop chaste sein ; (1)
Pour la rigueur de cette douce main,
Qui, tout d'un coup, me guerit et me blesse.

Je veus mourir pour le brun de ce teint ;
Pour ce maintien qui, divin, me contreint (2)
De trop aimer ; mais, par sus toute chose,

Je veux mourir es amoureus combas, (3)
Souflant l'amour, qu'au cœur je porte enclose, (4)
Toute une nuit au millieu de tes bras.

D'UNE COURTIZANNE
A VENUS

Si je puis ma jeunesse folle,
Hantant les bordeaus, garentir
De ne pouvoir jamais sentir
Ne poulains, chancre, ne verole :

O Venus! de Bacus compaigne,
A toi je promets, en mes vœus,
Mon éponge, et mes faus cheveux,
Mon fard, mon miroer, et mon paigne.

LES DONS DE JAQUET
A ISABEAU

Si tôt, ma doucette Isabeau,
Que l'Aube, à ta couleur semblable, (1)
Aura chassé dehors l'étable,
Parmi les chams, nôtre troupeau :

Au marché porter il me faut
(Ma mere Janne m'i envoie
Nôtre grand Cochon, et nôtre Oye,
Qui, le matin, crioit si-haut.

Tu veus que j'achette pour toi
Une ceinture verdelette,
Et une bague joliette,
Pour en orner ton petit doi.

Tu veus l'épingler de velous,
Et une bourse, toute telle
Qu'a Toinon, la Sœur de Michele,
Qui vient aux chams avecque nous.

Bien, à mon retour du marché,
Tu les auras, pourveu, bergere,
Qu'au premier somme de ta mere,
Quand le mâtin sera couché,

(Si l'amour de Jaquet tu sens [2]
T'ardre les mouëlles tendrettes)
Seule, derriere ces coudrettes,
Tu viennes querir mes presens.

EPITAFE DE FRANÇOIS RABELAIS

Si d'un mort qui pourri repose
Nature engendre quelque chose,
Et si la generation
Se fait de la corruption :
Une vigne prendra naissance
De l'estomac, et de la pance,

Du bon Rabelais, qui boivoit
Tousjours, ce pendant qu'il vivoit.

La fosse de sa grande gueule (1)
Eust plus beu de vin, toute seule,
(L'epuisant du nez en deus cous)
Qu'un porc ne hume de lait dous,
Qu' Iris de fleuves, ne qu'encore
De vagues le rivage more.

Jamais le Soleil ne l'a veu,
Tant fût il matin, qu'il n'eust beu,
Et jamais, au soir, la nuit noire,
Tant fut tard, ne l'a veu sans boire,
Car, alteré, sans nul sejour,
Le gallant boivoit nuit et jour.

Mais quand l'ardante Canicule
Ramenoit la saison qui brule,
Demi-nus se troussoit les bras,
Et, se couchant tout plat à bas,
Sur la jonchée, entre les taces,
Et parmi des escuelles grasses,
Sans nulle honte se touillant,
Alloit dans le vin barbouillant,
Comme une grenouille en la fange.
Puis, ivre, chantoit la louenge
De son ami, le bon Bacus :
Comme sous lui furent vaincus
Les Thebains, et comme sa mere
Trop chaudement receut son pere
Qui, en lieu de faire cela,
Las ! toute vive la brula.

Il chantoit la grande massüe,
Et la Jument de Gargantüe,
Son fils Panurge, et les païs
Des Papimanes ébaïs ;
Et chantoit les Iles Hieres, (2)
Et frere Jan des autonnieres,
Et d'Episteme les combas :
Mais la mort, qui ne boivoit pas,
Tira le beuveur de ce monde,
Et ores, le fait boire en l'onde
Qui fuit, trouble, dans le giron (3)
Du large fleuve d'Acheron.

Or, toi, quiconques sois, qui passes,
Sur sa fosse repen des taces,
Repen du bril, et des flacons,
Des cervelas, et des jambons,
Car si encor, dessous la lame,
Quelque sentiment a son ame,
Il les aime mieus que des Lis,
Tant soient ils fraichement cueillis.

ELEGIE A JANET

Peintre du Roy.

Pein moi, Janet, pein moi, je te supplie,
Dans ce tableau les beautés de m'amie, (1)
De la façon que je te les dirai ;
Comme importun, je ne te suppliray

D'un art menteur quelque faveur lui faire,
Il sufist bien que tu la sçais portraire (2)
Ainsi qu'elle est, sans vouloir deguiser
Son naturel, pour la favoriser,
Car la faveur n'est bonne que pour celles
Qui se font peindre et qui ne sont pas belles.

Fai luy, premier, les cheveux ondelés,
Noüés, retors, recrepés, annelés, (3)
Qui de couleur le cedre representent,
Ou les demesle, et que libres ils sentent, (4)
Dans le tableau, si par art tu le peus,
La mesme odeur de ses propres cheveus. (5)

D'un crespe noir sa teste soit voilée, (6)
Puis d'une toile en cent plis canelée,
Telle qu'on dit que Cleopatre avoit,
Quand par la mer Anthoine elle suivoit,
Et qu'elle, assise au plus haut de sa poupe,
Au bruit du Cistre encourageoit sa troupe.

Fai lui le front en bosse revouté, (7)
Sur lequel soient, d'un et d'autre costé,
Peins gravement, sur trois sieges d'Ivoire,
La majesté, la vergongne, et la gloire.
Que son beau front ne soit entrefendu
De nul sillon en profond estendu,
Mais qu'il soit tel qu'est la pleine marine,
Quand tant soit peu le vent ne la mutine,
Et que, gisante en son lit, elle dort,
Calmant ses flos sillés d'un somme mort.
Tout au meillieu, par la greve descende

Un beau rubi, de qui l'esclat s'epande
Par le tableau, ainsi qu'on voit, de nuit,
Briller les rais de la lune, qui luit
Dessus la nege au fond d'un val coulée,
De trace d'home encore non foulée.

Apres, fai lui son beau sourci voutis
D'Ebene noir, et que son pli tortis
Semble un croissant, qui montre par la nue,
Au premier mois, sa vouture cornue ;
Ou si jamais tu as veu l'arc d'Amour,
Pren le portrait dessus le demi tour
De sa courbure à demi cercle close,
Car l'arc d'Amour et lui n'est qu'une chose.
Mais las ! mon Dieu ! mon Dieu ! je ne sai pas (9)
Par quel moien, ni comment, tu peindras
(Voire eusse tu l'artifice d'Apelle)
De ses beaux yeux la grace naturelle,
Qui font vergongne aus estoilles des cieus.
Que l'un soit dous, l'autre soit furieux,
Que l'un de Mars, l'autre de Venus tienne,
Que du benin toute esperance vienne,
Et du cruel vienne tout desespoir,
Ou que l'un soit pitoiable à le voir, (10)
Come celuy d'Ariadne delessée
Aus bors de Die, alors que l'incensée,
Voyant la mer, de pleurs se consommoit, (11)
Et son Thesée en vain elle nommoit ;
L'autre soit gay, comme il est bien croiable
Que l'eut jadis Penelope louable,
Quand elle vit son mari retourné,
Aiant vint ans loing d'elle sejourné. (12)

Apres, fai lui sa rondelette oreille,
Petite, unie, entre blanche et vermeille,
Qui sous le voile aparoisse, à l'egal
Que fait un lis enclos dans un cristal,
Ou tout ainsi qu'aparoist une rose
Tout fraichement dedans un verre enclose.

Mais pour neant tu aurois fait si beau
Tout l'ornement de ton riche tableau,
Si tu n'avois, de la lineature
De son beau nez, bien portrait la peinture :
Pein le moi donc grêsle, long, aquilin, (13)
Poly, traitis, où l'envieus malin,
Quand il voudroit n'i sçauroit que reprendre,
Tant proprement tu le feras descendre
Parmi la face, ainsi comme descend
Dans une pleine un petit mont qui pend.

Apres, au vif pein moi sa belle joüe,
Du mesme teint d'une rose qui noüe (14)
De sur du laict, ou du taint blanchissant (15)
Du lis qui baise un œillet rougissant.
Dans le meillieu, portrais une fossette,
Fossette non, mais d'amour la cachette,
D'où ce garson, de sa petite main,
Lache cent traitz, et jamais un en vain,
Que par les yeus droit au cœur il ne touche.

Hélas ! Janet, pour bien peindre sa bouche,
A peine Homere en ses vers te diroit
Quel vermeillon egualer la pouroit,
Car pour la peindre ainsi qu'elle merite,

Peindre il faudroit celle d'une Charite.
Pein la moy donq qu'elle semble parler,
Ores sourire, ores embasmer l'air
De ne sçay quelle ambrosienne haleine.
Mais par sur tout, fai qu'elle semble pleine
De la douceur de persuasion.
Tout à l'entour, atache un milion
De ris, d'atrais, de jeux, de courtoisies,
Et que deux rangs de perlettes choisies
D'un ordre egal, en la place des dens,
Bien poliment soient arengés dedans.
Pein tout autour une levre bessonne,
Qui d'elle mesme, en s'elevant, semonne
D'estre baisée, ayant le taint pareil
Ou de la rose, ou du coural vermeil,
Elle, flambante au printems sur l'espine,
Luy, rougissant au fond de la marine.
Pein son menton au meillieu fosselu,
Et que le bout, en rondeur pommelu,
Soit tout ainsi que l'on voit aparoistre
Le bout d'un coin qui ja commence à croistre. (16)

Plus que le laict caillé de sur le jonc, (17)
Pein lui le col, mais pein-le un petit long,
En forme d'Istme, et sa gorge douillette, (18)
Comme le col, soit un petit longuette.
Apres, fai lui, par un juste compas,
Et de Junon les coudes et les bras,
Et les beaux dois de Minerve, et encore
La main pareille à celle de l'Aurore. (19)

Je ne sçay plus, mon Janet, où j'en suis ;

Je suis confus, et muet, je ne puis
Comme j'ay fait, te déclarer le reste
De ses beautés, qui ne m'est manifeste :
Las ! car jamais tant de faveurs je n'u
Que d'avoir veu ses beaux tetins à nu.
Mais si l'on peut juger par conjecture,
Persuadé de raisons, je m'asseure
Que la beauté qui ne s'aparoist, doit
Du tout respondre à celle que l'on voit. (20)
Donque, peins là, et qu'elle me soit faite
Parfaitte, autant comme l'autre est parfaitte.

Ainsi qu'en bosse eleve moi son sein,
Net, blanc, poly, large, profond, et plain, (21)
Dedans lequel mile rameuses venes
De rouge sang tresaillent toutes plenes.

Puis, quant au vif tu auras decouvers (22)
Dessous la peau les muscles et les ners,
Enfle au dessus deux pommes nouvelettes,
Come l'on voit deux pommes verdelettes
D'un orenger, qui encores du tout
Ne font qu'à l'heure à se rougir au bout.
Tout au plus haut des épaules marbrines,
Pein le sejour des Charites divines,
Et que l'amour, sans cesse voletant,
Toujours les couve, et les aille eventant, (23)
Pensant voler avec le Jeu, son frere,
De branche en branche, es vergers de Cythere.
Un peu plus bas, en miroir arondi,
Tout poupellé, gracelet, rebondi, (24)
Comme celui de Venus, pein son ventre;

Pein son nombril, ainsi qu'un petit centre,
Le fond duquel paroisse plus vermeil
Qu'un bel œillet entr'ouvert au soleil. (25)

Qu'atens tu plus ? Portrai moi l'autre chose
Qui est si belle, et que dire je n'ose,
Et dont l'espoir impatient me point.
Mais, je te pry, ne me l'ombrage point,
Si ce n'estoit d'un voile fait de soie,
Clair et subtil, affin qu'on l'entrevoie.

Ses cuisses soient comme faites au tour,
En grelissant, rondes tout à l'entour, (26)
Ainsi qu'un terme arondi d'artifice,
Qui soutient ferme un royal edifice.

Come deux monts enleve ses genous,
Doüillets, charnus, ronds, delicas, et mous,
Dessus lesquels fay lui la greve plene,
Telle que l'ont les vierges de Lacene, (27)
Alant lutter au rivage conu
Du fleuve Erote, ayans le cors tout nu,
Ou bien chassans, à meutes decouplées,
Quelque grand cerf és forests Amiclées. (28)
Puis, pour la fin, portrai lui de Thetis
Les piés estrois, et les tallons petis.

Ha ! que fais-tu ? Tu gaste ton ouvrage : (29)
Tu faus, Janet, à peindre son visage ; (30)
Le paignant mal, tu pers de ton renom.
Vien, sui mes pas au logis de Brinon ;
Là, tu verras, dans un coin de la salle,

Une peinture aus déesses egale,
Qu'il fist tracer par la main des amours,
Pour sa Sidere, afin que tous les jours,
En la voyant eust souvenance d'elle :
Je veus, du tout, que m'amie soit telle.
Ne lui pein donc, Janet, ne pis ne mieux,
Le front, le nez, la bouche, ni les yeux.
Ha ! je la voy ! Elle est presque portraite ;
Encore un trait, encore un, elle est faite !
Leve tes mains, ha, mon Dieu ! je la voy !
Bien peu s'en faut qu'elle ne parle à moy.

ODELETTE A JANE

Jane, en te baisant, tu me dis
Que j'ay le chef à demy gris,
Et tousjours me baisant, tu veus
De l'ongle oter mes blancs cheveus ;
Comme s'un cheveu blanc ou noir (1)
Pour baiser eust quelque pouvoir ! (2)
Mais, Jane, tu te trompes fort :
Un cheveu blanc est assés fort
Au seul baiser, pourveu que point (3)
Tu ne vueilles de l'autre point.

ODE

Quand je veux en amours prendre mes passetems,
M'amie, en se moquand, laid et vieillard me nomme :
« Quoy? dit-elle, réveur ! tu as plus de cent ans,
Et tu veus contrefaire encore le jeune homme !

» Tu ne fais que hanir, tu n'as plus de vigueur,
Ta couleur est d'un mort qui devale en la fosse : (1)
Vray est, quand tu me vois tu prens un peu de cœur :
Volentiers bon cheval ne devint jamais rosse ! (2)

» Et si tu ne m'en crois, pren ce miroir et voi (3)
Ta barbe, en tous endrois de nege parsemée,
Ton œil, qui fait la cyre espaisse comme un doi,
Et ta face, qui semble une idole enfumée ! »

Alors je luy respons : « Quand à moi, je ne sai
Si j'ay l'œil chassieux, si j'ay perdu courage,
Si mes cheveux sont noirs, ou si blancs je les ay,
Car jamais je n'apris de mirer mon visage. (4)

» Mais puis que tu me dis que j'irai bien tost voir (5)
Charon, tu m'en devrois d'autant plus estre humaine,
Car le vieil homme doit, ou jamais, recevoir
Ses plaisirs, d'autant plus qu'il voit sa mort prochaine. » (6)

ODE A SA MAISTRESSE

Quand au temple nous serons,
Agenouillés, nous ferons
Les devots, selon la guise
De ceux qui, pour loüer dieu,
Humbles, se courbent au lieu
Le plus secret de l'eglise.

Mais quand au lit nous serons
Entrelassés, nous ferons
Les lascifs, selon les guises
Des amans qui, librement,
Pratiquent, folatrement,
Dans les dras cent mignardises.

Pourquoi donque, quand je veus
Ou mordre tes beaus cheveus,
Ou baiser ta bouche aimée,
Ou tatonner ton beau sein, (1)
Contrefais-tu la nonnain,
Dedans un cloistre enfermée ?

Pourquoi gardes-tu tes yeux, (2)
Et ton sein delicieux,
Ta joüe, et ta bouche belle ? (3)
En veus-tu baiser Pluton,
La bas, apres que Caron
T'aura mise en sa nacelle ?

Apres ton dernier trespas,
Gresle, tu n'auras labas
Qu'une bouchette blesmie,
Et quand, mort, je te verrois,
Aux ombres je n'avourois
Que jadis tu fus m'amie.

Ton test n'aura plus de peau,
Et ton visage si beau (4)
N'aura venes, ny arteres,
Tu n'auras plus que les dens,
Telles qu'on les voit dedans
Les testes des cimeteres. (5)

Donque, tandis que tu vis,
Change, Maistresse, d'avis,
Et ne m'espargne ta bouche:
Incontinent tu mourras,
Lors, tu te repentiras
De m'avoir esté farouche.

Ah! je meurs! ah! baise moi!
Ah! maitresse, aproche toi!
Tu fuis comme fan qui tremble; (6)
Au moins, soufre que ma main
S'esbate un peu dans ton sein,
Ou plus bas, si bon te semble!

ODELETTE

Pourtant, si j'ay le chef plus blanc
Que n'est d'un liz la fleur eclose,
Et toi le visage plus franc
Que n'est le bouton d'une rose :

Pour cela, cruelle, il ne faut (1)
Fuïr ainsi ma teste blanche ;
Si j'ay la teste blanche en haut,
J'ay en bas la queue bien franche (2).

Ne sçais-tu pas, toi qui me fuis,
Que pour bien faire une couronne,
Ou quelque beau bouquet, d'un liz
Toujours la rose on environne ?

ODELETTE A SA JEUNE MAITRESSE

Pourquoi, comme une jeune Poutre,
De travers guignes tu vers moi ?
Pourquoi, farouche, fuis tu outre,
Quand je veus aprocher de toy ?

Tu ne veus pas que l'on te touche, (1)
Mais si je t'avoi sous ma main, (2)
Asseure toi que dans la bouche
Bien tost je t'aurois mis le frain.

Puis, te voltant à toute bride,
Soudain je te ferois au cours, (3)
Et te piquant, serois ton guide
Dans la carriere des Amours. (4)

Mais par l'herbe tu ne fais ore (5)
Que suivre des prés la fraicheur,
Pource que tu n'as point encore
Trouvé quelque bon chevaucheur.

ÉPITAFE DE THOMAS

La volupté, la gourmandise,
Le vin, et le discord aussi, (1)
Et l'une et l'autre paillardise,
Avec Thomas gissent ici.

En lieu d'une moisson partie
D'entre les fleurs du renouveau,
Toujours le chardon, et l'ortie,
Puisse egrafiner son tombeau !

SONNET

Marie, à tous les coups vous me venez reprendre (1)
Que je suis trop leger, et me dites tousjours,
Quand je vous veus baiser, que j'aille à ma Cassandre, (2)
Et tousjours m'apellez inconstant en amours.

Je le veus estre aussi ; les hommes sont bien lours (3)
Qui n'osent en cent lieux neuve amour entreprendre ; (4)
Cétui-là qui ne veut qu'à une seule entendre (5)
N'est pas digne qu'Amour lui face de bons tours. (6)

Celui qui n'ose faire une amitié nouvelle,
A faute de courage ou faute de cervelle,
Se defiant de soi, qui ne peut avoir mieus.

Les hommes maladis, ou mattés de vieillesse,
Doivent estre constans, mais sotte est la jeunesse
Qui n'est point eveillée et qui n'aime en cent lieus.

SONNET

Je ne suis seulement amoureus de Marie,
Janne me tient aussy dans les liens d'Amour ; (1)
Ore l'une me plaist, ore l'autre, à son tour : (2)
Ainsi Tibulle aimoit Nemesis et Delie.

On me dira tantost que c'est une folie (3)
D'en aimer, inconstant, deux ou trois en un jour,
Voire, et qu'il faudroit bien un homme de sejour
Pour, gaillard, satisfaire à une seule amie.

Je respons à cela que je suis amoureus (4)
Et non pas jouissant de ce bien doucereus,
Que tout amant souhaite avoir à sa commande.

Quant à moi, seulement je leur baise la main,
Je devise, je ry, je leur taste le sein, (5)
Et rien que ces biens là d'elles je ne demande.

SONNET

E ! que je porte et de hayne et d'envie (1)
Au medecin qui vient, soir et matin,
Sans nul propos, tatonner le tetin,
Le sein, le ventre, et les flans de m'amie.

Las ! il n'est pas si songneus de sa vie
Comme elle pense ; il est mechant et fin;
Cent fois le jour ne la vient voir qu'a fin (2)
De voir son sein, qui d'aimer le convie.

Vous qui avés de la fievre le soin, (3)
Je vous supli de me chasser bien loin (4)
Ce medecin, amoureus de m'amie, (5)

Qui fait semblant de la venir penser !
Que pleust à Dieu, pour l'en recompenser,
Qu'il eust ma peine et qu'elle fust guarie ! (6)

SONNET

Pourtant, si ta maitresse est un petit putain,
Tu ne dois pour celà te courrousser contre elle.
Voudrois-tu bien hayr ton ami plus fidelle
Pour estre un peu jureur, ou trop haut à la main ?

Il ne faut prendre ainsi tous pechés à dedain,
Quand la faute, en pechant, n'est pas continuelle :
Puis il faut endurer d'une maitresse belle
Qui confesse sa faute, et s'en repent soudain.

Tu me diras qu'honneste et gentille est t'amie,
Et je te respondrai qu'honneste fut Cynthie,
L'amie de Properce, en vers ingenieus,

Et si ne laissa pas de faire amour diverse :
Endure donq, Ami, car tu ne vaus pas mieus
Que Catulle valut, que Tibulle et Properce.

SONNET

Las ! pour vous trop aimer je ne vous puis aimer,
Car il fault en aimant avoir discretion ;
Helas ! je ne l'ay pas, car trop d'affection
Me vient trop folement tout le cœur enflammer.

D'un feu desesperé vous faites consommer
Mon cœur, qui va brulant sans intermission, (1)
Et si bien la fureur nourrit ma passion
Que la raison me fault, dont je me deusse armer.

Ah ! guarissez moy donc de ma fureur extreme,
Afin qu'avec raison honorer je vous puisse,
Ou pardonnez du moins mes faultes à vous mesme. (2)

Et le peché commis en tatant vostre cuisse,
Car je n'eusse touché en lieu si deffendu,
Si pour vous trop aymer mon sens ne fust perdu. (3)

SONNET

Sinope, que je sers en trop cruel destin, (1)
Quand d'un baiser d'amour vostre bouche me baise,
Je suis tout esperdu, tant le cœur me bat d'aise :
Entre vos dous baisers puissay-je prendre fin !

Il sort de vostre bouche un doux flair qui le tin
Surmonte de douceur, la rose, et la framboise, (2)
Et tout le just des fleurs dont l'Avette Appuloise
Fait dedans ses vaisseaux son miel le plus divin.

Il sort de vos tetins une odoreuse haleine, (3)
(Je meurs en y pensant !) de parfum toute pleine,
Digne d'aller au ciel embasmer Jupiter.

Mais quand toute mon ame en plaisir se consomme,
Mourant de sus vos yeus, lors, pour me despiter,
Vous fuiez de mon col pour baiser un jeune homme.

ODE XL

Si j'ayme, depuis naguere,
Une belle chamberiere,
Je ne suis pas à blasmer (1)
De si bassement aymer.

Car l'amour n'est point villeine (2)
Que maint brave capitaine,
Maint philosophe, et maint Roi,
A trouvé digne de foi. (3)

Hercule, dont l'honneur vole
Au ciel, aima bien Iolle,
Qui, prisonniere, dontoit
Celui qui son maistre estoit.

Achille, l'effroi de Troie,
De Briseis fut la proie,
Dont si bien il s'eschaufa
Que, serve, elle en triumpha.

Ajax eut pour sa maistresse
Sa prisonniere Tecmesse,

Bien qu'il secouast au bras
Un bouclier à sept rebras.

Agamemnon se vit prendre
De sa captive Cassandre,
Qui sentit plus d'aise au cœur
D'estre veinqu que veinqueur.

Le petit amour veut estre
Toujours des plus grands le maistre,
Et jamais il n'a esté
Compagnon de majesté.

A quoi diroi-je l'histoire
De Jupiter, qui fait gloire
De se vestir d'un oyseau,
D'un satyre, et d'un toreau,

Pour abuser nos femelles,
Et bien que les immortelles
Soient à son commandement,
Il veut aimer bassement?

Jamais on n'a que tristesses (4)
A servir ces grands déesses :
Qui veut avoir ses esbas,
Il faut aimer en lieu bas.

Quant à moi, je laisse dire
Tous ceus qui veulent medire ; (5)
Je ne veus laisser, pour eus,
En bas lieu d'estre amoureus.

DE LA FLEUR DE LA VIGNE

Ode XLI

Ni la fleur qui porte le nom
D'un mois et d'un Dieu ; ni la Rose,
Qui, de sus la cuisse d'Adon,
D'une plaie se vit éclose ;

Ni les beaus œillets empourprez (1)
Du teint de Bellonne ; ni celle
Fleurette, qui, parmi les prets,
Du nom d'Hyacinthe s'apelle ;

Ni celle qu'Ajax enfanta,
De son sang vermeil empourprée,
Lors que, furieus, il planta
Dans son cœur la Troyenne espée ; (2)

Ny celle qui jaunist du teint
De la fille trop envieuse,
En voiant le soleil attaint
D'une autre plus belle amoureuse ;

Ny celle qui, de sur le bord
D'une belle source azurée,
Nasquit sur l'herbe, apres la mort
De la face trop remirée ;

Ny les fleurons que diffama
Venus, alors que sa main blanche,
Au milieu du liz enferma
D'un grand asne le roide manche ;

Ny la belle fleur qui se feit (3)
Des larmes d'Helene la belle ; (4)
Ny celle que Junon blanchit
Du laict de sa tendre mammelle, (5)

Quand, faisant teter le Dieu Mars,
Du bout de sa Tine esgoutée, (6)
Le lait qui s'escouloit, espars,
Feit au Ciel la voie laictée :

Ne me plaisent tant que la fleur
De la douce vigne sacrée,
Qui de sa nectareuse odeur
Le nez et le cœur me recrée.

Quand la mort me voudra tuer,
A tout le moins, si je suis digne
Que les Dieus me daignent muer,
Je le veus estre en fleur de vigne.

Et m'esbahis qu'Anacreon,
Qui tant a cheri la vendange,
Comme un poëte biberon
N'en a chanté quelque louënge. (7)

AMOURETTE

Or que l'hyver roidist la glace espesse,
Rechaufon nous, ma gentille maistresse,
Non acroupis dans le fouyer cendreux, (1)
Mais au plaisir des combats amoureux.

Assison nous sur cette verte couche ; (2)
Sus ! baysez moy de vostre belle bouche, (3)
Pressez mon col de vos bras deliez, (4)
Et maintenant vostre mere oubliez.
Que de la dent vostre tetin je morde,
Que vos cheveux fil à fil je detorde :
Car il ne faut, en si folastres jeux, (5)
Comme au dimanche arrenger ses cheveux.
Approchez vous, tendez moy votre oreille ; (6)
Ha ! vous avez la couleur plus vermeille
Que paravant ! Avez vous point ouy
Quelque doux mot qui vous ayt rejouy ?
Je vous disois que la main j'allois mettre
Sur vos genoux : le voulez vous permettre ? (7)
Vous rougissez, maistresse : je voy bien, (8)
A vostre front, que vous le voulez bien. (9)
Quoy ? vous faut il cognoistre à vostre mine ?
Je jure Amour que vous estes si fine,
Que pour mourir, de bouche ne diriez
Qu'on vous le fist, bien que le desiriez ; (10)
Car toute fille, encor' qu'elle ait envye
Du jeu d'aymer, desire estre ravie :

Tesmoing en est Helene, qui suivit
D'un franc vouloir celuy qui la ravit. (11)

Or, je vais donc user d'une main forte (12)
Pour vous avoir ; ha ! vous faites la morte ! (13)
Sus ! endurez ce doux je ne sçay quoy ! (14)
Car autrement vous moqueriez de moy (15)
Dans vostre lit, quand vous seriez seulette.
Or sus ! c'est fait, ma gentille doucette... (16)
Recommençon, à fin que nos beaux ans
Soyent rechaufez en combas si plaisans. (17)

IMITATION DE MARTIAL

Tu veux qu'à tous coups, d'un valet,
Tous les services je te face,
Que pour te faire aller seulet,
Je heurte le peuple en la place ;
Que je serve aux clins de ta face,
Que je rie quand tu riras,
Que je crie quand tu criras.
Va, va, je ne puis satisfaire,
Ny ne dois, à si sots desirs.
Que puis je donc en ton affaire ?
Je te puis faire les plaisirs
Qu'un valet ne te sçauroit faire.

BAISER

Quand, de ta levre à demy-close, (1)
(Come entre deux fleuris sentiers)
Je sens ton haleine de rose, (2)
Mes levres, les avant-portiers (3)
Du baiser, se rougissent d'aize,
Et de mes souhaitz tous entiers
Me font jouïr, quand je te baize ;
Car l'humeur du baiser apaise,
S'escoulant au cœur peu à peu,
Cette chaude amoureuse braize
Dont tes yeux allumoient le feu.

SONNET VIII

A mon retour (hé, je m'en desespere !)
Tu m'as receu d'un baiser tout glacé,
Froid, sans saveur, baiser d'un trespassé,
Tel que Diane en donnoit à son frere ;

Tel qu'une fille en donne à sa grand'mere,
La fiancée en donne au fiancé,
Ny savoureux, ny moiteux, ny pressé :
Et quoy ! ma levre est-elle si amere ?

Ha! tu devrois imiter les pigeons
Qui, bec en bec, de baisers doux et longs,
Se font l'amour sur le haut d'une souche.

Je te suppli', Maistresse, desormais,
Ou baise moy la saveur en la bouche,
Ou bien du tout ne me baise jamais.

SONNET XLV

D'autant que l'arrogance est pire que l'humblesse,
Que les pompes et fards sont tousjours desplaisans,
Que les riches habits, d'artifice pesans,
Ne sont jamais si beaux que la pure simplesse;

D'autant que l'innocente et peu caute jeunesse
D'une vierge, vaut mieux, en la fleur de ses ans,
Q'une Dame espousee, abondante en enfans :
D'autant j'aime ma vierge, humble, et belle maistresse. (1)

J'aime un bouton vermeil, entre-esclos au matin,
Non la Rose du soir, qui au Soleil se lâche;
J'aime un corps de jeunesse, en son printemps fleury;

J'aime une jeune bouche, un baiser enfantin,
Encore non souillé d'une rude moustache,
Et qui n'a point senty le poil blanc d'un mary.

SONNET LIII

Amour, je ne me plains de l'orgueil endurcy,
Ny de la cruauté de ma jeune Lucresse,
Ny comme, sans secours, languir elle me laisse :
Je me plains de sa main et de son godmicy.

C'est un gros instrument qui se fait pres d'icy, [1]
Dont, chaste, elle corrompt toute nuict sa jeunesse :
Voila contre l'Amour sa prudente finesse !
Voila comme elle trompe un amoureux soucy !

Aussi, pour recompense, une haleine puante,
Une glaire espessie, entre ses draps gluante : [2]
Un œil have et battu, un teint palle et desfait,

Monstrent qu'un faux plaisir toute nuict la possede :
Il vaut mieux estre Phryne et Laïs tout à fait,
Que se feindre Portie avec un tel remede ! [3]

SUR LA NEPHELOCOCUGIE DE PIERRE LE LOYER

Loyer, ta docte Muse n'erre,
De bastir une ville en l'air
Où les Cocuz puissent voller :
Pour eux trop petite est la terre.

SONNET

Vous estes deja vieille, et je le suis aussi :
Joignon nostre vieillesse, et l'accollon ensemble,
Et faison, d'un hyver qui de froidure tremble,
(Autant que nous pourrons) un printemps adouci.

Un homme n'est point vieil s'il ne le croit ainsi ;
Vieillard n'est qui ne veut ; qui ne veut, il assemble
Une nouvelle trame à sa vieille, et ressemble
Un serpent rajeuni, quand l'an retourne ici.

Ostez moy de ce fard l'impudente encrousture ;
On ne sçauroit tromper la loy de la nature,
Ny derider un front condamné du miroir,

Ni durcir un tetin desja pendant et flasque :
Le Temps, de vostre face arrachera le masque,
Et deviendray un Cygne en lieu d'un Corbeau noir.

SONNET

Que je serois marry si tu m'avois donné
Le loyer qu'un Amant demande à sa Maistresse !
Alors que tout mon sang bouillonnoit de jeunesse,
Tous mes desirs estoient de me veoir guerdonné. (1)

Maintenant que mon poil est du tout grisonné,
J'abhorre, en y pensant, moymesme et ma fadesse,
Qui servis si long temps pour un bien qui se laisse
Pourrir, en un sepulchre aux vers abandonné.

Enchanté, je servis une vieille carcasse,
Un squelete seiché, une impudente face,
Une qui n'a plaisir qu'en amoureux transi.

Bonne la loy de Cypre, où la fille, au rivage,
(Embrassant un chacun) gaignoit son mariage,
Sans laisser tant languir un amant en souci !

ODE, PAR M. DE RONSARD,

NON ENCORES IMPRIMÉE.

Tu te mocques, jeune ribaude :
Si j'avois la teste aussi chaude
Que tu es chaude sous ta cotte,
Je n'aurois besoin de calotte,
Non plus qu'à ton ventre il ne faut (1)
De pelisson, tant il est chaut. (2)

Tous les charbons ardants (3)
Alument là dedans
Le plus chaud de leur braise ;
Un feu couvert en sort,
Plus fumeux et plus fort
Que l'air d'une fournaise. (4)

J'ay la teste froide et gelée,
D'avoir ma cervelle escoulée
A ce limonnier, par l'espace
De quatre ans, sans m'en sçavoir grace,
Et luy voulant vaincre le cu,
Moy-mesme je me suis vaincu.

Ainsi, le fol sappeur (5)
Au fondement trompeur
D'un Boulevart s'areste,
Quand le fais, tout soudain
Esbranlé de sa main, (6)
Luy écrase la teste.

Escoute, tu n'es qu'une sotte
De te mocquer de ma calotte :
C'est, Bure, afin que ma cervelle (7)
Garde sa chaleur naturelle,
Et que mon doublé tafetas (8)
La face devaler en bas. (9)

L'estomach mieux en cuict
La viande, et l'induict, (10)
Quand plus chaud il demeure :
Or, la concoction,
Faite en perfection, (11)
Rend la santé meilleure.

De là le bon sang prend naissance ;
De là s'engendre la semence,
Qui aux reins plus chaude s'areste (12)
Tant plus on a chaude la teste ;

De là le sperme coule, apres,
Plus blanc, plus chaut, et plus espais.

Pren l'un ou l'autre poinct : (13)
Ou ne tè mocque poinct
De me voir en la sorte,
Ou bien te ramentoy (14)
Que, pour l'amour de toy,
Malgré moy je la porte.

AUTRE. DU MESME.

A LA MESME DAME.

Contente toy d'un poinct :
Tu es, je n'en ments point, (1)
Trop chaude à la curée ;
Un coup sufit, la nuict,
L'ordinaire qui suit
Est tousjours de durée.

De reins foible je suis,
Relever je ne puis :
Un Cheval de bon estre,
Qui du montoir se plaist, (2)
Sans un nouveau surcraist
Porte tousjours son maistre.

Le nombre plus parfait
Du premier un se faict,
Qui par soy se compose;
La tres-simple unité,
Loing de pluralité
Conserve toute chose.

Le Monde sans pareil
Ne porte qu'un Soleil,
Qu'une Mer, qu'une Terre,
Qu'une eau, qu'un Ciel ardant :
Le nombre discordant
Est cause de la guerre.

Ma mignonne, croy moy :
Mon cas n'est pas mon doy, (3)
Quand je puis, il me dresse;
Tant de fois pigeonner,
Enconner, renconner,
Ce sont tours de jeunesse. (4)

Mon chevel blanchissant (5)
De mon cœur va chassant
La force et le courage ;
L'Yver n'est pas l'Esté : (6)
J'ay autresfois esté,
Tu seras de mon aage.

Hier, tu me bravas,
Couchée entre mes bras :
Je le confesse, Bure, (7)

J'eusse esté bien marry,
Au regne de Henry,
D'endurer telle injure.

Lors qu'un printemps de sang
M'eschauffoit tout le flang [8]
A gaigner la victoire,
Bien dispos, je rompois
Huict ou neuf fois mon bois...
Maintenant, il faut boire!

Ne resemble au goulu, [9]
Qui son bien dissolu
Tout à la fois consomme : [10]
Cil qui prend peu à peu
L'argent qui luy est deu, [11]
Ne perd toute la somme.

Sois donc saoulle de peu ;
De peu l'Homme est repeu : [12]
Celuy qui, sans mesure,
Le faict et le refait,
Mesnager il ne sçait
Le meilleur de Nature.

Au lieu que l'inconstant
Jouvenceau le fait tant,
Trop chaud à la bataille;
Demeurons plus longtemps,
Qu'un de nos passetemps
Quatre d'un autre en vaille.

Il faut se reposer,
Se taster, se baiser,
D'un accord pitoyable
Faire trefves et paix :
Souvent, les petits mets [13]
Font durer une Table.

Ne fronce le sourci : [14]
Si tu le veux ainsi,
Bure, tu es servie ;
Je veux, sans m'abuser,
En me joüant, user
Et non perdre la vie.

SONNET LVII

Maistresse, embrasse moy, baize moy, serre moy,
Haleine contre haleine échauffe moy la vie,
Mille et mille baizers donne moy, je te prie,
Amour veut tout sans nombre, amour n'a pas de loy.

Baize et rebaize moy, belle bouche ; pourquoy
Te gardes tu, là bas, quand tu seras blesmie,
A baiser de Pluton ou la femme ou l'amie,
N'ayant plus de couleur, ny rien semblable à toy ?

En vivant, presse moy de tes levres de roses ;
Begaye, en me baisant à levres demy-closes,
Mille mots tançonnez, mourant entre mes bras ;

Je mourray dans les tiens, puis, toy resuscitée.
Je resusciteray ; allons ainsi là bas : (1)
Le jour, tant soit il court, vaut mieux que la nuitée.

CHANSON

A ce malheur qui jour et nuict me poingt,
Et qui ravit ma jeune liberté,
Dois-je tousjours obeyr en ce point,
Ne recevant que toute cruauté ?
Fidelement
Aymant,
Je sens
Mes sens
Troubler,
Et mon mal redoubler.

Cest or frizé, et le lis de son teint,
Soubs un soleil doublement esclarcy,
Ont tellement mes mouëlles attaint,
Que je me voy desja presque transi ;
Son œil ardant,
Dardant
En moy,
L'esmoy
Du feu,
Me brusle peu à peu.

Je cognois bien, mais helas! c'est trop tard,
Que le meurtrier de ma franche raison
S'est escoulé par l'huys de mon regard,
Pour me brasser ceste amere poison :
Je n'eus qu'ennuits,
Depuis
Le jour
Qu'amour,
Au cœur
M'inspira sa rigueur,

Et nonobstant (cruelle) que je meurs,
En observant une saincte amitié,
Il ne te chaut de toutes mes clameurs
Qui te devroient inciter à pitié.
Vien donc, Archer
Tres cher,
Volant,
Doublant
Le pas,
Me guider au trespas!

Ny mes esprits honteusement discrets,
Ny le travail que j'ay pour t'adorer,
Larmes, souspirs, et mes aspres regrets,
Ne te sçauroyent (Dame) trop inspirer;
Si, quelquefois,
Tu vois
A l'œil,
Le dueil
Que j'ay
Pour l'amoureux essay.

Quelqu'un sera de la proye preneur
Que j'ay long temps par cy devant chassé,
Sans meriter, jouyra de cet heur
Qui a si fort mon esprit harassé.
C'est trop servy :
Ravy
Du mal
Fatal,
Je veux
Concevoir autres veux.

Quelque lourdaut, ou quelque gros valet,
Seul, à l'escart, de mon heur jouyssant,
Luy tastera son ventre rondelet,
Et de son sein le pourpre rougissant :
De nuict, de jour,
L'amour
Me fait
Ce fait
Penser,
Et me sert d'un enfer.

Or, je voy bien qu'il m'y convient mourir
Sans esperer aucun allegement;
Puis qu'à ma mort tu prens si grand plaisir,
Ce m'est grand heur, et grand contentement,
Me submettant,
Pourtant
Qu'à tort
La mort
L'esprit
Me ravit par despit.

SONNET

Il me desplaist beaucoup qu'une nouvelle Mesche
Offusque le Flambeau du naturel Amour ;
Je m'attriste d'ouïr ce qu'on dit de la Cour ; (1)
Mon Visage, d'ennui, se jaunit et desseche. (2)

Le Roy, comme l'on dit, accole, baise, et lesche,
De ses poupins mignons le taint frais, nuit et jour ;
Eux, pour avoir argent, lui prestent, tour à tour,
Leurs Fessiers rebondis, et endurent la bresche.

Ces Culs devenus Cons engouffrent plus de biens
Que le Gouffre de Scylle hay des Anciens,
Et auroit mieux valu, pour le bien de la France,

Qu'Henri, second du nom, à qui je fus donné,
Bien qu'il desplaise aux Dieux, eust les Culs bouquiné,
Que de faire un Neron de sa noble Semence. (3)

SONNET

Foutés Bouches, Culs, Cons, et, d'une main lubrique,
Donnés vous de Venus le savoureux Plaisir ;
Avecque vos Mignons consommés le loisir
Qui est deu, selon Droit, à la chose publique.

Tandis que vous branlés, sans faire sang, la Pique,
Et que des Voluptés se paist vostre Desir,
Vostre Couronne chet, et l'on s'en veut saisir,
Par ruses et accords que l'estranger prattique.

Je sçai que vous dirés que le Grand Juppiter
Ne fait rien dans le Ciel que Culs et Cons fouter,
Et que pour tout cela il ne perd sa Couronne :

Il est plus fort là haut que vous n'estes ici ;
Il a des Fils vaillans : vous n'estes pas ainsi ;
Vostre Semence chet en terre qui n'est bonne.

SONNET

A Dieu, Cons rondelets, Corralines Fossettes,
L'entretien de Nature et de tout l'univers ;
A Dieu, antres Velus, plains de plaisirs divers,
Fontaines de Nectar, Marbrines Motelettes.

Ores, en vostre lieu sont les fesses molettes,
Et les Culs blancs de chair, de tout Poil descouverts ;
Les Culs plus que les Cons sont maintenant ouverts :
Les Mignons de la Cour y mettent leurs lancettes.

Le Roy ne m'aime point, pour estre trop barbu ;
Il aime à semencer le champ qui n'est herbu,
Et, comme un vray Castor, chevaucher le derriere : [1]

Lors, qu'il foute les Culs, qui sont Cons estrecis : (2)
Il tient du naturel de ceux de Medicis,
Et, prenant le Devant, il imite son Pere !

A FRERE ANDRÉ THEVET,

ANGOULMOIS, QUI AVOIT LA VEROLLE

Thevet avoit bien frequenté,
Aultrefoys, en la Barbarie,
Où les grandes chaleurs d'esté
Rendent la terre mal nourrie ;
Il avoit bien veu la Sirie,
Et le peuple au cueur indonté
Des Parthes et de l'Armenie ;
Mais il n'avoit jamais esté
Que depuis six jours en Surye...
Et dict on que, depuis nagueres,
Dont ses voisins sont esbahys,
Il a veu le duc de Bavieres,
Pour mieux descrire tout païs.

RONSARD.

DISCOURS

Contemplant l'autre jour un amas de Medailles,
Que la terre couvoit au cœur de ses entrailles,
De laquelle, en fouillant et le ventre et les reins,
Les avares sappeurs ont enrichi leurs mains,
Les unes par le temps desja toutes mangees,
Les autres non du tout, mais à demi rongees,
Frustes, vaines, sans marque, et les autres avoient
Des Corps assez entiers, en leurs formes vivoient :
Le destin promettant qu'apres longues Annees,
Des vieux siecles passez jusqu'à nous retournées,
La terre s'ouvriroit, et seroient redonnés
Tant d'empereurs au jour, de Lauriers couronnés,
Pour revivre en leur mort, et revoir comment mue (1)
La Terre qu'autrefois leur sceptre avoit tenue. (2)
Le Ciel se roulle ainsi ; toute chose a son tour ;
La vie apres la mort, la nuict apres le jour. (3)
J'admirois de Cœsar l'image venerable,
Et celuy de Pompee au destin miserable ;
Celuy du grand Auguste, à qui les Cieux amis
Avoient le gouvernail de ce monde promis ;
De Tibere, banni rappelé d'avanture,
Et de Caie, qui fut le monstre de Nature ;
La medaille de Claude, et celle de Neron,
Qui fut neuf ans meschant et cinq ans assez bon :
Et celle de Trajan, à la barbe espagnolle, (4)
Qui l'Empire empiré remist au Capitolle ;

Celle d'Antinoüs, qu'en langage françois,
Pour le bien appeler, on diroit l'Antinois,
Des graces l'ornement, de Venus la Ceinture,
Le compagnon d'Amour, le miroir de nature,
Delice d'Adrian, vertueux empereur,
S'il n'eust souillé son nom d'une si jeune erreur.
Cest Antinois estoit Bitinien de race;
Comme une belle Aurore estoit belle sa face;
Tout son corps ressembloit aux fleurs du renouveau,
Ou à quelque Adonis pourtraict en un tableau;
De ses cheveux crespés, la traisne bien pignee, (5)
D'un zephyr amoureux tantost accompagnee,
Se jouoit sur son Corps; tantost, ointe d'odeurs,
Flottoit dessus son front environné de fleurs.
Ses sourcils estoient bruns, bruns ses yeux, et sa veue
Estoit de tant de traits et de Grace pourveue (6)
Que l'Empereur sentoit, en sentant son regard,
Luy tomber dans le cœur la pointe d'un poignard.
Il aimoit cest enfant d'une amitié si forte,
Que des le point du jour, où l'Aube ouvre sa Porte
Au Soleil, jusqu'à l'heure où s'embrunit le soir,
Il ne saouloit son cœur ni ses yeux de le voir,
Et comme tout ravi, sans bouger d'une place,
Tousjours le regardoit, et pendoit de sa face.
Lors qu'il se fust longtemps enyvré de ses yeux, (7)
Ses yeux, Maistres des Cœurs des hommes et des Dieux,
La fievre (ha! doucement, fievre trop rigoureuze!) (8)
Admirant cest Ephebe, en devint amoureuse.
Elle entra dans son corps, le serra, l'embrassa, (9)
En luy baysant le sang, tellement le sucça,
Qu'il mourust par les mains de sa cruelle Amie;
Son teint prit la Couleur d'une Rose blesmie.

Malheureux Jouvenceau, ingratement aimé,
Comme un chesne aux forests, d'un lierre enfermé,
Qui si fort en ses nœuds l'entortille et le serre,
Qu'à la fin, mort et seq, trebuche contre Terre.
L'Empereur, quoy que Grand et constant au malheur,
D'impatience atteint, se pasme de douleur,
Regrettant sa moitié, dont l'ardante Cyprine
Luy avoit ataché l'Image en sa poitrine.
Or, ne pouvant changer ceste ardente poison,
L'Amour, apres sa mort, ne perdit sa saison,
Mais se renouvellant par son propre dommage,
L'absence et le regret l'irrita davantage.
Il le fist enroller au ranc des Immortels;
Il luy bastit un temple et dressa des Autels, [10]
Luy dediant encens, festes, et sacerdotes,
Où le Nil amoureux rend fertilles les mottes
De l'Egipte, à l'endroit que le bord Memphien
Entend crier Anube en la forme d'un chien.
Il lui fist eslever une blanche statue
De marbre Parien, qui, toute jeune et nue,
Monstre encor aujourd'hui, forçant les Siecles vieux,
Combien il eust d'amour et de graces aux jeux.
Pour alonger long temps sa courte destinee,
Il changea le vieil nom de la ville Antinee,
Et la fit apeler du nom du Jouvenceau,
Affin que sa beauté, mesprisant le tombeau,
Fust d'honneur et de nom jouissante et fertille,
Par temples, par Autels, et par surnom de ville.
Tu pourras voir, Lecteur, en voiant cest escript,
Que toute amour poignante aveugle nostre esprit,
Ainsi que, par le sens, quelque fois nous fait croire
Qu'une Corne de Buffle est une dent d'ivoire. [11]

RONSARD.

APPENDICE

PIÈCES FAUSSEMENT ATTRIBUÉES A RONSARD

SONNET

D'UNE QUI AVOIT LES PASLES COULEURS

En quelle nuict, de ma lance d'yvoire
Au mousse-bout d'un corail rougissant,
Pourray je ouvrir ce bouton languissant,
En la saison de la plus grande gloire ?

Quand verserai-je, au bout de ma victoire,
Dedans sa fleur le cristail blanchissant, (1)
Donnant couleur à son teint palissant,
Sous le plaisir d'une longue memoire ? (2)

Puisse-elle, tost, à bonne heure venir,
Pour m'engraver un joyeux souvenir,
Tardant si peu de son cours ordinaire,

Qu'elle voulust l'ombre noir qui la suit : (3)
Car de la nuict le clair jour je puis faire,
Et du clair jour l'ombreuse noire nuict.

SONNET

Doucé lancette à la couleur vermeille,
Dardant par fois sa plus prompte vigueur,
Qui au toucher met le feu dans le cœur,
Assoupissant la vie qui sommeille,

Et qui savoure, avecque sa pareille, (1)
Le doux friand d'une douce liqueur,
Rafraischissant la bruslante chaleur (2)
Du sang boüillant sous l'ardeur nompareille :

Chatoüille un peu mon maintien endormy,
Te retirant, t'avanceant à demi (3)
Dedans le clos de la mienne couchee ;

Je te rendray le semblable plaisir, (4)
Qui mettra sus le plus outré desir,
En attendant la luitte tresbuchee.

SONNET

Touche de main mignonne, frétillarde,
Sur l'instrument le plus doux en amour,
Qui peut chasser la plaintive clamour, (1)
Sous un accord de plaisance gaillarde ;

Et, au tenter d'une ruse pillarde,
Pince et blandist mainte corde à l'entour,
En l'animant d'agile brusque tour,
Par la vertu de ta voix babillarde ;

Assez, assez pour jouir à plaisir ;
Pour commencer me tente le desir :
Tiens la mesure, ou sur mon luth fredonne

Les doux accords des accordants debats ;
Ce temps pendant du pouvoir que me donne
Le long repos, je fourniray le bas.

SONNETS D'ESTAT

PUBLIEZ A LA COUR ES ANNEES 1577 ET 78

I

Ne t'estonne, Bignet, si maintenant tu vois
Nostre France, qui fut autrefois couronnee
De mille Lauriers verds, ores abandonnee,
Ne servir que de fable aux peuples et aux Rois...

Le malheur de ce Siecle a eschauffé nos voix, (1)
Ceste masle vertu, qui jadis estoit nee,
Des le bers avec nous s'est toute effeminee,
Ne nous restant pour tout que le nom de françois.

Nos Peres honnoroient le nom de Roi sus tous,
Ce beau nom ; mais depuis, la Sottie de nous
Aux Lois du Courtizan l'a faict tourner en rouille : [2]

On ne parle en la Cour que de Sa Majesté :
Elle va, Elle vient, Elle est, Elle a esté ;
N'est-ce faire tomber le Roiaume en Quenouille ?

2

Vous joués comme aux dés vostre couronne, Sire,
J'y perds, vous y perdés encores plus que moy ;
Le phlegme, la froideur, la palleur, et l'effroy, [1]
Et la peur d'une Mere ont perdu vostre Empire.

Vous le sentés, Gaullois, et si ne l'osés dire ;
Chappons au lieu de Coqs vous chastrés votre Roy. [2]
Retourne, Chilperic ; Clovis, resveille toy :
Voiés nostre malheur qui ne peut estre pire.

Une femme estrangere, un prince sans cerveau,
Un conseil bigarré, un Jesus Christ nouveau,
Renverse vostre Septre, o trop fatale Rage ! [3]

Nostre nef s'est froissee au Rocher du destin : [4]
Viendra point quelque Prince, ou plus fort, ou plus fin,
Qui puisse recueillir les tables du Naufrage ?

3

Les Rhenois sans pitié, grenouillans à la table
Où ils sont coustumiers de passer jours et nuicts,
Apres estre eschauffez, font de merveilleux bruits
Du malheur continu dont la France s'accable.

L'un dit que le françois, en son tout variable,
Tandis qu'il pert le temps à prendre ses deduits,
Ne prevoit ni previent ses preparés ennuits,
Que d'un brave mespris il repute pour fable.

— Marchons donc, se dit l'autre, il nous disent ivrongnes,
Mais ils verront comment nous faisons nos besongnes :
Faisons paier l'escot aux battus et marris ;

Portons y de la femme, ou en marbre, ou en cuivre,
Ce que plus elle cache, et plus se faict poursuivre,
Pour laisser un Trophee, ainsi que Sesostris.

4

Voions de nostre Estat l'inconstante maniere, (1)
Qui attend d'heure en autre un changement nouveau :
On peut accomparer la France à un tableau
Où quatre grands joueurs s'esbattent à premiere.

Le Roy, sur qui doit choir la perte toute entiere,
Dit : Passe, si je puis, bien que son jeu soit beau ;
— Je l'envy', dit Monsieur, abaissant son chapeau, [2]
Sans voir ce qui luy vient à la carte derniere.

— Je le tiens, dit la Royne, y alast-il de plus ; [3]
Le Prince, sous espoir de quelque petit flus,
L'enfonce de sa reste et l'autruy il hazarde ; [4]

Mais le Roi de Navarre, assistant tout debout, [5]
Lui demande à moitié, ce pendant qu'il regarde
Le jeu des trois premiers, pour l'advertir de tout.

5

Ne peindés ung Levrier par les Lievres chassé, [1]
Ni les Poissons en l'air, ni les Oiseaux sur l'onde,
Vous qui, dans un tableau, voulés peindre le Monde,
Tel qu'il est aujourd'huy, sans dessous renversé ;

Mais peindés moi, sans plus, un Pays policé [2]
Non par les mains d'un Roi, mais d'une vagabonde ;
Peindés y les erreurs dont nostre France abonde, [3]
Avecques les abus dont son chef est pressé ;

Peindés le Gentilhomme avec un Benefice ;
Accoustrés moy un asne en homme de Justice ;
Peindés l'homme sçavant qui mendie son pain ; [4]

Qu'un Faquin, par argent, achete la Noblesse,
Que l'homme vertueux soit amaigri de faim,
Et qu'à ses seuls Mignons le Roy face largesse.

6

Pourquoi dors-tu, mon Roi, si long tems enchanté
Dans les thermes lascifs d'une jeunesse folle, (1)
Qui n'a pour tout son mieux que vaine sa parolle, (2)
Douteux le jugement, et l'esprit esvanté,

Qui se rid de te voir languir, accravanté
Dessous le pesant faix d'un Septre de la Gaule,
Qui tient en tes Palais de paillardise escole,
Qui dedans ton Estat a le trouble enfanté?

Resveille toy, mon Roy, chasse moy les sorciers;
Retire pres de toi tes princes, tes guerriers,
Tes Capitaines vieux, et ta sainte Justice;

Ceux te firent regner, non pas ces Glorieux,
Qui pensent que le Ciel n'esclaire que pour eux,
Et que digne tu n'es de leur faire service.

7

Ganimed's effrontés, impudique canaille, (1)
Cerveaux ambitieux, d'ignorance comblés,
C'est l'injure du temps, et les gens mal zelés,
Qui vous font prosperer sous un Roy fait de paille.

Ce n'est ni par assaut, ni par grande bataille,
Qu'avés eu la faveur, mais pour estre aliez
D'un corrompu esprit, l'un et l'autre enfilés,
Guidés de vostre chef qui les honneurs vous baille,

Qui vos teints damoiseaux, vos perruques tressees, (2)
Aime autant comme Escus, et lances, et espees.
Puis que les grands Estas, qui vous rendent infames,

Sont du vice loier aux jeunes impudens. (3)
Gardez les à tousjours, car les hommes vaillans
N'en veulent, apres vous, qui estes moings que femmes.

8

Ils yront, non feront, ces Courtisans gorriers, (1)
Ces fraizés, ces frizés, ces abbateurs de filles,
Ces musqués, ces Masqués, nouveaux mignons de villes,
Ces taillants, ces vaillants, et ces rudes guerriers. (2)

Lors que vous les verrés en œuvre, ces ouvriers,
Ils combatront en camp, de bastons invasibles,
Ou, pour mieux asseurer, de bastons invisibles, (3)
Ceignans leurs frons de Mirthe, et non pas de lauriers.

Pour entrer vaillamment dans un lit, à la bresche,
Ils portent, quand et eux, et le feu puis la mesche, (4)
Pistole, lance, escus, et harnois acerés ; (5)

Puis, piaffans, bragards, au bal dans une salle,
Ils troussent Hugenots et Malcontens en maslle :
Tout cela n'est ce pas pour nous rendre asseurés ?

9

Je me ri, quand je voi de ces jeunes guerriers,
Marchans au petit pas, la façon effrontee,
Qui, d'un brave discours, et d'une voix fardee,
Deffont un escadron de mille pistoliers.

Je me ri, quand je voi ces nouveaux chevaliers, [1]
Et tous les Adonis de la belle Chambree,
Se promettre l'honneur de conduire l'Armee,
Ou bien un regiment, ou des chevaux legers.

Mais je rirai bien plus quand, venant aux effects,
Je les verrai souvent, ou battus, ou deffaicts,
Revenant au logis, plus doux que des Pucelles.

Alors, je leur dirai : Mes Mignons de la Cour,
Retournez à Paris, qu'on vous face l'Amour,
Frizans vos beaux cheveux comme des Damoiselles.

10

Ce grand Perigourdin qui, d'un pas dedaigneux,
Tallonne le pavé, indigne, comme il pense,
De servir de soustien à la rogue cadence
Qui fait le mouvement de son corps orgueilleux ;

Ce puissant taillebras qui, d'un regard hideux,
D'un sourcil renfrogné, porte la contenance
De dompter un Caesar, et qui a la vaillance,
Sinon dedans le bras, pour le moins en ses ieux ;

Ce Chapeau de travers, ceste longue moustache,
Qui, par les Cabarets, jeux de paume, s'attache
Aux valets, aux naquets, de parole et de coups :

Bien armé qu'il estoit, l'autre jour, print querelle
Contre un jeune garçon, lequel, de sa semelle,
Le souffleta trois fois, et fist devenir doux.

LES MIGNONS DE L'AN 1577,

ENFILÉS EN CE SONNET

Sainct Luc, petit qu'il est, commande bravement
A la trouppe Hautefort, que sa bource a conquise :
Mais Quelus, dedaignant si pauvre marchandise,
Ne trouve qu'en son cul tout son avancement;

Do, cest Archilarron, hardi ne sçait comment, [1]
Aime le jeu de main, craind aussi peu la prise;
Larchant, d'un beau semblant veut cacher sa sottise :
Sagonne est un peu bougre, et noble nullement :

Montigni fait le begue, et voudroit bien sembler
Estre honneste homme un peu, mais il n'i peut aller :
Riberac est un sot; Tournon, une Cigalle;

S. Mesgrin, sans subject, bravache audacieux...
Je parlerois plus haut, sans la crainte des Dieux,
De Ceux qui tiennent rang en la belle Caballe.

QUATRAIN SEMÉ PAR PARIS EN FEBVRIER 1578,

LORSQUE QUELUS CHARGEA BUSSI EN LA RUE S' HONORÉ

Quelus n'entend pas la maniere
De prendre les gens par devant :
S'il eut pris Bussi par derriere,
Il lui eust fourré bien avant.

VERS SUR CE SUBJECT.

Bidet, que l'orgueil ne vous pique
D'avoir Quelus si mal traicté :
Si vous l'eussiés pris à la pique,
Ce mignon fust plain de santé.

Vous n'eussiez fait acte inhumain
De meurtrir, par juste vengeance,
Quelus, de qui la belle main
Respand souvent le sang de France.

Sanson force aux cheveux avoit,
Et Maugeron l'eut au derriere ;
Fuiant, Riberac ne devoit
Le poursuivre en telle maniere.

Il devoit prendre pour parrains
Le pere Combaut et Camille,
Car ils les ont bien veus aux mains,
Par leur conduite tres utille.

Ce Combaut, homme de credit,
Qui par sa noblesse gouverne,
Madame Do m'a souvent dit, (1)
Que son pere tenoit taverne.

Sainct Luc, le plus sage de tous,
Monstre qu'il est de Normandie :
Quant ses compagnons sont aux coups,
Il sçait faindre une maladie.

Puis qu'il en sçait bien la maniere,
Et qu'elle put par le devant,
Que ne la prend il par derriere,
Comme l'on le prend bien souvent?

Ils sont benins et gratieux,
S. Luc et Do, comme l'on dit,
Mais en despit des envieux,
Croiez qu'ils mourront dans leur lit.

Est-ce pas avoir grand credit
De gouverner toute la France?
D'avoir le maniment du Vit,
De la Chambre, et de la Finance?

S. Mesgrin fut bardache à Romme,
Et tua More en trahison, (2)

Il ne peult, en ceste saison,
Qu'il ne passe pour galand homme.

Montigni, Randan, La Valette,
Friquenelles peu renommés,
Les poings couppez je vous souhaitte,
Car nostre Roi vous diffamés.

O Dieu! par qui tout est rangé,
Faut il que la France se perde,
Et que le peuple soit mangé
Par ces beaux petits fouillemerde?

POUR METTRE AU DESSOUBS DES STATUES [DES TROIS MIGNONS]

SONNET SUR CE SUBJECT

Quatre Rois ont regné depuis ma congnoissance :
Henri, François second, et Charles regretté,
Henri, tiers de ce nom, à present muguetté
D'un cart Mignon restant des trois Muguets de France.

Henri, pere des trois, a monstré sa vaillance;
François a trop tost veu son terme limité;
Charles, à grand regret, mort, le regne a quitté :
Les monuments desquels leur successeur n'avance.

Ains, à present, confit en molle oisiveté,
Oubliant ses ayeuls, sa race, et l'equité,
A de trois Mignons morts erigé les Trophees;

Le quart mignon restant est cheri, mais il tremble...
Quel malheur, o François! que les honneurs on emble,
Qui sont deus aux grands Rois, pour des Chevres coiffees!

DE S. LUC

Je croi qu'il veut sçavoir que c'est de l'Evangile,
Estant de jour et nuit de St Luc entourné;
Si ne l'apprent il pas, le trouvant dificile,
Mais il fait que St Luc en St Cul est tourné.

DU MESME

Ceux qui vont revirant l'Evangile averé,
S'apelent huguenos : il est donc heretique,
Car d'estrange façon, bien que fort Catholique,
Si a il de nouveau tout St Luc reviré.

DE LA BRISSAC CONTREFAITE

Brissac aime tant l'Artifice,
Et du dedans et du dehors,
Qu'ostés luy le faux et le vice,
Vous luy ostés l'ame et le corps.

AU ROY FAISANT L'AMOUR AUX NONNAINS

L'AN 1580. SONNET

Est ce exemple de Roy que de faire l'amour,
Es lieus sacrés où font les Nonnains demourance?
Rejettant ta moitié, Miroir de patience,
Et quitter tes Palais pour y faire sejour?

Le Conseil des Tirans, que tu as en ta Cour,
Qui pippent à ton sceu les pauvres et la France,
Ces empestés Edits, qu'as mis en evidence,
Ne sont ce les tesmoins de la peste qui court?

Je sçai que tu es Roy, mais ce n'est Roiauté
D'estre ribaut, Tiran, d'user de cruauté,
Et par meschant Conseil faire tout à sa teste.

Dieu me deffend aussi de dire mal de toy,
Quand tu serois meschant, parce que tu es Roy...
Dieu te garde de mal, et ton Peuple de Peste!

CONTRE AMOUR. SONNET

Si c'est Amour, de vivre comme beste
Dessous le joug d'un feminin vouloir,
Rire, plorer, s'escrier, se douloir,
Ainsi qu'il monte à madame en sa teste;

Si c'est Amour, faire le Loup en queste,
Mettre Corps, biens, et vie à nonchaloir,
Et puis, au bout, au lieu de mieux avoir,
Estre payé d'un congé deshonneste ;

Si c'est Amour, que perdre son service,
Deux ou trois ans, et qu'un autre jouisse
Du bien qu'on est longuement poursuivant :

Allés ailleurs, tendre telles Coquilles ;
Bran pour l'Amour ! et pour toutes les filles !
Je n'aimeray tant que seray vivant.

DU BEAU MAUGERON

Quand ce beau Maugeron print naissance icy bas,
Trois grandes Deitez pour luy prindrent querelle :
Mars, le dieu de Lampsaque et Cyprine la belle,
Qui tous, diversement, se plaisent aux combatz.

Jupiter, qui voioit leurs courageux debas,
Son Troien eschanson Ganimedes apelle,
Voulust qu'il appaisast ceste noise nouvelle,
Comme Competant Juge en amoureux esbas.

— Un si beau corps, dit-il, à trois ne peut suffire ;
Pour un ce seroit trop, pour deux il bastera :
Venus son beau devant, et Priapus aura

Le derriere pour soy, qui le devant n'empire.
Mars, frustré de son droit, forcenoit en son ire,
Et qu'il auroit son ame en partage il jura...

AU ROY

Sur la mort de son Quelus. 1578.

Sire, comme Quelus, nagueres a esté
Une fleur de Printemps, qui n'a veu son Esté,
Un esclair qui est mort, soudain qu'on l'a veu naistre,
Quand, vainement enflé du vent de vos faveurs,
Il a précipité sa vie et ses honneurs,
Pensant estre Immortel sous l'apuy d'un tel Maistre :

Que ce bel Adonis vous serve de leçon,
Pour ne vous paistre plus, doresnavant, au son
D'une enfance qui, or, par tout vous environne :
Le Ciel, qui fut aux Rois favorable et benin,
S'ils ne mettent aussi de l'eau dedans leur vin,
Souvent, en un clin d'œil, leur oste la Couronne.

Quelus estoit chery uniquement de vous ;
Vous estes honoré uniquement de tous :
Que vostre fin ne soit avecques luy commune :
Ne faites, violent, par superbes Discours,
Que perdant et de Dieu et de nous le secours,
Vous soiez comme luy un Esclair de fortune.

BIBLIOGRAPHIE DES POÉSIES

LA BOUQUINADE

Par Pierre de Ronsard.

Ce petit Diable Dieu...

1618. — Le Cabinet Satyrique. (Titre ci-dessus.)
1619. — Le Cabinet Satyrique. (Même titre.)
1632. — Le Cabinet Satyrique. (Même titre.)
1700. — Le Cabinet Satyrique. (Même titre.)
Bibl. Nat. — Ms, 488 des 500 Colbert. La Bouquinade, ou desconfiture du satyre Philante.
1865. — Gayetez et Epigrammes de Ronsard.

DE LA JEUNE AMIE D'UN SIEN AMI

Ode 15.

Ta Genisse n'est...

1550. — Les quatre premiers livres des Odes. *Second Livre.* (Titre ci-dessus.)
1592. — Œuvres. *Autres Odes.* De la jeune amie d'un sien ami.

1609. — Œuvres. *Odes retranchées.* (Même titre).
1617. — Œuvres. *Odes retranchées.* (Même titre).

A LA FONTEINE BÉLERIE

Je veus, Muses aux beaus yeus...

1553. — Le Cinquieme des Odes. (Titre ci-dessus.)
1560. — Œuvres. *Cinquieme Livre des Odes.* Ode XI.
1567. — Œuvres. *Cinquieme Livre des Odes.* (Même titre.)
1571. — Œuvres. *Cinquieme Livre des Odes.* Ode XII.
1573. — Œuvres. *Cinquieme Livre des Odes.* Ode XI.
1578. — Œuvres. *Cinquieme Livre des Odes.* Ode XIII.
1584. — Œuvres. *Cinquieme Livre des Odes.* (Même titre.)
1587. — Œuvres. *Cinquieme Livre des Odes.* Ode XII.
1592. — Œuvres. *Cinquieme Livre des Odes.* (Même titre.)
1597. — Œuvres. *Cinquieme Livre des Odes.* (Même titre.)
1604. — Œuvres. *Cinquieme Livre des Odes.* (Même titre.)
1609. — Œuvres. *Cinquieme Livre des Odes.* (Même titre.)
1617. — Œuvres. *Cinquieme Livre des Odes.* (Même titre.)

HINNE A LA NUIT

Ode 9.

Nuit, des amours...

1550. — LES QUATRE PREMIERS LIVRES DES ODES. *Livre III.* (Titre ci-dessus.)

1553. — LES QUATRE PREMIERS LIVRES DES ODES. *Livre III.* (Même titre.)

1555. — LES QUATRE PREMIERS LIVRES DES ODES. *Livre III.* Hinne à la Nuit. Ode XV.

1560. — ŒUVRES. *Troisième Livre des Odes.* Hinne à la Nuit. Ode XVI.

1567. — ŒUVRES. *Quatrième Livre des Hymnes.* Hymne à la Nuit.

1571. — ŒUVRES. *Quatrième Livre des Hymnes.* (Même titre.)

1573. — ŒUVRES. *Quatrième Livre des Hymnes.* (Même titre.)

1592. — ŒUVRES. *Second Livre des Hymnes.* Hynne à la Nuit.

1609. — ŒUVRES. *Hymnes retranchées.* (Même titre.)

A CASSANDRE FUIARDE

Ode 8.

Tu me fuis d'une...

1550. — LES QUATRE PREMIERS LIVRES DES ODES. *Livre IIII.* (Titre ci-dessus.)

1553. — Les quatre premiers livres des Odes. *Livre IIII.* (Même titre.)

1555. — Les quatre premiers livres des Odes. *Livre IIII.* A Cassande fuiarde. Ode VII.

1560. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* (Même titre.)

1567. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* (Même titre.)

1571. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* Ode VII.

1573. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* (Même titre.)

1502. — Œuvres. *Autres Odes.* A Cassandre Fuiarde.

1609. — Œuvres. *Odes retranchées.* (Sans titre.)

SONNET

Ores l'effroi...

1552. — Les Amours. (Sans titre.)

1553. — Les Amours. (Sans titre.)

1560. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)

1567. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)

1571. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)

1572. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)

1578. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)

1584. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1587. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1592. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1597. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* XLIII.
1604. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1609. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1617. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)

SONNET

Petit nombril...

1552. — Les Amours. (Sans titre.)
1553. — Les Amours. (Sans titre.)
1560. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1567. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1571. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1572. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1578. — Œuvres. *Amours diverses.* XIIII.
1584. — Œuvres. *Amours diverses.* XII.
1592. — Œuvres. *Amours diverses.* XXVI.

1609. — Œuvres. *Sonnets retranchés.* V.
1617. — Œuvres. *Sonnets retranchés.* (Même titre.)

SONNET

Quand en songeant...

1552. — Les Amours. (Sans titre.)
1553. — Les Amours. (Sans titre.)
1560. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1567. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1571. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1572. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1578. — Œuvres. *Amours diverses.* XII.
1592. — Œuvres. *Amours diverses.* XXV.
1609. — Œuvres. *Sonnets retranchés.* VIII.
1617. — Œuvres. *Sonnets retranchés.* (Même titre.)

SONNET

Heureuse fut...

1552. — Les Amours. (Sans titre.)
1553. — Les Amours. (Sans titre.)
1560. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)

1567. — Œuvres. *Premier livre des Amours.* (Sans titre.)
1571. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1572. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1578. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1584. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1587. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1592. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1597. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* CXXXVII.
1604. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1609. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1617. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)

SONNET

Ces flots jumeaus...

1552. — Les Amours. (Sans titre.)
1553. — Les Amours. (Sans titre.)
1560. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)

1567. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)

1571. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)

1572. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)

1578. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)

1584. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)

1587. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)

1592. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)

1597. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* CLXXXVII.

1604. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)

1609. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)

1617. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)

LES BACANALES

ou le folâtrime voiage d'Hercueil pres Paris, dedié à la joieuse troupe de ses compagnons. Fait l'an 1549.

Amis, avant que...

1552. — Les Amours. *Le Cinquieme Livre des Odes.* (Titre ci-dessus.)

1553. — Le Cinquieme Livre des Odes. (Même titre sans la date).
1560. — Œuvres. *Second Livre des Poemes.* Le voyage de Hercueil.
1567. — Œuvres. *Second Livre des Poemes.* Le voyage d'Hercueil.
1571. — Œuvres. *Second Livre des Poemes.* (Même titre.)
1573. — Œuvres. *Second Livre des Poemes.* (Même titre.)
1578. — Œuvres. *Premier Livre des Poemes.* (Même titre.)
1584. — Œuvres. *Second Livre des Poemes.* (Même titre.)
1587. Œuvres. *Gayetez.* (Même titre.)
1592. — Œuvres. *Gayetez.* (Même titre.)
1597. — Œuvres. *Gayetez.* (Même titre.)
1604. — Œuvres. *Gayetez.* (Même titre.)
1609. — Œuvres. *Gayetez.* (Même titre.)
1617. — Œuvres. *Gayetez.* (Même titre.)

SONNET

Pleut-il à Dieu...

1553. — Les Amours. (Sans titre.)
1560. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1567. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1571. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)

1572. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1578. — Œuvres. *Amours diverses.* IX.
1584. — Œuvres. *Amours diverses.* (Même titre.)
1592. — Œuvres. *Amours diverses.* XXIII.
1609. — Œuvres. *Sonnets retranchez.* I.
1617. — Œuvres. *Sonnets retranchez.* Sonnet Premier.

SONNET

Ha! Seigneur dieu!..

1553. — Les Amours. (Sans titre.)
1560. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1567. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1571. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1572. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1578. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1584. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1587. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans tiire.)
1592. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1597. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)

1604. — ŒUVRES. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1609. — ŒUVRES. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1617. — ŒUVRES. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)

SONNET

Je voudrois estre...

1553. — LES AMOURS. (Sans titre.)
1560. — ŒUVRES. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1567. — ŒUVRES. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1571. — ŒUVRES. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1572. — ŒUVRES. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1578. — ŒUVRES. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1584. — ŒUVRES. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1587. — ŒUVRES. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1592. — ŒUVRES. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1597. — ŒUVRES. *Premier Livre des Amours.* XLIIII.
1604. — ŒUVRES. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)

1600. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1617. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)

SONNET

Je veus mourir...

1553. — Les Amours. (Sans titre.)
1560. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1571. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1572. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1578. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1584. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1587. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1592. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Sans titre.)
1597. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* XLVI.
1604. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1609. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1617. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)

D'UNE COURTIZANNE A VENUS

Si je puis ma...

1554. — Le Bocage. (Titre ci-dessus.)

LES DONS DE JAQUET A ISABEAU

Si tôt, ma doucette...

1554. — Le Bocage. (Titre ci-dessus.)
1560. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* Ode XXXI.
1567. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* Ode XXX.
1571. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* Ode XXIX.
1573. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* (Même titre.)

EPITAFE DE FRANÇOIS RABELAIS

Si d'un mort qui...

1554. — Le Bocage. (Titre ci-dessus.)
1560. — Œuvres. *Premier Livre des Poèmes.* (Même titre.)
1573. — Œuvres. *Epitaphes.* Epitaphe de François Rabelais.
1592. — Œuvres. *Epitaphes.* Epitaphe d'un bon Biberon.
1609. — Œuvres. *Epitaphes retranchées.* Même titre.)

ELEGIE A JANET, PEINTRE DU ROY

Pein moi, Janet...

1554. — Les Meslanges. (Titre ci-dessus.)
1555. — Les Meslanges. (Même titre.)
1560. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1567. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1571. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1572. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1578. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1584. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1587. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1592. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1597. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1604. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1609. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1617. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)

ODELETTE A JANE

Jane, en te baisant...

1554. — Les Meslanges. (Titre ci-dessus,)
1555. — Les Meslanges. Odelette à Jane. Prise du latin de d'Aurat.
1560. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes*. Odelette XLV.
1567. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes*. (Même titre.)
1571. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes*. Odelette XLIIII.
1573. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes*. (Même titre.)
1578. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes*. Odelette XLI.
1584. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes*. Odelette XXXVII.
1587. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes*. Odelette XXXI.
1592. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes*. (Même titre.)
1597. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes*. (Même titre.)
1604. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes*. (Même titre.)
1609. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes*. (Même titre.)
1617. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes*. (Même titre.)

ODE

Quand je veux en amours...

1554. — Les Meslanges. (Titre ci-dessus.)
1555. — Les Meslanges. Ode prise d'Anacreon. Vers Heroïques.
1560. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* Vers Heroïques. Ode XVII.
1567. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* Ode XVII.
1571. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* (Même titre.)
1572. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* (Même titre.)
1578. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* Ode XXI.
1584. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* Ode XX.
1587. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* Ode XIX.
1592. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* (Même titre.)
1597. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* (Même titre.)
1604. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* (Même titre.)
1609. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* (Même titre.)
1617. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* (Même titre.)

ODE A SA MAISTRESSE

Quand au temple...

1554. — Les Meslanges. (Titre ci-dessus.)
1555. — Les Meslanges. (Même titre.)
1560. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* Ode XXVI.
1567. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* (Même titre.)
1571. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* Ode XXV.
1573. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* (Même titre.)
1578. — Œuvres. *Cinquième Livre des Odes.* Ode XXIX.
1584. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* Stances.
1587. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1592. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1597. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* Stances.
1604. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1609. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1617. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)

ODELETTE

Pourtant, si j'ay...

1554. — Les Meslanges. (Titre ci-dessus.)
1555. — Les Meslanges. Odelette, prise d'Anacreon.
1560. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* Odelette XXXVI.
1567. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* (Même titre.)
1571. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* Ode XXXV.
1573. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* (Même titre.)
1578. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* Ode XXXIII.
1584. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* Ode XXX.
1587. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* Ode XXIIII.
1592. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* (Même titre.)
1597. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* (Même titre.)
1604. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* (Même titre.)
1609. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* (Même titre.)
1617. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* (Même titre.)

ODELETTE A SA JEUNE MAITRESSE

Pourquoi, comme une...

1554. — Les Meslanges. (Titre ci-dessus.)
1555. — Les Meslanges. Odelette à sa jeune maistresse, prise d'Anacreon.
1560. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* Ode XL.
1567. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* (Même titre.)
1571. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* Ode XXXIX.
1573. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* (Même titre.)
1578. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* Ode XXXVII.
1584. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* Ode XXXIII.
1587. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* Ode XXVII.
1592. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* (Même titre.)
1597. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* (Même titre.)
1604. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* (Même titre.)
1609. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* (Même titre.)
1617. — Œuvres. *Quatrième Livre des Odes.* (Même titre.)

ÉPITAFE DE THOMAS

La volupté...

1555. — Les quatre premiers Livres des Odes. *Quatrième Livre.* (Titre ci-dessus.)
1560. — Œuvres. *Premier Livre des Poëmes.* (Même titre.)
1567. — Œuvres. *Épitaphes.* (Même titre.)
1571. — Œuvres. *Épitaphes.* (Même titre.)
1573. — Œuvres. *Épitaphes.* (Même titre.)
1578. — Œuvres. *Épitaphes.* (Même titre.)
1584. — Œuvres. *Épitaphes.* (Même titre.)
1587. — Œuvres. *Épitaphes.* (Même titre.)
1592. — Œuvres. *Épitaphes.* (Même titre.)
1597. — Œuvres. *Épitaphes.* (Même titre.)
1604. — Œuvres. *Épitaphes.* (Même titre.)
1609. — Œuvres. *Épitaphes.* (Même titre.)
1617. — Œuvres. *Épitaphes.* (Même titre.)

SONNET

Marie, à tous les coups...

1555. — Continuation des Amours. (Sans titre.)
1557. — Continuation des Amours. (Sans titre.)
1560. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)
1567. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)
1571. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)

1572. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)
1578. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)
1584. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)
1587. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)
1592. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)
1597. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* IX.
1604. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Même titre.)
1609. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Même titre.)
1617. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Même titre.)

SONNET

Je ne suis seulement...

1555. — Continuation des Amours. (Sans titre.)
1557. — Continuation des Amours. (Sans titre.)
1560. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)
1567. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)
1571. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)
1572. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)

1609. — Œuvres. *Sonnets retranchés.* XXI.
1617. — Œuvres. *Sonnets retranchés.* (Même titre.)

SONNET

E! que je porte...

1555. — Continuation des Amours. (Sans titre.)
1557. — Continuation des Amours. (Sans titre.)
1560. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)
1567. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)
1571. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)
1572. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)
1578. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)
1584. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)
1587. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)
1592. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)
1597. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* XLVI.
1604. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Même titre.)

1609. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Même titre.

1617. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Même titre.)

SONNET

Pourtant, si ta maitresse...

1555. — Continuation des Amours. Sans titre.

SONNET

Las! pour vous trop aimer...

1556. — Nouvelle Continuation des Amours. (Sans titre.)

1557. — Continuation des Amours. (Sans titre.)

1560. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)

1567. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)

1571. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)

1572. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)

1609. — Œuvres. *Sonnets retranchés.* XXIX.

1617. — Œuvres. *Sonnets retranchés.* XXX.

SONNET

Sinope, que je sers...

1560. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)

1567. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)

1571. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)

1572. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)

1578. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)

1584. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)

1587. — Œuvres. *Second Livre des Amonrs.* (Sans titre.)

1592. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Sans titre.)

1597. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* XLII.

1604. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Même titre.)

1609. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Même titre.)

1617. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Même titre.)

ODE XL

Si j'ayme depuis...

1560. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* (Titre ci-dessus.)

1567. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* (Même titre.)

1571. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* (Même titre.)

1573. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* (Même titre.)

1578. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* Ode XXX.

1584. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* Ode XXIII.

1587. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* Ode XX.

1592. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* Même titre.)

1597. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* Même titre.)

1604. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* (Même titre.)

1609. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* (Même titre.)

1617. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* (Même titre.)

DE LA FLEUR DE LA VIGNE

Ode XLI

Ni la fleur qui...

1560. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* (Titre ci-dessus.)

1567. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* (Même titre.)

1571. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* (Même titre.)

1573. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* (Même titre.)

1578. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* De la Fleur de la Vigne. Ode XXXI.

1584. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* De la Fleur de la Vigne. Ode XXIIII.

1587. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* Ode XXI.

1592. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* (Même titre.)

1597. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* (Même titre.)

1604. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* (Même titre.)

1609. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* (Même titre.)

1617. — Œuvres. *Second Livre des Odes.* (Même titre.)

AMOURETTE

Or, que l'hyver...

1560. — ŒUVRES. *Premier Livre des Poëmes.* (Titre ci-dessus.)

1567. — ŒUVRES. *Second Livre des Amours.* (Même titre.)

1571. — ŒUVRES. *Second Livre des Amours.* (Même titre.)

1572. — ŒUVRES. *Second Livre des Amours.* (Même titre.)

1578. — ŒUVRES. *Second Livre des Amours.* (Même titre.)

1584. — ŒUVRES. *Second Livre des Amours.* (Même titre.)

1587. — ŒUVRES. *Second Livre des Amours.* (Même titre.)

1592. — ŒUVRES, *Second Livre des Amours.* (Même titre.)

1597. — ŒUVRES. *Second Livre des Amours.* (Même titre.)

1604. — ŒUVRES. *Second Livre des Amours.* (Même titre.)

1609. — ŒUVRES. *Second Livre des Amours.* (Même titre.)

1617. — ŒUVRES. *Second Livre des Amours.* (Même titre.)

IMITATION DE MARTIAL

Tu veux qu'à tous...

1560. — Œuvres. *Troisième Livre des Poëmes.* (Titre ci-dessus.)
1567. — Œuvres. *Premier Livre des Poëmes.* (Même titre.)
1571. — Œuvres. *Premier Livre des Poëmes.* (Même titre.)
1573. — Œuvres. *Premier Livre des Poëmes.* (Même titre.)
1617. — Œuvres. *Poemes retranchez.* (Même titre.)

BAISER

Quand, de ta levre...

1569. — Septiesme Livre des Poëmes. (Titre ci-dessus.)
1571. — Œuvres. *Second Livre des Amours.* (Même titre.)
1578. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1584. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1587. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1592. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)

1597. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1604. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1609. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)
1617. — Œuvres. *Premier Livre des Amours.* (Même titre.)

SONNET VIII

A mon retour...

1578. — Œuvres. *Amours diverses.* VIII.
1584. — Œuvres. *Sonnets pour Astrée.* XIIII.
1587. — Œuvres. *Sonnets pour Astrée.* (Même titre.)
1592. — Œuvres. *Sonnets pour Astrée.* (Même titre.)
1597. — Œuvres. *Sonnets pour Astrée.* (Même titre.)
1604. — Œuvres. *Sonnets pour Astrée.* (Même titre.)
1609. — Œuvres. *Sonnets pour Astrée.* (Même titre.)
1617. — Œuvres. *Sonnets pour Astrée.* (Même titre.)

SONNET XLV

D'autant que l'arrogance...

1578. — Œuvres. *Amours diverses.* XLV.
1584. — Œuvres. *Amours diverses.* XV.

1587. — Œuvres. *Amours diverses.* XIIII.
1592. — Œuvres. *Amours diverses.* (Même titre.)
1597. — Œuvres. *Amours diverses.* (Même titre.)
1604. — Œuvres. *Amours diverses.* (Même titre.)
1609. — Œuvres. *Amours diverses.* (Même titre.)
1617. — Œuvres. *Amours diverses.* (Même titre.)

SONNET LIII

Amour, je ne me plains...

1578. — Œuvres. *Amours diverses.* LIII.
1592. — Œuvres. *Amours diverses.* XXVIII.
1609. — Œuvres. *Sonnets retranchés.* LXXX.
1617. — Œuvres. *Sonnets retranchés.* LXXII.

SUR LA NEPHELOCOCUGIE

de Pierre Le Loyer

Loyer, ta docte...

1579 [1]. — Œuvres et Meslanges Poetiques de Pierre Le Loyer. *Pièces Liminaires.* (Sans titre.)

(1) Œuvres et Meslanges poétiques de Pierre Le Loyer, Angevin. Ensemble la Nephelococugie ou la Nuée des Cocus, non moins docte que facetieuse. Paris, 1579. Le quatrain est signé : *P. de Ronsard.*

SONNET

Vous estes deja vieille...

1587. — Œuvres. *Sonnets divers.* (Titre ci-dessus.)
1592. — Œuvres. *Sonnets divers.* (Même titre.)
1609. — Œuvres. *Sonnets divers.* (Même titre.)

SONNET

Que je serois marry...

1587. — Œuvres. *Sonnets divers.* (Titre ci-dessus.)
1592. — Œuvres. *Sonnets divers.* (Même titre.)
1609. — Œuvres. *Sonnets divers.* (Même titre.)

ODE, PAR M. DE RONSARD

Non encores imprimée.

Tu te mocques...

1599. — Les Fleurs des plus excellents Poëtes (Titre ci-dessus.)
1601. — Les Fleurs des plus excellents Poëtes. (Même titre.)
1609. — Les Muses Gaillardes. Gaillardise IX.
1618. — Le Cabinet Satyrique. Gaillardise. Par Pierre de Ronsard.
1619. — Le Cabinet Satyrique. (Même titre.)
1632. — Le Cabinet Satyrique. (Même titre.)

1700. — Le Cabinet Satyrique. (Même titre.)
Bibl. Nat. — Ms. 488 des 500 Colbert. (Sans titre[1].)

AUTRE. DU MESME. A LA MESME DAME

Contente toy...

1599. — Les Fleurs des plus excellents Poëtes. (Titre ci-dessus.)
1601. — Les Fleurs des plus excellents Poëtes. (Même titre.)
1609. — Les Muses Gaillardes. Gaillardise X.
1618. — Le Cabinet Satyrique. Autre. Par le mesme.
1619. — Le Cabinet Satyrique. (Même titre.)
1632. — Le Cabinet Satyrique. (Même titre.)
1700. — Le Cabinet Satyrique. (Même titre.)
Bibl. Nat. — Ms. 488 des 500 Colbert. Ode de Ronsard à Bure.

SONNET LVII

Maistresse, embrasse moy...

1609. — Œuvres. *Sonets pour Heleine, non encor imprimez.* LVII.
1617. — Œuvres. (Même titre.)
1622. — Le Parnasse des Poëtes Satyriques. Huict sonnets. I.

(1) Avec cette note : « Le mesme [Ronsard] à ceste garce despité de ce qu'un jour l'estant allé voir, elle s'estoit moquee d'une callotte qu'il portoit ».

1625. — Le Parnasse des Poëtes Satyriques. (Même titre.)

CHANSON

A ce malheur...

1617. — Œuvres. *Recueil des Sonnets Retranchés.* (Titre ci-dessus.)

SONNET

Il me desplaist beaucoup...

Bibl. Nat. — Ms. n. a. fr. 6888. *L'Estoille.* (Sans titre[1].)

Bibl. Nat. — Ms. fr. 1662. Trois Sonnets de Ronsard.

Bibl. Nat. — Ms. 488 des 500 Colbert. Sans titre[2].

1865. — Gayetez et Epigrammes de Ronsard.

SONNET

Foutés Bouches, Culs...

Bibl. Nat. — Ms. n. a. fr. 6888. *L'Estoille.* (Sans titre.)

(1) Avec cette note de Pierre de L'Estoille : « Les 3 autres de Ronsard peu chrestiens et qui sentent la veine d'un poëte eschauffé mal content de ce qu'on donnoit tout aux Mignons et rien à lui, emportent la pièce, et les ay doublés sur la copie escrite de la main propre de Ronsard, pour tesmoignage de l'impiété et desbordement de ce malheureux siecle ». Cette note concerne le sonnet ci-dessus et les deux suivants.

(2) Avec cette note : « Trois sonnets de luy superlatifs en toute Ordure et vilaine, indignes du nom de Ronsard, vrais tesmoins ce pendant de la meschanceté et desbordement de ce miserable siecle, où nous voiions tout permis, fors de bien dire et bien faire ».

Bibl. Nat. — Ms. fr. 1662. — 2.
Bibl. Nat. — Ms. 488 des 500 Colbert. (Même titre.)
1865. — Gayetez et Epigrammes de Ronsard.

SONNET

A Dieu, Cons rondelets...

Bibl. Nat. — Ms. r. a. fr. 6888. *L'Estoille*. (Sans titre.)
Bibl. Nat. — Ms. fr. 1662. — 3.
Bibl. Nat. — Ms. 488 des 500 Colbert. (Même titre.)
1865. — Gayetez et Epigrammes de Ronsard.

A FRERE ANDRÉ THEVET, ANGOULMOIS, QUI AVOIT LA VEROLLE

Thevet avoit...

Bibl. Nat. — Ms. fr. 1663. (Titre ci-dessus.)
1865. — Gayetez et Epigrammes de Ronsard.

DISCOURS

Contemplant l'autre jour...

Bibl. Nat. — Ms. fr. 1662. (Sans titre.)

APPENDICE

(Pièces faussement attribuées à Ronsard.)

SONNET

D'UNE QUI AVOIT LES PASLES COULEURS

En quelle nuict...

1622. — LA QUINT-ESSENCE SATYRIQUE[1]. (Titre ci-dessus.)

BIBL. NAT. — MS. FR. 1662. *Cinq Sonnets tirés de la Priapée de E. Jodelle*[2]. (Sans titre.)

BIBL. NAT. — MS. 488 DES 500 COLBERT[3]. *Cinq Sonnets...* (Sans titre.)

SONNET

Douce lancette...

1622. — LA QUINT-ESSENCE SATYRIQUE. (Titre ci-dessus.)

(1) Signé : *Ronsard*. Reproduit, ainsi que les deux sonnets suivants, dans les autres éditions du *Parnasse satyrique* (*Parnasse* et *Quint-Essence* réunis), mais sans attribution.

(2) Ce sonnet est le deuxième. Les deux suivants sont les troisième et quatrième. Le premier et le cinquième n'ont pas été attribués à Ronsard. Ils commencent ainsi :

1. — Bague fatale, atteinte de la lance,...

5. — Bransle dispos sa charge souslevant...

A la fin des cinq sonnets se trouve la signature : *E. Jod. Po. P.* (Etienne Jodelle, Poëte Parisien).

(3) C'est une copie textuelle du ms. 1662.

BIBL. NAT. — MS. FR. 1662. *Cinq Sonnets tirés de la Priapée de E. Jodelle.* (Sans titre.)

BIBL. NAT. — MS. 488 DES 500 COLBERT. *Cinq Sonnets...* (Sans titre.)

SONNET

Touche de main...

1622. — LA QUINT-ESSENCE SATYRIQUE. (Titre ci-dessus.)

BIBL. NAT. — MS. FR. 1662. *Cinq Sonnets tirés de la Priapée de E. Jodelle.* (Sans titre.)

BIBL. NAT. — MS. 488 DES 500 COLBERT. *Cinq Sonnets...* (Sans titre.)

SONNETS D'ESTAT PUBLIEZ A LA COUR

ES ANNEES 1577, ET 78.

I.

Ne t'estonne, Bignet...

BIBL. NAT. — MS. FR. 1662. *Sonnets d'Estat.* (Titre ci-dessus.)

BIBL. NAT. — MS. FR. 6678. *L'Estoille. Sonnets d'Estat.* Sonnet 8 (1).

(1) Dans le ms. de l'Estoille, les Sonnets d'Estat sont ainsi annoncés : « Sur la fin de cette année 1575 furent semés et divulgués à Paris les Sonnets suivants, faicts sur l'estat et gouvernement de ce temps ». Puis, en marge : « Prenés les bons, laissés les mauvais ».

BIBL. NAT. — MS. 488 DES 500 COLBERT. *Sonnets d'Estat*[1]. Sonnet 1.

1855. — ŒUVRES INÉDITES DE RONSARD. (Titre du Ms. 1662.)

2.

Vous joués comme aux dés...

BIBL. NAT. — MS. FR. 1662. *Sonnets d'Estat.* (Titre ci-dessus.)

BIBL. NAT. — MS. 488 DES 500 COLBERT. *Sonnets d'Estat.* (Même titre.)

BIBL. NAT. — MS. FR. 6678. *L'Estoille. Sonnets d'Estat.* Sonnet 9.

1855. — ŒUVRES INÉDITES DE RONSARD. (Titre du Ms. 1662.)

3.

Les Rhenois sans pitié...

BIBL. NAT. — MS. FR. 1662. *Sonnets d'Estat.* (Titre ci-dessus.)

BIBL. NAT. — MS. 448 DES 500 COLBERT. *Sonnets d'Estat.* (Même titre.)

1855. — ŒUVRES INÉDITES DE RONSARD. (Même titre.)

(1) Sous ce titre : « Sonnets d'Estat publiés à la Cour et par tout es Ans 1577, et 78 ». C'est une copie textuelle des 10 Sonnets du ms. 1662.

4.

Voions de nostre Estat...

BIBL. NAT. — Ms. FR. 1662. *Sonnets d'Estat.* (Titre ci-dessus.)

BIBL. NAT. — Ms. 488 DES 500 COLBERT. *Sonnets d'Estat.* (Même titre.)

BIBL. NAT. — Ms. FR. 6678. *L'Estoille. Sonnets d'Estat.* Sonnet 1.

BIBL. NAT. — Ms. FR. 6678. *L'Estoille. Ramas de divers Escrits.* Sur l'estat de ce temps (1).

BIBL. NAT. — Ms. FR. 24322. (Sans titre (2).)

1855. — ŒUVRES INÉDITES DE RONSARD. (Titre du ms. 1662.)

5.

Ne peindés'ung Levrier...

BIBL. NAT. — Ms. FR. 1662. *Sonnets d'Estat.* (Titre ci-dessus.)

BIBL. NAT. — Ms. 448 DES 500 COLBERT. *Sonnets d'Estat.* (Même titre.)

(1). « Sur l'Estat de ce temps. Sonnet fait sur le Jeu de la Prime. 1585. »

(2) Signé B. R.

BIBL. NAT. — MS. FR. 6678. *L'Estoille. Ramas de Diverses Poësies*[1]. (Sans titre.) Daté 1577.

1855. — ŒUVRES INÉDITES DE RONSARD. (Titre du ms. 1662.)

6.

Pourquoi dors tu...

BIBL. NAT. — MS. FR. 1662. *Sonnets d'Estat.* (Titre ci-dessus.)

BIBL. NAT. — MS. 448 DES 500 COLBERT. *Sonnets d'Estat.* (Même titre.)

BIBL. NAT. — MS. FR. 6678. *L'Estoille. Ramas de diverses Poësies.* (Sans titre.) Daté 1577.

1855. — ŒUVRES INÉDITES DE RONSARD. (Titre du ms. 1662.)

7.

Ganimed's effrontés...

BIBL. NAT. — MS. FR. 1662. *Sonnets d'Estat.* Titre ci-dessus.)

BIBL. NAT. — MS. 448 DES 500 COLBERT. *Sonnets d'Estat.* (Même titre.)

(1) « Ramas de diverses Poësies et escrits satyriques publiés contre le Roy et ses Mignons en ces trois dernieres années 1577, 1578 et 1579, lesquels pour estre la plus part d'eux impies et Vilains tout oultre, tant que le Papier en rougist, n'estoient dignes avec leurs Autheurs que du Feu, en un autre Siecle que cestuici, qui semble estre le dernier, et l'esgoust de tous les precedens. »

BIBL. NAT. — MS. FR. 6678. *L'Estoille. Ramas de diverses Poësies.* (Sans titre.) Daté 1577.

1855. — ŒUVRES INÉDITES DE RONSARD. (Titre du ms. 1662.)

8.

Ils yront, non feront...

BIBL. NAT. — MS. FR. 1662. *Sonnets d'Estat.* (Titre ci-dessus.)

BIBL. NAT. — MS. 448 DES 500 COLBERT. *Sonnets d'Estat.* (Même titre.)

BIBL. NAT. — MS. FR. 6678. *L'Estoille. Ramas de diverses Poësies.* (Sans titre.) Daté 1577.

1723. — ŒUVRES D'ESTIENNE PASQUIER. Troubles de l'an 1575[1].

1855, — ŒUVRES INÉDITES DE RONSARD. (Titre du ms. 1662.)

9.

Je me ri, quand je voi...

BIBL. NAT. — MS. FR. 1662. *Sonnets d'Estat.* (Titre ci-dessus.)

BIBL. NAT. — MS. 448 DES 500 COLBERT. *Sonnets d'Estat.* (Même titre.)

BIBL. NAT. — MS. FR. 6678. *L'Estoille. Ramas de diverses Poësies.* (Sans titre.) Daté 1577.

(1) « Troubles de l'an 1575, sous les noms des Huguenots et Malcontents contre le Roy Henry troisiesme. »

1855. — Œuvres inédites de Ronsard. (Titre du ms. 1662.)

10.

Ce grand Perigourdin...

Bibl. Nat. — Ms. fr. 1662. *Sonnets d'Estat.* (Titre ci-dessus.)

Bibl. Nat. — Ms. 448 des 500 Colbert. *Sonnets d'Estat.* (Même titre.)

LES MIGNONS DE L'AN 1577.

enfilés en ce Sonnet

Sainct Luc, petit qu'il est...

Bibl. Nat. — Ms. fr. 1662. (Titre ci-dessus.)

Bibl. Nat. — Ms. 448 des 500 Colbert. (Même titre.)

Bibl. Nat. — Ms. fr. 6678. *L'Estoille.* Sonnet vilain (1).

1865. — Gayetez et Epigrammes de Ronsard.

QUATRAIN SEMÉ PAR PARIS

en febvrier 1578, Lors que Quelus chargea Bussi en la rue St Honoré

Quelus n'entend pas...

Bibl. Nat. — Ms. fr. 1662. (Titre ci-dessus.)

(1) « Les Mignons de l'an 1577. Sonnet vilain montrant la corruption du siecle et de la Cour. »

BIBL. NAT. — MS. FR. 6678. *L'Estoille.* (Sans titre.)
1865. — GAYETEZ ET EPIGRAMMES DE RONSARD.

VERS SUR CE SUBJECT

Bidet, que l'orgueil...

BIBL. NAT. — MS. FR. 1662. (Titre ci-dessus.)
BIBL. NAT. — MS. 448 DES 500 COLBERT. Vers courtisans (1).
BIBL. NAT. — MS. FR. 6678. *L'Estoille.* (Sans titre.)
1865. — GAYETEZ ET EPIGRAMMES DE RONSARD.

POUR METTRE AU DESSOUBS DES STATUES (2)

SONNET SUR CE SUBJECT

Quatre Rois ont regné...

BIBL. NAT. — MS. FR. 1662. (Titre-ci-dessus.)
BIBL. NAT. — MS. 448 DES 500 COLBERT. (Même titre.)
1855. — ŒUVRES INÉDITES DE RONSARD. (Même titre.)

DE S. LUC

Je croi qu'il veut sçavoir...

BIBL. NAT. — MS. FR. 1662. (Titre ci-dessus.)

(1) « Vers Courtisans, c'est à dire vilains tout oultre semés à la Cour apres ce beau combat. »

(2) Ce premier titre est suivi, dans le ms. 1662, d'un distique atin.

BIBL. NAT. — MS. 448 DES 500 COLBERT. (Même titre.)
1865. — GAYETEZ ET EPIGRAMMES DE RONSARD.

DU MESME

Ceux qui vont revirant...

BIBL. NAT. — MS. FR. 1662. (Titre ci-dessus.)
BIBL. NAT. — MS. 448 DES 500 COLBERT. (Même titre.)
1865. — GAYETEZ ET EPIGRAMMES DE RONSARD.

DE LA BRISSAC CONTREFAITE

Brissac aime tant...

BIBL. NAT. — MS. FR. 1662. (Titre ci-dessus.)
BIBL. NAT. — MS. 448 DES 500 COLBERT. (Même titre.)
BIBL. NAT. — MS. FR. 6678. *L'Estoille.* (Sans titre.)
1865. — GAYETEZ ET EPIGRAMMES DE RONSARD.

AU ROY FAISANT L'AMOUR AUX NONNAINS

L'AN 1580. SONNET

Est-ce exemple de Roy...

BIBL. NAT. — MS. FR. 1662. (Titre ci-dessus.)
BIBL. NAT. — MS. 448 DES 500 COLBERT. (Même titre.)

BIBL. NAT. — MS. FR. 6678. *L'Estoille*. (Sans titre.)
1855. — ŒUVRES INÉDITES DE RONSARD. (Titre du ms. 1662.)

CONTRE AMOUR. SONNET

Si c'est Amour...

BIBL. NAT. — MS. FR. 1662. (Titre ci-dessus.)
1855. — ŒUVRES INÉDITES DE RONSARD. (Même titre.)

DU BEAU MAUGERON

Quand ce beau Maugeron...

BIBL. NAT. — MS. FR. 1662. (Titre ci-dessus.)
BIBL. NAT. — MS. FR. 6678. *L'Estoille*. De lui encor.
1865. — GAYETEZ ET EPIGRAMMES DE RONSARD.

AU ROY,

SUR LA MORT DE SON QUELUS. 1578

Sire, comme Quelus...

BIBL. NAT. — MS. FR. 1662. (Titre ci-dessus.)
BIBL. NAT. — MS. FR. 6678. *L'Estoille*. Au Roy[1].
1855. — ŒUVRES INÉDITES DE RONSARD. (Titre du ms. 1662.)

(1) « Au Roy. Sur la Mort de son Mignon Quelus. »

NOTES ET VARIANTES

LA BOUQUINADE

Ce petit Diable Dieu...

Dans ses *Recueils Collectifs de Poésies Libres et Satiriques* (Paris, Champion 1914, 335) M. Frédéric Lachèvre dit que cette pièce est signée Maschefert A. (Macefer), dans le ms. 488 des Cinq Cents Colbert. Or, plus exactement, ce n'est pas la *Bouquinade* qui porte cette signature, mais la pièce suivante. Cette pièce, écrite de la même main, s'intitule : *Épitaphe du Satyre Philante.* Le copiste, dit M. Paul Laumonier, n'a mis de signature qu'au bas de celle-ci, « parce qu'elles forment à elles deux un bloc indissoluble. C'est un principe, que, lorsque plusieurs pièces copiées à la suite l'une de l'autre appartiennent au même auteur, c'est la dernière seule qui porte une signature. » Ce principe n'est pas absolu : maints manuscrits présentent parfois une suite de pièces anonymes, que l'on a pu identifier, mais dont la dernière est signée et n'appartient à aucun des auteurs dévoilés. Le cas est plus fréquent encore dans les recueils

imprimés, composés sur des recueils manuscrits analogues à ceux des dépôts publics. Enfin, si les deux pièces sont de la même main — circonstance sans intérêt critique — il s'en faut qu'elles présentent la même unité de style. Il se peut que Ronsard ait composé la *Bouquinade ou desconfiture du Satyre Philante*, et que Macefer se soit amusé à rimer l'épitaphe du Satyre. Ne peut-on admettre que le collecteur du *Cabinet Satyrique* de 1618 ait eu des raisons valables d'attribuer *La Bouquinade* à Ronsard? Il apparaît, d'ailleurs, par un vers nouveau et de légères variantes, qu'il la tira d'un autre ms. que le 488, seconde copie où l'attribution pouvait être formelle.

M. Paul Laumonier, pressentant ce dernier argument, prétend que les attributions du collecteur peuvent avoir une certaine autorité « lorsqu'il s'agit des poètes de sa génération, tels que Théophile de Viau, Sigogne, Berthelot, Motin »; mais qu'il n'en a plus « lorsqu'il s'agit des poètes de la génération de Ronsard et de Ronsard lui-même ». Nous ne discuterons pas l'autorité du collecteur, qui même pour ses contemporains, commet parfois des erreurs d'attribution : mais nous maintiendrons l'hypothèse d'une copie ancienne, étrangère au 488, et qui n'aurait pas contenu l'épitaphe du Satyre. Mieux, le collecteur du *Cabinet Satyrique* ignorait le 488, sans quoi il en eut certainement reproduit la seconde pièce. Car ce collecteur avide, faisant flèche de tout bois, allait jusqu'à chercher parmi les contemporains de Marot et de Saint-Gelais de quoi grossir son recueil. Ce n'est pas à dire que

nous considérions la *Bouquinade* comme une œuvre authentique de Ronsard : mais que la disposition des deux pièces dans le ms., la différence de leur style, et, enfin, l'attribution du *Cabinet Satyrique* nous placent devant un doute que les arguments des deux éminents critiques ne parviennent pas à dissiper.

Le Macefer dont il est question, et qui signe Maschefert A., est François Grelière, sieur de Macefer, Orléanais (Aurelianensis). On trouve des vers de lui dans les mss. de l'Estoille, dans la *Puce de Madame Desroches*, et dans les poésies de Gilles Durand de la Bergerie.

M. Paul Laumonier, suivant l'exemple de ses prédécesseurs Blanchemain et Marty-Laveaux, n'a pas cru devoir reproduire *La Bouquinade* dans le t. VI des *Œuvres*, Lemerre 1920. Elle ne figure qu'à l'*Appendice aux autres pièces attribuées à Ronsard*, et seulement pour l'incipit. Dans une note du t. VIII, p. 108, le critique prétend que le collecteur du *Cabinet Satyrique* « a attribué *La Bouquinade* à Ronsard parce que celui-ci avait écrit les *Folastries* et surtout *Le Satyre* », et qu'il n'eut pas « d'autre raison, sauf peut-être que le style de *La Bouquinade* est assez vigoureux. » Elle pourrait être une parodie du *Satyre*, écrit en décasyllabes, et publié en 1569 au *Sixiesme Livre des Poëmes*. Dans les deux pièces, la description de l'*antre* n'est pas sans analogie... Mais cette analogie même ne fait pas résoudre le problème. Cf. P. Laumonier, *op. cit.* : *Le Satyre*, t. V. p. 70).

(1) Et l'escadron bouquin de tes faunes cornus.
(ms. 488.)

(2) Texte du *ms. 488*. Dans le *Cab. Sat.*, 1618 :
Ente si bien un coing en la verne d'un bois. »

(3) Pour façonner au tout une chaire persée.
(*Cab. Sat.*, 1700.)

(4) A tant de fois percé les dures penilleres
(*Cab. Sat.*, 1632.)
A tant de fois pressé les dreues penilleres
(ms. 488.)

(5) Et veut qu'à ce besoin tu delaisse ton jour
(*Cab. Sat.*, 1632.)

(6) Il s'arme promptement, puis allongeant les bras,
(*Cab. Sat.*, 1700.)

(7) Les cailles, les coüillons de cocus, de levraux,
(*Cab. Sat.*, 1700.)

(8) Nageoit de ce plastron et dans sa saulce humide.
(*Cab. Sat.*, 1632.)

(9) Puis, comme un serrurier qui veut mettre un fort clou
(ms. 488.)

(10) De son Bois Briscon, d'un crachat jaunissant
(ms. 488.)

(11) Texte du *ms. 488*. Dans le *Cab. Sat.*, 1618 :
Et sortant du logis enfillant sa moustache,

(12) A l'entour de son camp se promena trois fois;
(ms. 488.)

(13) Ce vers manque dans le *ms. 488*.

(14) Texte du *ms. 488*. Dans le *Cab. Sat.*, 1618 :
Attendant ouvrir l'huis, se tirer à l'escart,

(15) Que, seul pour cette fois, la grave Cour demande,
(*Cab. Sat.*, 1700.)

(16) L'impudique Laïs, puis en ces mots parla :
« Laïs, dont quelques fois les mignardes caresses
(*Cab. Sat.*, 1700.)

(17) Texte du *ms. 488*. Dans le *Cab. Sat.*, 1618 :
Oppose aux fiers efforts de sa lance esquisee
Dans le *Cab. Sat.*, 1700 :
Oppose aux fiers efforts de sa lance guisée

(18) Texte du *ms. 488*. Dans le *Cab. Sat.*, 1618 :
Qu'atiroit en son corps la nature beante,

(19) Deux cuisses rejettoient cet amoureux ruisseau
Cab. Sat., 1632.)

(20) Les gluantes humeurs qui dans les bouches fondent :
Cab. Sat., 1632.)

(21) Ils n'eussent fait couler un bon ruisseau de sang.
(*Cab. Sat.*, 1632.)

(22) Sans espoir de dresser demeurera fracassee ;
(ms. 488.)

(23) Les couillons luy pesoient, sa tête chancella ;
(*Cab. Sat.*, 1700.)

(24) Et de ses os rompus la moüelle s'enfuit ;
(*Cab. Sat.*, 1619.)
Et de ses os persez là tout moüelle s'enfuit ;
(*Cab. Sat.*, 1632.)

(25) Il gemit sous le faix d'un tenebreux caterre
(*Cab. Sat.*, 1619.)

(26) Texte du *ms. 488*. Dans le *Cab. Sat.*, 1618 :
Courent parmy les bois, par sentiers inconnus,

(27) Eschauffé de l'amour, le riche tronc du chesne.
(*Cab. Sat.*, 1619.)

DE LA JEUNE AMIE D'UN SIEN AMI

Ta genisse...

Ode retranchée en 1553 pour son irrégularité prosodique : le premier vers de chaque strophe est sur une rime du même genre que le dernier vers de la précédente. C'est une imitation de l'*Ode* LVIII d'Anacréon, et de l'ode d'Horace : *In Lalagen* (*Carm.* Lib. II, 5). Voyez plus loin : *A Cassandre fuyarde*. Au sujet des deux dernières strophes, cf. P. Laumonier, *Œuvres complètes de Ronsard*, Paris, Hachette, 1914, t. I, 219, et *Ronsard Poète Lyrique*, Paris, Hachette, 510-512.

On ignore le nom de l'ami de Ronsard à qui cette ode s'adresse, comme celui de cette amie. Pour l'analogie, voir plus loin : *A Cassandre fuyarde*.

André Chénier à développé le même thème horatien, dans la VIIIe *Bucolique* de l'éd. de L. Moland, Garnier, t. I, 68 sq. :

Tu poursuis Damalis ; mais cette blonde tête
Pour le joug de Vénus n'est point encore prête.
C'est une enfant encore ; elle fuit tes liens ;
Et ses yeux innocents n'entendent pas les tiens.
Ta génisse naissante au sein du pâturage
Ne cherche au bord des eaux que le saule et l'ombrage
Sans répondre à la voix des époux mugissants,
Elle se mêle aux jeux de ses frères naissants.
Le fruit encore vert, la vigne encore acide
Tentent de ton palais l'inquiétude avide.
Va, l'automne, bientôt succédant à des fleurs,
Saura mûrir pour toi leurs mielleuses liqueurs.

Tu la verras bientôt, lascive et caressante,
Tourner vers les baisers sa tête languissante.
Etc...

(1) Se veautre à l'ombre, ou pres des eaux
(*Œuvres*, 1502.)

A LA FONTEINE BÉLERIE

Je veux, Muses aus beaus yeus...

Ronsard, hanté par le souvenir de Bandusie et de Vaucluse, a consacré deux autres odes à la Fontaine Bellerie (IX et VIII). Cette source, voisine de la Possonnière, se trouvait dans l'ancienne Terre de Bellerie, commune de Couture, où subsiste encore une ferme, que les habitants nomment par corruption : *Ferme de la Belle Iris*. C'est qu'ils croient, ajoute M. Paul Laumonnier, « à une vague tradition locale, d'après laquelle Ronsard aurait fréquenté ce lieu avec l'une de ses maîtresses. » L'origine de cette légende est justement l'ode où le poète chante les beautés de Cassandre, ou du moins celles qu'il imagine. Car, dans l'*Élégie à Janet* (voir plus loin) Ronsard avoue n'avoir jamais vu que la gorge de son altière maîtresse :

Je ne sçay plus, mon Janet, où j'en suis;
Je suis confus, et muet, je ne puis
Comme j'ay fait, te declarer le reste
De ses beautés, qui ne m'est manifeste.

Cette ode est une véritable *folastrie*, par le sujet, le refrain et le rythme (voir la Préface du *Livret*

de Folastries). Quant aux autres sources de Ronsard, deux odes de Flaminio, et quelques détails, cf. Paul Laumonier, *Ronsard Poète Lyrique*, 116, 438, 458 sq.

(1) Les vers que dits vous m'aurez,
(*Œuvres*, 1567.)

(2) Où ma Dame toute nue
(*Œuvres*, 1578.)

(3) Lava ton beau teinct vermeil
Qui detenoit le Soleil,
(*Œuvres*, 1560.)
Qui retenoit le Soleil,
(*Œuvres*, 1567.)

(4) Que la gaye Cyprienne,
(*Œuvres*, 1584.)

(5) Erycine Idalienne,
(*Œuvres*, 1584.)

(6) As relavé mes beaus dois *(sic)*
(*Œuvres*, 1560.)

(7) De ma douce mignonnette
(*Œuvres*, 1584.)

(8) Doits qui, en beautés veincus
(*Œuvres*, 1578.)

(9) Le ris que cause ma mort. *(sic)*
(*Œuvres*, 1560.)

(10) C'est toi qui laves sa hanche,
(*Œuvres*, 1578.)

(11) Que se friser de fils d'or.
(*Œuvres*, 1567.)

(12) Tu vois les membres espars
(*Œuvres*, 1567.)

(13) R'elenter, et puis r'enfler;
(*Œuvres*, 1571.

(14) S'il ne fust que ses cheveus
(*Œuvres*, 1560.

(15) Qui tombent, comme une nue,
(*Œuvres*, 1584.)

(16) Et recevoir en ton los
Ces liz, et ces belles roses,
(*Œuvres*, 1560.)

(17) Au bord que ton onde lave.
(*Œuvres*, 1567.)

(18) Et Pan, trepignant menu
De son ergot mi-cornu,
Guide le premier la danse
(*Œuvres*, 1584.)

(19) Au dous son de la cadence.
(*Œuvres*, 1560.)

(20) Fond en qui ma Cytherée
(*Œuvres*, 1571.)

(21) Tousjours sa course verrée
(*Œuvres*, 1567.)

(22) D'une fuite perennelle,
(*Œuvres*, 1571.)
D'une course perennelle,
(*Œuvres*, 1573.)

(23) Texte des *Œuvres*, 1560. Dans le *Cinquième des Odes*, 1553 :
Et je doi bien tot, enscendre,

(24) Cachera desous la terre.
(*Œuvres*, 1560.)

(25) Et que sa Dame a baigné
(*Œuvres*, 1578.

(26) Dans vostre claire ondelette.
(*Œuvres*, 1584.)
En vostre claire ondelette
(*Œuvres*, 1587.)

HINNE A LA NUIT

Ode 9.

Nuit, des amours ministre...

Cette pièce, d'abord rangée parmi les *Odes* en 1550, figura en 1567 dans le *Quatriesme Livre des Hymnes*, et fut supprimée par l'auteur en 1578, à cause, pense-t-on, de l'unité de genre des rimes, singularité prosodique que Ronsard n'admettait plus. Les textes anciens ne comportent pas de séparation strophique.

M. Paul Laumonier, dans son *Ronsard Poète Lyrique* (511, 684, 759), a donné en regard de cette pièce, l'*Hymnus in Noctem* de Pontano, dont elle est imitée (cf. *Amorum*, 1518, Lib. I, fol. 8 v°). Le critique, dans ses *Œuvres Complètes de Ronsard*, Hachette, 1914, (t. II, *Odes*, 21,) relève encore une contamination de Pontano et de Navagero, pour la seconde strophe, et fait remarquer que le vers 24 a été modifié inutilement par Blanchemain de la façon suivante :

« .....et aus cieux qui noircissent
Les étoiles attaches. »

C'est bien *idoles* qu'il faut lire. Non seulement, dit en substance M. Paul Laumonier, cette expres-

sion est dans Apollonios de Rhodes, qui nomme les étoiles *Filles de la Nuit*, mais encore Ronsard emploie le mot *idole*, dans l'*Hymne sur le trespas de Marguerite de Valois*, pour désigner « les esprits délivrés des corps et volant par l'espace », les simulacres ou *voiles* de ces corps transformés en étoiles :

« La, de ta parole endors
Ceste guerriere, et le voile
De son victorieux corps
Transforme au ciel en estoile ;
En-après laisse rouler
Son idole parmy l'air... »

Richelet a pourtant pris soin de rédiger une note au mot *idole*, que Blanchemain a reproduite, et dont il ne s'est pas souvenu quand il imprima le tome V des *Œuvres*, où figure l'*Hinne à la Nuit* : « Sa ressemblance comme une ombre. Les philosophes composoient l'homme de trois choses : d'ame, de corps, et de cette ombre ou simulachre qu'ils imaginoient retenir la forme du corps. »

[1] Nuit des amours ministre, et ministre fidelle
(*Œuvres*, 1573.

[2] O Mignonne des Dieus, mais plus encore aimée
(*Quatre premiers Livres des Odes*, 1555.)

[3] Nature, de tes dons honore l'excellence :
(*Œuvres*, 1560.)

[4] Lors que la main tatonne ores la cuisse, et ore
Le tetin pommelu, qui ne s'egale encore
A nul rubi qu'on voie,
(*Quatre premiers Livres des Odes*, 1555.)

(5) Plus d'odeurs et de fleurs d'un seul baiser amasse
(*Quatre premiers Livres des Odes,* 1555.)

(6) Et tout le soin enclos en nos ames dolantes,
(*Quatre premiers Livres des Odes,* 1555.)
Et tout le soin enclos en noz ames dolantes,
(*Œuvres,* 1573.)

(7) Et donte sous mes bras celle qui m'est trop pleine
(*Quatre premiers Livres des Odes,* 1555.)

A CASSANDRE FUIARDE

Ode 8.

Tu me fuis d'une...

M. Paul Laumonier, dans l'éd. Lemerre, t. VIII, *Notes,* et dans l'éd. Hachette, *Odes,* II, 113, conjecture que cette ode est antérieure au mariage de Cassandre Salviati, qui fut célébré en novembre 1546. C'est une imitation de l'Ode XXIII d'Horace, L. I : *Ad Chloen.* Voyez ci-dessus : *De la jeune amie d'un sien ami.*

Ronsard, qui supprima cette pièce en 1578, à cause de l'ordonnance des rimes, modifia le vers 5 pour le faire rimer avec le vers 7, la rime *semble* lui paraissant trop éloignée de celle du vers 9 et d'une situation prosodique irrégulière. Mais, au lieu de *fuiarde* qui ne rime pas avec *trace* et qui se lit dans les textes suivants, sans doute par suite d'une erreur d'impression, M. Paul Laumonier propose avec raison : *fugace* — « Allongeant sa jambe fugace ». — C'est encore pour la même raison que

Ronsard ajouta ce vers : « *Arreste fuiarde tes pas* », la rime qui clôt la pièce se trouvant trop éloignée du vers 14.

(1) Tu me fuis de plus vite course
Qu'un Fan la dent fiere d'une ourse,
Fan qui va les tetins chercher
(*Quatre premiers Livres des Odes*, 1555.)

(2) Allongeant sa jambe fuiarde,
Sautelant de fraieur, ce semble,
(*Quatre premiers Livres des Odes*, 1555.)

(3) Mais toi, belle, qui m'es ensemble
Ma douce vie, et mon trepas,
Comme une ourse je ne cour pas
(*Quatre premiers Livres des Odes*, 1555.)
Las ! toy, belle, qui m'es ensemble
(*Œuvres*, 1571.)

(4) Atten moy, je ne te cours pas
Comme un loup, pour te faire outrage.
(*Œuvres*, 1571.)

(5) Areste, fuiarde, tes pas,
Et toi, ja d'age pour m'atendre,
(*Quatre premiers Livres des Odes*, 1555.)

SONNET

Ores l'effroi...

Au sujet des sources grecques, latines et italiennes de cette pièce, cf. Paul Laumonier, *Ronsard Poète Lyrique*, 507 ; *Œuvres Complètes de Ronsard*, Lemerre, t. VII, *Notes*, 161. Muret ren-

voie à Virgile pour le dernier tercet : *Pulchrumque mori succurit in armis.*

Ce Sonnet a été mis en musique par Guillaume Boni (*Sonetz de P. de Ronsard, Second Livre,* 1607), à 4 parties, dont la Bibl. Nat. possède la Taille. Le Dessus, la Haute-Contre et la Basse-Contre manquent.

Il est indiqué comme pouvant se chanter sur l'air de : *Qui voudra voir comme un Dieu me surmonte*, mis en musique par Janequin, dans le *Supplément aux Amours,* de 1552.

(1) Ores la crainte et ores l'esperance,
(*Œuvres*, 1578.)

(2) De tous costez se campent dans mon cœur ;
(*Œuvres,* 1567.)

De tous costez se campent en mon cœur ;
(*Œuvres,* 1572.)

(3) Et tour à tour l'un et l'autre est veinqueur,
(*Œuvres,* 1860.)

Ny l'un ny l'autre au combat n'est vainqueur.
(*Œuvres,* 1578.)

(4) Entre l'espoir, et le doute, et la peur,
(*Œuvres*, 1560.)

Entre l'espoir, le soupçon, et la peur,
Pour estre en vain de moy-mesme trompeur,
(*Œuvres,* 1578,)

(5) De trop combatre, en la jouste lassé,
D'un beau trespas entre ses bras je meure.
(*Œuvres,* 1567.)

Recreu d'amour, tout penthois, et lassé,
(*Œuvres,* 1578.)

Tantost dispos, tantost demy-lassé,
D'un beau souspir entre ses bras je meure.
(*Œuvres*, 1587.)

SONNET

Petit nombril...

Supprimé en 1587. Au dernier vers du premier quatrain, le poète fait allusion à un passage de Callimaque (*Hymne à Jupiter*) : « A peine, ô Jupiter ! Néda sortait de Thène et s'approchait de Gnossus, que ton cordon ombilical tomba. C'est de là que les Cydoniens ont nommé cet endroit la plaine Ombilicale... » Une ville fût bâtie dans ce lieu, que l'on nomma Omphalos, c'est-à-dire nombril.

Nous avons eu l'occasion, dans les *Notes* du *Livret de Folastries*, p. 145, de parler de cette pièce comme d'un *blason*. C'est en effet un *blason anatomique*, dans le goût de Marot et des *Fleurs de poésie françoise* de 1536. Voir l'*Avertissement* des *Blasons des XVe et XVIe siècles*, de Méon, 1807, et celui du *Bibliophile Ad. B.* (van Bever) : *Blasons Anatomiques du Corps Féminin*, Paris, Sansot, 1907.

Ce Sonnet est indiqué comme pouvant se chanter sur l'air de : *Qui voudra voir comme un Dieu me surmonte*, mis en musique par Janequin, dans le *Supplément aux Amours*, de 1552.

[1] Et non mon œil, qui n'eut onques le bien

Que de te voir, et qui merites bien
Que quelque ville on te bastisse encore.
(*Œuvres*, 1578.)
De te voir nud, et qui merite bien
(*Œuvres*, 1584.)
(2) Qu'une grand'ville on te bastisse encore.
(*Œuvres*, 1567.)
(3) Signe amoureux, duquel Amour s'honore,
Representant l'Androgyne lien,
Et le courroux du grand Saturnien,
Dont le nombril tousjours se rememore.
(*Œuvres*, 1578.)
(4) Ton embompoint folatrement j'honore.
(*Œuvres*, 1560.)
(5) Ny ce beau sein, où les fleches se font,
Que les beautez diversement se forgent ;
(*Œuvres*, 1578.)
(6) Ne me pourroient la douleur alenter,
Sans esperer, quelque jour, de tâter
Ton compaignon, où mon plaisir se niche.
(*Œuvres*, 1560.)
Ne me pourroyent ma douleur conforter,
(*Œuvres*, 1584.)
(7) Ton compagnon, où les amours se logent.
(*Œuvres*, 1578.)

SONNET

Quand en songeant...

Supprimé en 1584. Comme dans le sonnet précédent, Ronsard tire parti à sa façon du mythe plato-

nicien de l'Androgyne : « Et que d'un branle habilement leger, — En sa moitié ma moitié je recolle. » Au sujet des songes érotiques de Ronsard, cf. Paul Laumonier, *Ronsard Poète Lyrique*, 508-509.

Voici, entre plusieurs autres de Navagero, J. Second et Muret, une pièce de Théodore de Bèze qui n'est pas sans analogie avec le *Songe* de Ronsard. C'est la XIXe épigramme des *Juvenila : De Candida*. Dans une lettre latine à Maclou Pomponne, Bèze fait de celui-ci le sujet de son rêve, et remplace le nom de *Candida* par celui de *Macutus*.

« La fatigue au beau milieu du lit m'avait couché, et, lourde de sommeil, déjà ma tête s'inclinait : Candide alors, prise de pitié pour son bien aimé Béze, me parut présente à mon sommeil. Elle me faisait mille badinages et gentillesses, et me caressait de la main, et fixait sur moi ses jolis yeux, et semblait me parler en zézayant. Rêvant toujours, je lui répondais : « Si tu ne m'es pas, ô maîtresse, plus chère que moi-même, je veux que mon être s'en aille et meure tout entier... » A peine avais-je dit que soudain la jalouse lumière dissipa mon rêve et me ravit mon amante. »

Tous ces *Songes* sont plus ou moins inspirés de l'*Ode* VIII d'Anacréon.

Le Sonnet de Ronsard a été mis en musique par Antoine de Bertrand (*Premier Livre des Amours*, 1578) à 4 parties. Le Superius et le Ténor sont à la Bibl. Nat. Le Contratenor et le Bassus manquent.

Il est indiqué comme pouvant se chanter sur l'air de : *Qui voudra voir comme un Dieu me sur-*

monte, mis en musique par Janequin, dans le *Supplément aux Amours*, de 1552.

(1) Combien de fois, doucement agité,
(*Œuvres*, 1578.)

SONNET

Heureuse fut...

Muret signale que l'on rencontre dans Ovide « semblable déduction de propos, en ce que dit Salmacis à Hermaphrodite, au quatriesme des Métamorphoses. » (Cf. ed. Panckouke, t. I, 258, v. 320 sq.) Il ajoute qu' « Ovide a traduict ces vers d'Homere, en son Odyssée, faisant parler Ulysse à Nausicaa »; et que « ce sonnet est presque semblable au 142, I, de Pétrarque, bien qu'il soit pris à son sens contraire. »

Il a été mis en musique par Antoine de Bertrand (*Premier Livre des Amours*, 1578) à 4 parties. Le Superius et le Ténor sont à la Bibl. Nat. Le Contratenor et le Bassus manquent.

Il est indiqué comme pouvant se chanter sur l'air de : *Qui voudra voir comme un Dieu me surmonte*, mis en musique par Janequin, dans le *Supplément aux Amours*, de 1552.

(1) Enmailloter, le jour qu'elle fut nee !
(*Œuvres*, 1578.)

(2) Telle beauté, de tant de dons ornee !
(*Œuvres*, 1578.)

(3) Heureux parens, qui eustes cest honneur
De la voir naistre un astre de bon-heur !
Heureux les murs, naissance de la belle !
(*Œuvres*, 1578.)

SONNET

Ces flots jumeaus...

Imité de l'Arioste, *Orl. fur.* VII, st. 14; XI, st. 68, portraits d'Alcide et d'Olympie. (Cf. Vianey, *Bull. ital.* déc. 1901, 298.)

Pour le 1er quatrain :

Due pome acerbe, e pur d'avonio fatte,
Vengono, e van come onda al primo margo,
Quando piacevole aura il mar combatte.

Pour le second :

Spatio fra lor tal discendea, qual fatte
Esser veggeam fra piccolini colli
L'ambrose valli in sua stagione amene,
Ch'el verno habbia di neve all'hora piene.

Ce sonnet est signalé comme pouvant se chanter sur l'air de : *Nature ornant la dame qui devoit*, pièce mise en musique par Janequin, dans le *Supplément aux Amours*, de 1552.

(4) Blanche par tout de neige devalee
Quand en hyver le vent s'est adouci.
(*Œuvres*, 1578.)
Sous un hiver sans orage adoucy.
(*Œuvres*, 1567.)

Quand au printemps le ciel s'est adouci.
(*Œuvres*, 1587.)

LES BACANALES

Amis, avant que l'Aurore...

Nous donnons cette pièce folâtre et bachique en pendant aux *Dithyrambes à la Pompe du Bouc de E. Jodelle*, publiés dans notre *Livret de Folastries*. La première est antérieure de quatre ans à la seconde, qui date du carnaval de 1553 ; elle ne doit pas être confondue avec elle, comme l'a fait Claude Garnier. Il fut sans doute trompé, pense M. Chamard (*Joach. Du Bellay*, Lille, 1900), par le fait que les *Bacchanales*, écrites en 1549, n'ont été publiées qu'en 1552, avec les *Amours* et le *Ve Livre des Odes*, peu avant la représentation de *Cléopâtre* et le second voyage d'Arcueil. Cette pièce est surtout précieuse par les noms qu'elle nous conserve des condisciples de Ronsard au Collège Coqueret. Sous l'appellation de *Brigade*, ils constituaient déjà une école littéraire, dont le manifeste fut la *Défense et Illustration*. Cette Brigade, qui comptait primitivement une quinzaine de militants, s'augmenta peu à peu, jusqu'au jour où Ronsard distingua une élite dans cette légion, élite qui fut la « seconde Brigade » de 1553, et devint finalement la *Pléiade*, réduite à sept poètes, sur le modèle de la Pléiade alexandrine, contemporaine des premiers Ptolémées, laquelle, d'après Suidas, se composait d'Æantide, Apollonius de Rhodes, Aratus, Homère

le Jeune, Lycandre, Lycophron et Théocrite. On consultera, sur la composition des deux Brigades et de la Pléiade, la thèse déjà citée de M. Chamard, les *Notices* de Marty-Laveaux sur *Jodelle* et sur *Baïf*, la *Vie de P. de Ronsard, de Claude Binet, avec les Commentaires critiques* de *Paul Laumonier*, Paris, Hachette, 1910, 210-225 ; *Ronsard Poète Lyrique*, du même, 40 sq., 610-620, et enfin les *Notes* des *Œuvres Complètes*, Lemerre 1910, t. VII, 501-508.

A partir de : « *Evoé! Père, il me semble* », commencement d'un dithyrambe bachique, on trouve des analogies avec la pièce des *Folastries* et l'*Hymne de Bacchus*, duquel il est parlé dans les notes du même volume.

Olivier de Magny, dont les *Gayetez*, publiées en 1554, dérivent directement du *Livret de Folastries*, a imité les *Bacchanales* sous le titre de *Martinales*, à *François de Charbonnier* (cf. *Les Gayetez d'Olivier de Magny*, avec Notice par E. Courbet, Paris, Lemerre, 1871, 62-76 . L'Ode VII des *Vers Lyriques* de Du Bellay : *Du Jour des Bacchanales*, a plus de rapport avec les *Dithyrambes* du *Livret de Folastries*.

(1) *Les trois premières Stances* sont supprimées dans les *Œuvres*, 1584.

(2) Le souvenir de voz maux.

(*Œuvres*, 1578.)

(3) Dormés ores,

(*Œuvres*, 1560.)

(4) Que tout languist en repos,

(*Œuvres*, 1578.)

(5) De vos yeux doucement clos.
(*Œuvres*, 1578.)

(6) Debout ! j'enten la brigade,
(*Œuvres*, 1584.)

(7) De nos amis enjoüés,
(*Œuvres*, 1560.)

(8) Qui tressaute sous leurs pas,
(*Œuvres*, 1578.)

(9) Qui follastre sans compas.
(*Œuvres*, 1578.)

Qui trepigne sans compas.
(*Œuvres*, 1584.)

(10) Corydon, ouvre la porte,
(*Œuvres*, 1578.)

(11) Qu'on leur porte,
Dés la poincte du matin,
(*Œuvres*, 1584.)

(12) Jambons, pastez, et saucices,
Sacrifices
Qu'on doit immoler au vin.
(*Œuvres*, 1578.)

(12) Augmente vostre renom,
(*Œuvres*, 1560.)

Honore vostre renom,
(*Œuvres*, 1578.)

(14) Couronnez de saules vers,
(*Œuvres*, 1584.)

(15) Au son des ondes jazardes,
(*Œuvres*, 1560.)

(16) *Correction*. Le texte donne :
L'un aprés l'autrés vos vers.

Variante :

A l'envi ferés des vers.

(*Œuvres*, 1560.)

(17) *Cette Stance et la suivante* sont supprimées dans les *Œuvres*, 1560.

(18) Mais moi, las ! dont la pensée
N'est haulsée
Du desir d'un vol si hault,

(*Œuvres*, 1560.)

Moi, petit, dont la pensée

(*Œuvres*, 1578.)

(19) Je pendray sus mes rongnons,

(*Œuvres*, 1578.)

(20) Son flacon plein de vin blanc,

(*Œuvres*, 1584.)

(21) Et le portant sur l'espaule

(*Œuvres*, 1578.)

(22) C'est le conte d'Asinois.

(*Œuvres*, 1560.)

C'est le conte d'Alsinois.

(*Œuvres*, 1567.)

(23) Jamin le suit à la trace,

(*Œuvres*, 1578.)

Vigneau le suit à la trace,

(*Œuvres*, 1584.)

(24) Ore ce Jamin le touche,

(*Œuvres*, 1578.)

Ore ce Vigneau le touche,

(*Œuvres*, 1584.)

(25) S'entre-rechignent des dents.

(*Œuvres*, 1578.)

(26) *Cette Stance et les deux suivantes* sont supprimées dans les *Œuvres*, 1584.

(27) *Cette Stance et la suivante* sont supprimées dans les *Œuvres*, 1584.

(28) Le soleil aux cheveux rous.

(*Œuvres*, 1578.)

(29) Le chaut, le vin, Cytherée,
Font l'entrée
Du grand portail de Pluton.

(*Œuvres*, 1584.)

(30) *Cette Stance* est supprimée dans les *Œuvres*, 1584.

(31) Chacun ceigne son espée,

(*Œuvres*, 1584.)

(32) De peur qu'un brigand ne face
Nostre face
Devaler devant Minos.

(*Œuvres*, 1584.)

(33) En la tombe,

(*Œuvres*, 1584.)

(34) Iö, comment ces saulaies

(*Œuvres*, 1560.)

Cette Stance et la suivante sont suppri-primées dans les *Œuvres*, 1584.

(35) Par l'Orient flamboyant :

(*Œuvres*, 1584.)

(36) Sors du lict, Aube sacree,

(*Œuvres*, 1578.)

(37) *Cette Stance et les quatre suivantes* sont supprimées dans les *Œuvres*, 1584.

(38) Tousjours en ses bras gesir !

(*Œuvres*, 1578.)

(39) Vostre damoiselle peau.
(*Œuvres*, 1578.)

(40) Armés de fueilles les festes
De vos testes,
(*Œuvres*, 1560.)

(41) Tousjours dessous toy, Evan !
Qu'à ta feste Trietere
Ton mystere
Je porte, devant ton van.
(*Œuvres*, 1584.)

(42) *Cette Stance et la suivante* sont supprimées dans les *Œuvres*, 1584.

(43) En son antre ;
(*Œuvres*, 1584.)

(44) La vigne en raisins feconde,
(*Œuvres*, 1578.)

(45) Vigne, ainçois douce guerriere,
Qui derriere
(*Œuvres*, 1560.)

(46) Non l'amour, ny la plaisance,
Ny la dance,
(*Œuvres*, 1578.)

(47) Qui les chasse parmy l'air.
(*Œuvres*, 1578,)

(48) Evan ! que ta teste folle
(*Œuvres*, 1584.)

(49) Leur front en cornes se fend,
(*Œuvres*, 1584.)

(50) *Cette Stance* est supprimée dans les *Œuvres*, 1584.

(51) Qu'on poursuive
(*Œuvres*, 1578.)

(32) *Cette Stance* est supprimée dans les *Œuvres*, 1584.

(33) Je le tenois, sans sa voye
(*Œuvres*, 1560.)

(34) Qui se moquoit de ma main ;
(*Œuvres*, 1567.)

(35) Il assomme
Le papillon estendu,
(*Œuvres*, 1584.)

(36) Sur un saule il a pendu !
(*Œuvres*, 1578.)

(37) Je, Bergier, plein de vitesse,
(*Œuvres*, 1560.)

(38) En l'eage de soixante ans.
(*Œuvres*, 1560.)

(39) Me forcene doucement.
(*Œuvres*, 1567.)

Me rafole doucement.
(*Œuvres*, 1584.)

(40) Redegoute,
(*Œuvres*, 1584.)

(41) Et ces ruisselets qui roulent,
(*Œuvres*, 1578.)

(42) La grand' braise
(*Œuvres*, 1578.)

(43) Boivon ces ondes sucrées,
(*Œuvres*, 1567.)

Cette Stance est supprimée dans les *Œuvres*, 1584.

(44) Et lavon sous ceste rive,
(*Œuvres*, 1578.)

(65) Dont le beau front s'environne,
Pour couronne,
(*Œuvres*, 1584.)

(66) *Cette Stance et les trois suivantes* sont supprimées dans les *Œuvres*, 1584.

(67) Sus ! reveillez, d'une aubade,
(*Œuvres*, 1560.)

(68) Detient mes esprits béans,
(*Œuvres*, 1560.)
Ravist mes esprits béans,
(*Œuvres*, 1578.)

(69) Des hommes les soins mordans.
(*Œuvres*, 1560.)

(70) Et des Faunes front-cornus,
(*Œuvres*, 1560.)

(71) Festial le mol Romain.
(*Œuvres*, 1560.)
Festia le mol Romain.
(*Œuvres*, 1571.)

(72) *Cette Stance et la suivante* sont supprimées dans les *Œuvres*, 1584.

(73) Noz cerveaux d'espineux soing.
(*Œuvres*, 1578.)

(74) *Cette Stance et la suivante* sont supprimées dans les *Œuvres*, 1584.

(75) Qu'on luy charge toute pleine
(*Œuvres*, 1571.)
Qu'on me charge toute pleine
(*Œuvres*, 1584.)

(76) De maint flacon surnoüant ;
(*Œuvres*, 1578.)

(77) Qu'en l'honneur du Dieu, maint verre
(*Œuvres*, 1584.)

(78) Sur les vagues se roüant.
(*Œuvres*, 1578.)

(79) D'un effort, joyeusement.
(*Œuvres*, 1584.)

(80) L'assomeille,
Et luy cherme le cerveau?
(*Œuvres*, 1584.)

(81) D'autre costé n'oyez-vous
(*Œuvres*, 1578.)

(82) Et tous les Dieux de ces chans.
(*Œuvres*, 1571.)

(83) Tout l'esprit ravy soudain.
(*Œuvres*, 1584.)

(84) Remplit sa bouche de miel,
De miel sa Muse divine,
(*Œuvres*, 1584.)

(85) Dont le voile
Noircist du ciel le coupeau,
Ne vueilles si tost paroistre,
Menant paistre
Par les ombres, ton troupeau.
(*Œuvres*, 1584.)

(86) L'arche du ciel de tes yeux.
(*Œuvres*, 1578.)

(87) Arreste, noire courriere,
(*Œuvres*, 1584.)

(88) Quoy? des Astres la bergere,
Trop legere,
Tu reviens faire ton tour,
(*Œuvres*, 1584.)

(89) Que pour l'homme resjouyr !
(*Œuvres*, 1584.)

SONNET

Pleut-il à Dieu...

Supprimé en 1587, ce Sonnet a été mis trois fois en musique :

1° Par Antoine de Bertrand (*Premier Livre des Amours*, 1578), à 4 parties. Le Superius et le Ténor sont à la Bibl. Nat. Le Contratenor et le Bassus manquent.

2° Par François Regnard (*Poésies de P. de Ronsard*, 1579), à 4 parties. Complet à la Bibl. d'Upsal.

3° Par Guillaume Boni (*Sonetz. Premier Livre*, 1583), à 4 parties. Le Contratenor (Haute-Contre) et le Ténor sont à la Bibl. Nat. Le Superius et le Bassus manquent.

(1) Las ! pleust à Dieu n'avoir jamais tasté
(*Œuvres*, 1560.)
Je voudrois bien n'avoir jamais tasté
(*Œuvres*, 1578.)

(2) Sans ce malheur, l'autre plus grande envie,
Jamais, helas ! ne m'eust le cœur tanté.
(*Œuvres*, 1560.)
Ne m'eust jamais le courage tenté.
(*Œuvres*, 1578.)

(3) Quand le peché d'un seul petit toucher,
Ne me pardonne, et les mains me foudroye.
(*Œuvres*, 1578.)

(4) De mile mors, sans joüir, me foudroïe.
(*Œuvres*, 1560.)

SONNET

Ha! Seigneur dieu!...

Ce sonnet a peut-être donné l'idée à quelques littérateurs de rimer des *gayetés* et *folastries* à la Puce de Catherine des Roches, sous ce titre célèbre : *La Puce ou Jeux Poëtiques François et Latins composez sur la Puce aux Grands Jours de Poitiers, l'an 1579, dont Pasquier fut le premier motif.* Dans l'avis *Au Lecteur,* daté du 10 septembre 1582, Pasquier (*Œuvres,* 1723, t. II, 944) s'exprime ainsi : «... M'estant transporté en la ville de Poictiers, pour me trouver aux Grands Jours qui se devoient tenir sous la banniere de M. le President de Harlay, je voulus visiter mes Dames des Roches, mere et fille, et apres avoir longuement gouverné la fille, l'une des plus belles, et sages de nostre France, j'apperceu une Puce qui s'estoit parquée au beau milieu de son sein; au moyen de quoy, par forme de risée, je luy dy, que vrayment j'estimois cette Puce tres prudente et tres-hardie : prudente d'avoir sceu entre toutes les parties de son corps, choisir cette belle place pour se rafraischir; mais tres-hardie de s'estre mise en si beau jour : parce que jaloux de son heur, peu s'en falloit que je ne misse la main sur elle..., et bien luy prenoit qu'elle estoit en lieu de franchise...; et estant ce propos rejetté d'une bouche à autre par une contention mignarde, finalement ayant esté l'Autheur de la noise, je luy dy que, puisque ceste Puce avoit receu

tant d'heur de se repaistre de son sang, et d'estre reciproquement honorée de nos propos, elle meritoit encores d'estre enchâssée dedans nos papiers...»

Parmi les collaborateurs de ce recueil, se rencontrent Cl. Binet, Odet de Turnèbe, Raoul Cailler, N. Rapin, Courtin de Cissé, Macefer, Anth. Loisel, Catherine des Roches, etc. Voici un passage de la pièce de Pasquier, dont les deux dernières rimes rappellent celles de Ronsard :

Je ne veux ni du Taureau
Ni du Cygne blanc oyseau,
Ni d'Amphitrion la forme,
Ny qu'en pluye on me transforme :
Puis que Madame te paist
Sans plus de ce qu'il te plaist :
Pleust or' à Dieu que je pusse
Seulement devenir Puce...

(1) Que de beautez, que de graces écloses
(*Œuvres*, 1578.)

Que de Beautez, que de graces écloses
Voy-je au jardin de ce sein verdelet,
Enfler son rond de deux gazons de lait,
(*Œuvres*, 1584.

(2) Qui le matin caresse de ses roses.
(*Œuvres*, 1560.

(3) Sage tu pris le masque d'un toreau
Bon Jupiter, pour traverser les ondes :

Le Ciel n'est dit parfait pour sa grandeur.
Luy et le sein le sont pour leur rondeur :
Car le parfait consiste en choses rondes.
(*Œuvres*, 1578.

Luy et ce sein le sont pour leur rondeur :
(*Œuvres,* 1584.)

SONNET

Je voudrois estre...

Le vers 7 est une allusion au supplice de Tityus; ayant eu l'insolence de vouloir attenter à l'honneur de Latone, comme elle traversait les campagnes de Panope, il fut tué par Apollon et Diane et précipité dans le Tartare, où un vautour lui déchirait ses entrailles sans cesse renaissantes. « Celui, dit Lucrèce, que nous devons regarder comme le véritable Tityus, est l'homme que les charmes continuels de l'amour empoisonnent, que ses inquiétudes et ses désirs dévorent sans cesse, et tiennent dans l'esclavage. »

Muret, annotant les vers 7 et 8, écrit au sujet de « *non d'un vautour* », et « *non qui le roc* » : « C'est-à-dire, non, fussé-je celuy qui remonte et redevale le roc. Cette maniere de parler n'est pas encore usitée entre les François; mais elle est divinement bonne toutesfois, et poëtique autant qu'il est possible. »

Le tercet final est emprunté à Rufin. Cf. *Anthol. Grecque, Épigr. Érotiques*, 94; le vers 12 est imité de Properce, II, 15, v. 39-40. Cf. Paul Laumonier, *Ronsard Poète Lyrique*, 508.

Ce Sonnet a été mis en musique à quatres parties par Antoine Bertrand (*Premier Livre des Amours*, 1578.) Le Superius et le Ténor sont à la Bibl. Nat. Le Contratenor et le Bassus manquent.

(1) Et nud à nud presser entre mes bras
(*Œuvres*, 1567.

(2) Voir ou toucher le rond de son tetin
Pourroit changer mon amoureux destin
Aux majestez des Princes de l'Asie;
(*Œuvres*, 1578.)

(3) A descouvert, changeroit mon destin
(*Œuvres*, 1567.)

(4) Et en son feu mon feu desembraser,
Un des grands Dieux qui mangent l'Ambrosie.
(*Œuvres*, 1567.)
Et dans son sein mon feu desembraser,
Un de ces Dieux qui mangent l'Ambrosie.
(*Œuvres*, 1578.)
Et sein sur sein mon feu desembraser,
(*Œuvres*, 1584.)
Sein contre sein mon feu desembraser,
(*Œuvres*, 1587.)

SONNET

Je veus mourir...

Muret signale, au vers 7, une réminiscence de Pétrarque :

Una man sola, mi risana, e punge.

Au vers 8, allusion à la fable de la lance d'Achille.

Ce Sonnet a été mis en musique à quatre parties par Antoine de Bertrand. *Premier Livre des Amours*, 1578. Le Superius et le Ténor sont à la Bibl. Nat. Le Contratenor et le Bassus manquent.

(1) Pour le mignard embompoin de ce sein;
(*Œuvres*, 1567.)

(2) Pour ceste voix, dont le beau chant m'estraint
Si fort le cœur, que seul il en dispose,
(*Œuvres*, 1578.)

(3) Je veux, Amour, mourir en tes combats,
Tuant l'ardeur qu'au sang je porte enclose,
(*Œuvres*, 1587.)

(4) Soulant l'amour qu'au cœur je porte enclose,
(*Œuvres*, 1567.)
Soulant l'amour qu'au sang je porte enclose,
(*Œuvres*, 1578.)

D'UNE COURTIZANNE A VENUS

Si je puis ma jeunesse folle...

Cette pièce, dans le goût de l'*Anthologie*, fut rejetée par Ronsard de ses Œuvres collectives, « parce que, dit M. Paul Laumonier (cf. *Ronsard Poète Lyrique*, 441 sq.), il la jugeait inférieure », aux vœux « que Du Bellay avait publiés dans les *Jeux Rustiques* en 1558 ». Voir aussi, *Œuvres Complètes*, Lemerre, 1919, *Notes*, VIII, 43.

LES DONS DE JAQUET A ISABEAU

Si tôt, ma doucette...

Pour l'inspiration et les sources de cette pièce, imitée de Navagero, cf. Paul Laumonier, *Ronsard*

Poète Lyrique, 120-130, 441-443. Elle ne reparut pas dans les éditions collectives postérieures à 1573. Fut-ce à cause du remaniement de 1567, qui en détruisit l'ordonnance strophique (voir ci-dessous la dernière variante)? Ou bien, Ronsard, dédaignant de reproduire le texte primitif, en fit-il le sacrifice à Du Bellay, pour la même raison qui lui fit écarter la pièce précédente et plusieurs autres de même style? C'est en tous cas un petit poème d'une rusticité charmante, un de ceux qui justifient le *Sonnet* de Mellin de Saint-Gelais *A Pierre de Ronsard, sur son livre intitulé les Bocages :*

Quand il te plaist tu esclaires et tonnes ;
Quand il te plaist doucement tu resonnes,
Superbe au ciel, humble entre les bergiers.
(1) Que l'Aube, qui t'est ressamblable,
(*Œuvres*, 1560.)

Que l'Aube, à tes yeux ressemblable,
(*Œuvres*, 1567.)

(2) (Si l'amour de Jaquet tu sens
T'echaufer les veines tendrettes)
Vien seule, aupres de ces coudrettes,
Je te donray mes beaux presens.
(*Œuvres*, 1560.)

Tu viennes querir tes presens
Dessoubz la coudre, où je t'atens ;
Tu sçais où elle est, mignonnette :
Mais vien, mon cœur, toute seulette.
(*Œuvres*, 1567.)

EPITAFE DE FRANÇOIS RABELAIS

Si d'un mort qui...

Cette épitaphe, qui aurait pu figurer parmi les *Folastries*, semble être inspirée des Epigrammes Funéraires de l'*Anthologie Grecque* (23 à 33) sur la tombe d'Anacréon, et dont trois des principaux auteurs sont Antipater, Simonide et Dioscoride. Cependant, l'épitaphe burlesque n'était pas un genre nouveau au temps du *Bocage* de Ronsard, car Saint-Gelais et Marot en avaient rimé quelques-unes; de ce dernier, la plus connue est celle de *Jean de Serre, excellent joueur de farce*, qui relève du genre bachique. Un recueil « satyrique » du XVIe siècle, le *Trésor des Joyeuses Inventions*, réimprimé par Gay en 1864, contient l'*Epitaphe de Maistre Robert l'Asnier*, qui est celle d'un ivrogne, et que Ronsard n'ignorait pas. Les poètes de la Renaissance ont consacré des épitaphes badines, imitées de l'antiquité grecque ou latine, soit à des personnes, soit à des animaux privés : Olivier de Magny, qui marche toujours sur les traces de Ronsard, publia la même année, en 1554, *La Couronne de F. de Charbonnier pour avoir le premier regretté Marceline, excellent biberon* (*Gayetez*, ed. Courbet, 1871, *93*).

Le tour plaisant de cette pièce, bien que dépourvu de malice, et par lequel le poète voulut identifier Rabelais à *Gargantua*, a trompé jadis quelques critiques, ou du moins leur a fait prêter attention au passage que rapporte Pierre Bayle (*Dict.* article *Ronsard*, in fine) du médecin Jean Bernier. Ce Jean

Bernier, de qui Bayle lui-même écrit « que la mauvaise fortune l'avoit rendu satirique », et « qu'il employoit son loisir à critiquer », rapporte dans les *Jugements et nouvelles Observations sur les Œuvres de Rabelais*, 1697, 52-53, que Ronsard logeait à Meudon dans une tour, chez les Princes de la Maison de Lorraine, et que Rabelais le regardait « comme un poëte impérieux et misérable, au point qu'il se tenoit fort heureux de loger en une échauguette ». Ronsard, poursuit-il, allant faire sa cour au château, « trouvoit souvent sur son chemin Maistre François Rabelais qui ne l'épargnoit gueres, car après tout s'il n'étoit pas si fameux Poëte que lui, il ne laissoit pas d'être né Poëte comme Médecin, incomparablement plus savant que ce Prince des Poëtes de son temps, et entendant bien mieux raillerie ». Et Ronsard, d'après Jean Bernier, « qui n'eût osé attaquer Rabelais vivant par écrit », s'en serait vengé à sa mort par l'épitaphe en question !... Il est visible que Jean Bernier jalouse les lauriers de Ronsard, pensant que lui aussi « ne laissoit pas d'être né Poëte comme Médecin », *ex utroque Apollo*. Quoi qu'il en soit, cette ridicule assertion, publiée 140 ans après la mort de Rabelais, incita le crédule et verbeux Michelet (*Hist. de Fr.*, Lemerre, 1885, XI, ch. VIII, 131-32), à tirer un scandaleux parallèle entre le poète pindarique et l'*ami du naturel*. La critique contemporaine, avec Sainte-Beuve, Marty-Laveaux, et Paul Laumonier, a fait justice du racontar de Jean Bernier. Outre que l'épitaphe n'ait rien d'injurieux, qu'elle montre même une véritable estime littéraire, une sympathie fami-

lière, on a fait remarquer que la *Deffense et Illustration*, à laquelle Ronsard a collaboré, loue, entre tous « les sçavans hommes de France... Celuy qui fait renaistre Aristophane et feint si bien le nez de Lucian... » *(Chap. XII, Exhortation aux François d'écrire en leur langue, avecques les Louanges de la France.)*

On consultera, au sujet de l'*Epitaphe de Rabelais*, Paul Laumonnier, article de *L'Avenir de la Vienne*, 11 mars 1901 ; *Revue des Etudes Rabelaisiennes*, 1903, 3e et 4e fasc. pp. 210 sq. ; *Ronsard Poète Lyrique*, 117 ; *Œuvres Complètes*, Lemerre, 1919, t. VIII, *Notes*.

(1) Car d'un seul traict, sa grande gueule
(*Œuvres*, 1560.)

(2) Leurs loix, leurs façons et demeures,
Et frere Jean des antoumeures,
(*Œuvres*, 1560.)

(3) Texte des *Œuvres*, 1560. Dans le *Bocage :*
Qui fut trouble, dans le giron

ELEGIE A JANET

Pein moi, Janet...

Le *Janet* dont il est question, est François Clouet, dit *Jehannet*, peintre ordinaire des rois Henri II et Charles IX, et non son père, Jean Clouet, mort en 1545. Ronsard a imité dans cette *Elégie* les *Odes* XXVIII et XXIX d'Anacréon, l'une sur le *Portrait de sa Maîtresse*, et l'autre sur celui de *Bathyle*. Quant aux imitations de l'Arioste et de Jean Le

Maire, cf. Paul Laumonnier : *Ronsard Poète Lyrique,* 503-505 ; *Œuvres Complètes,* Lemerre, 1919, t. VII, 180, *Notes.* Cf. Remy Belleau, ed. Gouverneur, II, 112 : *Portrait de sa Maistresse.*

(1) Sur ce tableau les beautez de m'amie,
(*Œuvres*, 1572.)

(2) Il suffit bien que tu la sçais portraire
Telle qu'elle est, sans vouloir desguiser
(*Œuvres*, 1587.)
Il suffist bien si tu la sçais portraire
(*Œuvres*, 1572.)

(3) Serrez, retors, recrespez, annelez,
(*Œuvres*, 1584.)

(4) Ou les allonge, et que libres ils sentent,
(*Œuvres*, 1584.)

(5) La mesme odeur de ses propres cheveux,
Car ces cheveux comme fleurettes sentent,
Quand les Zephyrs, au printemps, les esvantent.
(*Œuvres*, 1560.)

(6) *Ce vers et les cinq suivants* sont supprimés dans les *Œuvres*, 1560.

(7) *Ce vers et les trois suivants* sont supprimés dans les *Œuvres,* 1567.

(8) Mais qu'il soit tel qu'est la calme marine,
(*Œuvres*, 1560.)
Mais qu'il soit tel qu'est l'eau de la marine,
(*Œuvres*, 1578.)

(9) Mais las ! Janet, helas ! je ne sçay pas
(*Œuvres*, 1578.)

(10) L'un soit piteux et larmoyant à voir,
Comme celuy d'Ariadne laissée
(*Œuvres*, 1578.)

(11) Pres de la mer, de pleurs se consommoit,
(*Œuvres*, 1584.)

(12) Apres vingt ans loing d'elle sejourné.
(*Œuvres*, 1587.)

(13) Pein-le moy donc my court, my aquilin,
(*Œuvres*, 1584.)

(14) Pareille au teint de la rose qui noüe
(*Œuvres*, 1584.)

(15) Dessus du laict, ou au teint blanchissant
(*Œuvres*, 1584.)

(16) Le but d'un coing qui ja commence à croistre.
(*Œuvres*, 1573.)

(17) Plus blanc que lait caillé dessus le jonc,
(*Œuvres*, 1578.)

(18) Gresle et charnu, et sa gorge douillette,
(*Meslanges*, 1555.)

(19) La main egale à celle de l'Aurore.
(*Œuvres*, 1578.)

(20) Estre semblable à celle que l'on voit.
(*Œuvres*, 1578.)

(21) Nét, blanc, poly, large, entre-ouvert, et plein,
(*Œuvres*, 1578.)

(22) Texte des *Meslanges*, 1555. Dans les *Meslanges*, 1554 :
Puis, quand au fil tu auras decouvers

(23) Texte des *Meslanges*, 1555. Dans les *Meslanges*, 1554 :
Toujours les couve, et les aille en entant,

(24) Tout potelé, gracelet, rebondy,
(*Œuvres*, 1567.)

(25) Qu'un bel œillet favoris du Soleil.
(*Œuvres*, 1578.)

(26) A pleine chair, rondes tout à l'entour,
(*Œuvres*, 1578.)

(27) Telles que l'ont les vierges de Zacene,
Quand, prez d'Eurote, en s'accrochant de bras,
D'un tour de lutte ell' se jetent à bas ;
(*Meslanges*, 1555.)
Luttent ensemble, et se gettent à bas ;
(*Œuvres*, 1578.)

(28) Quelque vieil cerf és forests Amyclées.
(*Œuvres*, 1587.)

(29) *Ce vers et les onze suivants* sont supprimés dans les *Œuvres*, 1560.

(30) Texte des *Meslanges*, 1555. Dans les *Meslanges*, 1554 :
Tu fuis, Janet, à peindre son visage,

ODELETTE A JANE

Jane, en te baisant...

Richelet écrit que « Cette petite Ode est quasi d'invention semblable à cet Epigramme de Martial » (la cinquantième du Livre 4) :

Quid me, Thaï, senem subindè dicis ?
Nemo est, Thaï, senex ad irrumandum.

On voit qu'elles n'ont rien de commun, et que celle de Martial est franchement obscène. « *L'autre point* », dont parle Ronsard, est « le point final » en amour, et non l'irrumation. L'*Odelette* serait plutôt, pour la première partie du moins, une réminiscence de l'*Ode* XI d'Anacréon. Toutefois, dans les *Meslanges* de 1555, Ronsard la donne comme

« Prise du latin de D'Aurat ». La pièce de Dorat n'a pas été réunie à ses œuvres; elle est inconnue.

La *Jane* de l'*Odelette* est la même, croit M. Paul Laumonier, que celle qui est nommée dans le sonnet du *Second Livre des Amours : Je ne suis variable...* (Lemerre, 1919, I, 147), et dans le *Deuxième Livre* des Odes, X : *Fay rafraischir mon vin...* (Lemerre, II, 200).

Cf. *Ronsard Poète Lyrique,* 514.

(1) Comme si un poil blanc ou noir
(*Œuvres,* 1587.)

(2) Sur le baiser avoit pouvoir !
(*Œuvres,* 1584.)

(3) Pour te baiser, pourveu que point
(*Œuvres,* 1584.)

ODE

Quand je veux en amours...

Paraphrasé d'Anacréon, Ode XI. Ce vers : « *Volontiers bon cheval ne devint jamais rosse* » est un proverbe cité par Oudin dans ses *Curiosités Françoises,* p. 237. b., à la suite du *Dict. de l'Anc. Langage,* de *La Curne de Sainte-Palaye,* t. 10 : « Jamais bon cheval ne devint rosse, c'est-à-dire : Jamais homme de bonne nature ne devint lasche. » M. Paul Laumonier, *Œuvres Compl.* Lemerre *VII,* 303, dit que l'origine est un vers de l'*Électre* de Sophocle rappelé par H. Estienne dans la préface de son Anacréon : « *equum generosum, quamvis senex sit, in periculis animositate non destitui.* »

Remy Belleau a traduit la même Ode d'Anacréon. Cf. *Œuvres Compl.*, ed. Gouverneur, Paris, 1867, I, 21. Elle avait déjà été traduite par Mellin de Saint-Gelais, *Œuvres Compl.*, ed. Blanchemain, Paris, 1873, III, 112 :

Des femmes suis appelé
Vieillard tout chauve et pelé ;
Et me disent que je preigne
Un mirouer, et que j'appreigne,
En me voyant sans cheveux
A n'estre plus amoureux.
Or, quant à moy, je n'ay cure
De poil ne de chevelure :
Si j'en ay ou n'en ay point,
Ce soing guieres ne me poinct.
Je n'ay ny ne veux avoir
Autre cure, autre sçavoir
Que de tant plus m'esjouir,
Que plus les ans vont fouïr.

(1) Ta couleur est d'un mort qu'on devale en la fosse :
(*Meslanges,* 1555.)

(2) Car un gentil cheval ne devient jamais rosse !
(*Meslanges,* 1555.)

Un cheval genereux ne devient jamais rosse !
(*Œuvres,* 1587.)

(3) Si tu veux le sçavoir, pren ce miroir, et voy
(*Œuvres,* 1578.)

(4) Car jamais je n'appris à mirer mon visage.
(*Œuvres,* 1584.)

Il n'est plus temps d'apprendre à mirer mon visage,
(*Œuvres,* 1587.)

(5) Mais puis que le tombeau me doit bien tost avoir,
Certes, tu me devrois d'autant plus estre humaine,
(*Œuvres*, 1560.)

Mais puis que mon corps doit sous la terre moisir,
Bien tost, et que Pluton victime le veut prendre,
Plus il me faut haster de ravir le plaisir
D'autant plus que ma vie est proche de sa cendre.
(*Œuvres*, 1587.)

(6) Ses plaisirs, mesme au temps qu'il sent la mort proch
(*Œuvres*, 1578.)

ODE A SA MAISTRESSE

Quand au temple...

C'est une amplification d'une épigramme d'Asclépiade (cf. *Anthol. Grecque*, Épigr. érot. n° 85) : « Tu gardes ta virginité ; et à quoi bon? Car ce n'est pas quand tu seras chez Pluton, que tu trouveras un amant, jeune fille. C'est chez les vivants qu'on jouit des douceurs de Cypris. Aux bords de l'Acheron, ma belle, nous ne serons plus que des os et de la cendre. » Voir aussi Jean Second, *Elegiæ*, I, 5.

Dans les *Œuvres* de 1587, une note de Muret avertit que « Ceste chanson n'appartient en rien à Cassandre ». Le sonnet qui la précède dans le *Premier Livre des Amours* de 1584, est d'un sentiment identique, et se rapproche encore plus de l'épigramme d'Asclépiade :

Douce beauté, meurdriere de ma vie,
En lieu d'un cœur tu portes un rocher :
Tu me fais vif languir et desecher
Passionné d'une amoureuse envie.

Le jeune sang qui d'aimer te convie,
N'a peu de toy la froideur arracher,
Farouche, fiere, et qui n'as rien plus cher
Que languir froide, et n'estre point servie.

Appren à vivre, ô fiere en cruauté :
Ne garde point à Pluton ta beauté,
Quelque peu d'aise en aimant il faut prendre.

Il faut tromper doucement le trespas :
Car aussi bien sous la terre là bas
Sans rien sentir le corps n'est plus que cendre.

Cf. P. Laumonier, *Ronsard Poète Lyrique*, 527-530.

(1) Ou toucher à ton beau sein,
(*Meslanges*, 1555.)

(2) Pour quy gardes-tu tes yeus,
(*Meslanges*, 1555.)

(3) Ton front, ta levre jumelle?
Œuvres, 1584.

(4) Ny ton visage si beau
Œuvres, 1567.

(5) Les testes de cimeteres.
(*Œuvres*, 1584.)

(6) Tu fuis comme un Fan qui tremble;
(*Œuvres*, 1571.)

ODELETTE

Pourtant, si j'ay...

Imitée d'Anacréon, *Ode* XXXIV. Les vers 7 et 8 sont empruntés à un dicton populaire qui s'entend encore aujourd'hui. Rabelais, III, chap. XXVIII : *Comment frère Jean réconforte Panurge sur le doubte de Coqüage...* « — Desjà voy je ton poil grisonner en teste. Ta barbe, par les distinctions du gris, du blanc, du tanné et du noir, me semble une mappemonde... Icy est la montaigne de la Lune... Ce touppet icy tout blanc, ce sont les mons Hyperborées. Par ma soif, mon amy, quand les neiges sont ès montaignes... il n'y a pas grand chaleur par les vallées de la braguette.

... — Tu me reproches mon poil grisonnant, et ne consydere poinct comment il est de la nature des pourreaulx, es quelz nous voyons la teste blanche, et la queue verde, droicte et vigoureuse... »

Cf. Paul Laumonier, *Ronsard Poète Lyrique*, 609-611.

(1) Pour cela mocquer il ne faut
Ma teste, de neige couverte :
(*Œuvres*, 1587.)

(2) J'ay en bas la queuë assez franche.
(*Œuvres*, 1578.)
L'autre partie est assez franche.
(*Œuvres*, 1584.)
L'autre partie est assez verte.
(*Œuvres*, 1587.)

ODELETTE A SA JEUNE MAISTRESSE

Pourquoi, comme une...

Imitée de l'*Ode* LVIII d'Anacréon. Cf. Paul Laumonier, *Ronsard Poète Lyrique*, 613 sq.

(1) Tu ne veux souffrir qu'on te touche,
(*Œuvres*, 1573.)

(2) Et ne veux souffrir que la main
D'un escuyer ouvrant ta bouche,
T'apprivoise dessous le frein.
(*Œuvres*, 1587.)

(3) Soudain je t'auroy' faitte au cours,
Meslanges, 1555.
Je dresserois tes pieds au cours,
(*Œuvres*, 1578.)
Ton corps adresseroit au cours,
(*Œuvres*, 1587.)

(4) En la carriere des Amours.
(*Œuvres*, 1567.)
Par la cárriere des Amours.
(*Œuvres*, 1578.)

(5) Mais bondissant, tu ne fais ores
(*Œuvres*, 1587.)

EPITAFE DE THOMAS

La volupté...

Il n'y a rien parmi les quelques pièces burlesques et satiriques des Epigrammes Funéraires de l'*Antho*

logie Grecque qui ait pu inspirer l'*Epitafe de Thomas,* si ce n'est le début du n° 401, de Crinagoras. Ce Thomas, qu'on ne peut identifier, figure déjà dans la *Traduction de quelques Épigrammes Grecz,* du *Livret de Folastries,* p. 81.

(1) Le vin, qui n'a point de soucy,
(*Œuvres*, 1587.)

SONNET

Marie, à tous les coups...

Le sentiment exprimé dans le dernier vers rappelle l'*Ode* XXXII d'Anacréon, sur le nombre de ses amours. Voir la *Note* suivante.

(1) Marie, en me tanceant vous me venez reprendre
(*Œuvres,* 1578.)

(2) Quand j'approche de vous, que j'aille à ma Cassandre
(*Œuvres,* 1578.)

(3) L'inconstance me plaist : les homme son bien lours
(*Œuvres,* 1584.)

(4) Oui de nouvelle amour ne se laissent surprendre ;
(*Œuvres,* 1560.)

(5) Le loyal, qui ne veut qu'à une seule entendre,
(*Continuation des Amours,* 1557.)
Qui veult, opiniastre, une seule pretendre,
(*Œuvres,* 1584.)

(6) N'est digne que Venus luy face de bons tours.
(*Œuvres,* 1560.)

SONNET

Je ne suis seulement...

Ce Sonnet, sans dédicace dans le premier texte de 1555, porte le nom de Christophle de Choiseul dans le *Second Livre des Amours*, comme on le voit ci-dessous par la Variante 4. Dans l'édition de 1567 du même recueil, le poète nomme, à la place, Cherouvrier, musicien auquel fut dédié le *Souci* du *1er Livre des Poëmes* (*Œuvres Compl.* Lemerre, 1910, v. 99.)

« Il adresse, dit Belleau, ce sonnet à Cherouvrier, l'un de ses meilleurs et plus familiers amis, la vertu et integrité duquel est assez cognuë entre ceux qui font profession de la musique et des bonnes lettres. Or, à l'exemple de Tibulle, lequel aymoit Nemesis et Delie... c'estoit vergongne anciennement de se contenter d'une Dame. Voy Properce qui s'en excuse avec reverence :

Una contentum pudeat me vivere amica :
Hoc si crimen erit, crimen Amoris erit. »

Sur le même propos, voyez notre édition du *Livret de Folastries : Premiere Folastrie*, p. 23, et M. Paul Laumonier, *Ronsard Poète Lyrique*, 150-159, 536-553 ; *Œuvres compl.*, Lemerre, 1910, VIII, *Notes*.

Ce sonnet a été mis en musique, à 4 parties, par Antoine de Bertrand (*Second Livre des Amours*, 1578). Le Superius et le Ténor sont à la Bibl. Nat. Le Contratenor et le Bassus manquent.

(1) Anne me tient aussi dans les liens d'Amour,
(*Continuation des Amours*, 1557.)
(2) Ore l'une me paist, ore l'autre, à son tour :
(*Œuvres*, 1571.)
(3) Un loyal me dira que c'est une folie
(*Œuvres*, 1560.)
(4) Je respons, Mon Choiseul, que je suis amoureus
(*Œuvres*, 1560.)
Je respons, Cherouvrier, que je suis amoureux
(*Œuvres*, 1567.)
(5) Les yeux, le front, le col, les joues, et le sein,
(*Continuation des Amours*, 1557.)
Les yeux, le front, le col, les levres, et le sein,
Et rien que ces biens la, Choiseul, je ne demande.
(*Œuvres*, 1560.)
Et rien que ces biens la, Cherouvrier, ne demande.
(*Œuvres*, 1567.)

SONNET

E! que je porte...

« Il est pris, dit Belleau, de la lettre qu'Acontius escrit à Cydippe en Ovide ». C'est la vingtième *Héroïde* : v. 153 à 156.

(1) Hé! que je porte et de haine et d'envie
(*Continuation des Amours*, 1557.)
Ha! que je porte et de haine et d'envie
(*Œuvres*, 1560.)
(2) Cent fois le jour il la visite, à fin
(*Œuvres*, 1578.)

(3) Vous qui avés de sa fievre le soin,
(*Œuvres*, 1560.)

(4) Parens, chassez ce medecin bien loing,
(*Œuvres*, 1567.)

(5) Ce medecin amoureux de Marie,
(*Œuvres*, 1578.)

(6) Qu'il eust ma fiebvre et qu'elle fust guarie!
(*Continuation des Amours*, 1557.)
Qu'il eust mon mal et qu'elle fust garie!
(*Œuvres*, 1560.)

SONNET

Pourtant, si ta maistresse...

Pour l'inspiration du début de la pièce, Cf. Horace, carm. Liv. I, XXXIII : *Ad Albium Tibullum*.

SONNET

Las! pour vous trop aimer...

Supprimé dans les éd. collectives de 1578, 1584, 1587, à cause de l'irrégularité prosodique des tercets, laquelle, d'ailleurs, produit un effet charmant à l'oreille. Cf. Paul Laumonier, *Ronsard Poète Lyrique*, 511 sq., au sujet de : *Si j'ayme depuis naguiere...*

Ce Sonnet a été mis en musique, à 4 parties, par Antoine de Bertrand (*Second Livre des Amours*,

1578). Le Superius et le Ténor sont à la Bibl. Nat. Le Contratenor et le Bassus manquent.

MM. Conte et Laumonier affirment qu'il a également été mis en musique par Certon, mais nous n'avons rien trouvé de tel, malgré de longues recherches.

(1) Mon cœur, que vous brulez sans intermission,
(*Œuvres*, 1560.)

(2) Ou pardonnez au moins mes fautes à vous mesme.
(*Œuvres*, 1572.)

(3) Si pour trop vous aymer mon sens ne fust perdu.
(*Œuvres*, 1572.)

SONNET

Sinope, que je sers...

Sinope, d'après une note de Belleau du *Second Livre des Amours* de 1560, au sonnet de *L'an se rajeunissoit en sa verde jouvence* (S. XLVI.), aurait été une « dame de plus illustre parenté que les premieres, dont au-paravant il a fait mention ». Belleau dit encore que, « par reverence », Ronsard aurait « cellé sous le nom de Sinope celle-cy, qu'avecque une extreme affection amoureuse, et presque furieuse, il a aimée de tout son cœur... » Le nom de Sinope, ajoute le commentateur, veut dire « qui gaste et offence les yeux et la veuë..., du verbe grec σίνω, qui signifie perdre et gaster, et ὄψ, qui signifie regard et veuë ». Reprenant en substance cette explication dans son commentaire du Sonnet LVIII. (*Vos yeux estoient blessés d'une humeur emflam-*

mée — Qui m'ont gasté les miens d'une semblable humeur) Belleau se contredit : il nomme *Marie* la maîtresse malade. Plus tard, le poète remplaça le le nom de Sinope par *Maistresse* ou par *Marie*, et retrancha de l'éd. de 1578 le Sonnet XLVI et la remarque qui l'accompagnait. Voulut-il faire croire qu'il s'agissait vraiment de l'humble servante, afin de dépister les curieux; ou bien *Sinope* ne cachait-elle que Marie? Il est à remarquer que le *Second Livre des Amours* est presque entièrement inspiré par celle-ci; les pièces célébrant Sinope sont au nombre d'une vingtaine.

(1) Marie, que je sers en trop cruel destin,
(*Œuvres*, 1578.)
Marie, ainçois mon ciel, mon sort, et mon destin,
(*Œuvres*, 1587.)

(2) Le jasmin, et l'œillet, la framboise, et la fraise,
Surpasse de douceur, tant une douce braise
Vient de la bouche au cœur par un nouveau chemin.
(*Œuvres*, 1578.)

(3) Il sort de vostre sein une odoreuse haleine,
(*Œuvres*, 1584.)

ODE XL

Si j'ayme depuis...

En cette *Ode*, comme en plusieurs endroits de son Œuvre, Ronsard, qui avait eu à se plaindre des rigueurs de Cassandre, montre ses préférences pour les plaisirs faciles et familiers. De même s'attacha-t-il à Marie, humble servante de Bourgueil. L'an-

notateur Richelet, pour faire briller son savoir, ne manque pas de citer quelques exemples illustres de l'Antiquité, « outre ceux qu'apporte nostre Autheur... entre autres, ceste tant aimée du Roy Ptolemée, à laquelle il fit dresser des Temples et des Autels dans Alexandrie, avec titre de Venus Belistiche. Ainsi Ninus aima Semiramis son esclave, et luy resigna son empire, qu'elle retint, et Seneque en attribue la cause à la condition de la chose aimée. »

Le poète s'est souvenu des Epigrammes Erotiques 18 (Rufin) et 100 (Anonyme) de l'*Anthologie Grecque;* de la seconde moitié de la *Sat.* 2, Liv. I, d'Horace. Il a imité, du même, l'*Ode IV, Ad Xanthiam*, du L. II; et enfin les vers 11 à 14 de l'*Eleg.* VIII du 11e Livre des *Amours* d'Ovide : *Ad Cypassin*. Clément Marot exprime les mêmes sentiments dans sa XVIIe *Elégie*. (ed. Janet, II, 38).

Avant Mathurin Regnier, imitateur d'Horace dans son *Epître à Monsieur de Forquevaus* (*Ep.* II), Guillaume Le Breton avait aussi chanté l'Amour « en lieu bas ». Cette pièce, reprise par les *Satyres Bastardes*, 1615 (*Le Panégire de l'Amour des Chambrieres*, réed. Gay, 1865, p. 100), vit le jour pour la première fois dans la tragédie d'*Adonis*, du même auteur, 1597. En voici quelques strophes, pour montrer l'influence de Ronsard sur l'école « satyrique » de ce temps.

Faictes l'amour aux chambrieres,
Vous en aurez plustost raison
Que poursuivant les dames fieres
De grande et superbe maison.

. . . . . .
Je n'ay soucy de l'artifice,
Ny des parfums ny des odeurs,
Pourveu qu'en amour je joüisse,
Et passe soudain mes ardeurs.

. . . . . .
Quand me fretille le courage,
Je me rue au premier morceau;
Sans me soucier davantage
S'il est imparfait ou puceau.

. . . . . .
Mon amour si prompt de nature,
Qui n'est ombrageux ny jaloux,
Se prend au cotillon de bure,
Ainsi qu'à l'habit de veloux.

Non sans cause je m'espouvante
Pourquoy ces amants dégoustez
Ne veulent point qu'une servante
Les attire par ses beautez.

. . . . . .
Il ne faut point tant de blandices :
Tant bassiner ou parfumer,
C'est aux morfondus et novices,
Qui ne sont pas dignes d'aimer.

Aussi je dis bien que Marcette,
Dont je me sers en mes ébas,
Ne sent le musq ny la civette,
Mais elle a de meilleurs appas.

(1) Hé! qui m'oseroit blasmer

(*Œuvres*, 1578.

(2) Non ! l'amour n'est point vilaine
(*Œuvres*, 1578.)
(3) A trouvé digne de soy.
(*Œuvres*, 1567.)
(4) L'amour des riches Princesses
Conçoit les mesmes tristesses :
(*Œuvres*, 1578.)
Est un masque de tristesses :
(*Œuvres*, 1584.)
(5) Ceux qui sont prompts à mesdire ;
(*Œuvres*, 1587.)

DE LA FLEUR DE LA VIGNE

Ni la fleur...

Ménage, dans ses *Observations sur les Poësies de Malherbe*, dit, à propos de cette *Ode*, que Ronsard, au lieu d'acquérir la réputation de docte, acquit celle de pédant. M. Paul Laumonier, dans son *Ronsard Poète Lyrique*, p. 427, écrit qu'elle est « un des meilleurs exemples que l'on puisse donner des excès où Ronsard est tombé en voulant réagir contre le style prosaïque de ses prédécesseurs... » Richelet s'est chargé de la commenter en partie.

Vers 1-2 : *Le nom d'un mois* = La violette de Mars.

Vers 2-3 : *Ni la Rose qui de sus la cuisse d'Adon* = L'anémone (*adonium florem*, dit Pline. Ov. *Métam.* X).

Vers 8 : *Du nom d'Hyacinthe.* = « Icy, dit Richelet, nostre Poëte distingue la fleur d'hyacinthe d'avec celle d'Ajax, combien que ce ne sont qu'une ». (Ov. *Métam.* X.

Vers 9 : *Qu'Ajax enfanta* : l'hyacinthe (Ov. *Métam.* XIII.)

Strophe IV : *Celle qui jaunist* = le tournesol. C'est la fable de Clytie, changée en tournesol. Elle enviait Leucothoé, aimée du Soleil, ou Apollon, qui la changea elle-même en arbre odoriférant. (Ov. *Métam.* IV.

Strophe 5 : le narcisse. (Ov. *Métam.* III.)

Strophe 6 : l'arum. « Cela se lit, dit Richelet, dans les Alexipharmaques de Nicandre (405, sq. ... Ce fleuron... voulut un jour contester la beauté de Venus, qui, par despit, et en vengeance, enferma au milieu la vergongne d'un asne ».

Strophe 7, vers 1-2 : l'helenium ou aulnée. (Pline L. XXI, ch. 33.) — Vers 3-4 : « On croit, dit Richelet, que ce soit le Lis, qui auparavant estoit toujours rouge ».

(1) Ny l'astre des jardins, l'Œillet,
Ny l'une et l'autre Gyroflée,
Ny l'Hyacinthe au teint d'œillet,
Le Glayeul, ny la Gantelée;
(*Œuvres*, 1587.)

(2) En son cœur la Troyenne espée;
(*Œuvres*, 1587.)

(3) Ny la blanche fleur qui se fist
(*Œuvres*, 1587.)

(4) Des larmes de la belle Heleine;
(*Œuvres*, 1584.)

(5) Du laict de sa mammelle pleine,
(*Œuvres*, 1584.)
(6) Du bout de sa fraize esgoutée,
(*Œuvres*, 1584.)
(7) D'elle n'a chanté la loüange.
(*Œuvres*, 1578.)

AMOURETTE

Or, que l'hyver...

Cf. Théocrite, *Oaristys;* Ovide, *Art d'aimer,* L. I, 665-76. Pour l'imitation de Pontano, cf. Paul Laumonier, *Ronsard Poète Lyrique,* 515 sq. « Ceste folastrie, dit trop brièvement Remy Belleau, est assez aisée de soy. »

(1) Non acroupis pres le fouyer cendreux,
(*Œuvres*, 1584.)
(2) Assison nous sur ceste molle couche;
(*Œuvres*, 1584.)
(3) Sus! baisez-moy, tendez-moy vostre bouche,
(*Œuvres*, 1584.)
(4) Pressez mon col de vos bras despliez,
(*Œuvres*, 1584.)
(5) Il ne faut point, en si folastres jeux,
(*Œuvres*, 1584.)
(6) Approchez-vous, tendez-moy vostre jouë;
Vous rougissez? Il fault que je me jouë;
Vous sou-riez? Avez-vous point ouy
(*Œuvres*, 1578.)
Approchez-vous, tournez-moy vostre jouë;
(*Œuvres*, 1584.)

(7) Sur vostre sein ; le voulez-vous permettre?
Ne fuyez pas sans parler; je voy bien,
A vos regards, que vous le voulez bien.
Je vous cognois en voyant vostre mine :
(*Œuvres*, 1584.

(8) Ne fuyez pas, maistresse, je voy bien,
Au clin des yeux, que vous le voulez bien.
Je vous entens en voyant vostre mine :
(*Œuvres*, 1578.)

(9) A vostre front, que je vous fay grand bien.
(*Œuvres*, 1507.

(10) Qu'on vous baisast, bien que le desiriez,
(*Œuvres*, 1578.)

(11) D'un franc vouloir Pâris qui la ravit.
(*Œuvres*, 1584.)

(12) Je veux user d'une douce main forte;
(*Œuvres*, 1584.)

(13) Ha! vous tombez, vous faites ja la morte!
(*Œuvres*, 1578.)

(14) Ha! quel plaisir dans le cœur je reçoy!
(*Œuvres*, 1584.)

(15) Sans vous baiser vous moqueriez de moy,
En vostre lit, quand vous seriez seulette.
(*Œuvres*, 1578.)

(16) Or sus! c'est fait, ma gentille brunette...
(*Œuvres*, 1584.)

(17) Soyent reschauffez de combats si plaisans.
(*Œuvres*, 1584.

IMITATION DE MARTIAL

Tu veux qu'à tous coups...

Épigramme retranchée en 1578. C'est une imitation de l'*Épigramme* 46 du Livre III de Martial : *Ad Candidum*. On est étonné de trouver une épigramme tellement obscène sous la plume de Ronsard. Elle a été reproduite dans le tome III du *Martial* de Simon et Auguis. Paris, F. Guitel, s. d. p. 428, *Supplément*.

BAISER

Quand, de ta levre...

Aulu-Gelle, *Nuits*, Liv. XIX, 11. Mis en musique à 5 parties, par Philippe de Monte (*Sonetz de Ronsard*, 1575). Complet à la Bibl. Nat.

(1) Quand, lors de tes levres decloses,
(*Œuvres*, 1579.)
Quand, hors de tes levres decloses,
(*Œuvres*, 1584.)

(2) Je sens ton haleine de roses,
(*Œuvres*, 1571.)

(3) Les miennes, les avant-portiers
(*Œuvres*, 1584.)

SONNET VIII

A mon retour...

Vers 9-11 : *Ha! tu devrois imiter les pigeons...* Dans les *Amours de Marie*, Ronsard dit de même (Chanson : *Quand ce beau printemps je voy)* :

Au moins leve un peu tes yeux
Gracieux,
Et voy ces deux colombelles
Qui font naturellement,
Doucement,
L'amour, du bec et des ailes.

SONNET XLV

D'autant que l'arrogance...

Ce sonnet est irrégulier par ses deux tercets.

[1] D'autant j'aime ma vierge, humble, et jeune Maistresse.
(*Œuvres*, 1587.)

SONNET LIII

Amour, je ne me plains...

Vers 2 : *...de ma jeune Lucresse.* « Lucrèce de Bacqueville, dit Richelet, jeune, belle, sçavante, des plus parfaites de la cour, estoit une des meilleures amies d'Helene. » Ronsard lui a consacré un sonnet-épitaphe dans le *IIe Livre des Sonnets pour Helene*. C'est le LXe. (Cf. éd. Lemerre, 1919, t. I, 325). Richelet tenait son renseignement de Binet : il n'y a donc pas lieu de penser que Ronsard fasse allusion à la Lucrèce antique, comme dans ce sonnet du *Carquois*, où le Sr Louvigné du Dézert fait parler la « Boiste du Godemichy » :

Allez, œil de Vautour et belliques moustaches,
Matamore aviné, fleurant l'escafignon,

Qui faictes belle jambe, un poing sur le roignon,
Qui traictez les tétins en fausseur de rondaches!

Allez, fin Prestolet, parfumé de pistaches,
Baylleur de petite-oye, et... petit compaignon;
Vous, crane de Pédant, chauve comme un oignon;
Vous, Rymeurs en lambeaux, tout gastez par les taches!

Allez offrir ailleurs vos appas rebuttez,
Vostre amour malhonneste et vos civilitez :
De vos prétentions s'offusque ma Maistresse.

Je le sçay, car, soubvent, après vostre despart,
De moy, discrette Boiste, elle tire un *poignart*,
Et s'en fiert un grand coup, telle une autre Lucrèce!

Voyez, dans notre édition des *Œuvres Satyriques Complètes du Sr de Sigogne*, l'Édition, 1920, la pièce sur le *Godemichy* des filles de la Reine, et la note qui l'accompagne, empruntée à Brantôme.

(1) C'est un gros instrument par le bout etrecy,
(*Œuvres*, 1609.)

(2) Une glaire espessie, entre les draps gluante,
(*Œuvres*, 1609.)

(3) Que se feindre Lucesse avec un tel remede!
(*Œuvres*, 1609.)
Que se feindre Lucresse avec un tel remede!
(*Œuvres*, 1617.)

SUR LA NEPHELOCOCUGIE

de Pierre Le Loyer

Loyer, ta docte Muse...

Cette épigramme fut publiée en tête de la *Nephelococugie ou la Nuée des Cocus, non moins docte que facétieuse,* dans les *Œuvres et Meslanges poétiques de Pierre le Loyer Angevin*, 1579. Gay ne l'a pas reproduite dans la réimpression de 1869 de cette spirituelle imitation des *Nuées* et des *Oiseaux* d'Aristophane.

Dans sa *Vie de P. Le Loyer*, Colletet raconte que Ronsard, étant à Angers dans la boutique d'un libraire, entendit parler de la *Nuée des Cocus*, qui allait paraître. « Il composa sur le champ quatre vers qu'il envoya dès l'heure mesme à l'autheur de la pièce... »

M. Paul Laumonier a reproduit l'épigramme de Ronsard au t. VI des *Œuvres Complètes*, Lemerre, 1919, p. 442.

SONNET

Que je serois marry...

Tous mes desirs estoient de m'en veoir guerdonné.

(*Œuvres*, 1592.)

ODE, PAR M. DE RONSARD

non encore imprimée.

Tu te mocques...

Cette pièce et la suivante n'ont pas été recueillies dans les *Œuvres de Ronsard*, sauf par M. Paul Laumonier, Lemerre 1910, t. VI, 450 et 451. L'attribution des *Fleurs des Plus excellents Poëtes*, et surtout celle du ms. 488, permettraient de les croire authentiques, bien qu'elles aient été rejetées par les exécuteurs testamentaires. On ne saurait, cependant, se prononcer d'une façon définitive. Cf. Frédéric Lachèvre, *Rec. Collect. de Poés. Libres et Satyr.*, Paris, Champion, 1914, 337 ; *Bibl. des Rec. Collect. de poésie*, I, 21, 299-300 ; Paul Laumonier, *Tableau Chronologique des Œuvres de Ronsard*, Paris, Hachette, 1911, 73 ; *Intermédiaire des Chercheurs*, 10 nov. 1866, p. 646 ; 10 janv. 1867, p. 13.

(1) Non plus qu'à ton ventre ne fault
(Ms. 488.)

(2) De pelissons, tant il est chaut.
(*Cab. Sat.*, 1618.)

(3) Tous les tisons ardans
Attisent la dedans
(Ms. 488.)

(4) Que l'air de la fournaise.
(Ms. 488.)

(5) Ainsi le fou frappeur,
(*Cab. Sat.*, 1700.)

(6) Esbranlé de la main,

(Ms. 488.)

(7) C'est bien afin que ma cervelle

(*Cab. Sat.*, 1618.)

(8) Et que mon double tafetas

(*Les Fleurs*, 1601.)

(9) La face ravaler en bas.

(Ms. 488.)

(10) La viande, et induit
Que plus chaud il demeure :

(*Cab. Sat.*, 1618.)

La viande, et mieux il duit

(*Cab. Sat.*, 1700.)

(11) Cuite en perfection,
Fait la sancté meilleure.

(Ms. 488.)

(12) Qui plus grosse aux couillons s'arreste

(Ms. 488.)

(13) Prend l'un et l'autre point :

(*Cab. Sat.*, 1700.)

(14) Et te souviens, champloy,

(*Cab. Sat.*, 1700.)

AUTRE, DU MESME

A la mesme Dame.

Contente toy...

(1) Tu es, je ne mens point,

(*Cab. Sat.*, 1619.)

(2) Qui au montoir se plaît,

(*Cab. Sat.*, 1700.)

(3) Mon V. n'est pas mon doy,
(*Cab. Sat.*, 1618.)
Mon V. n'est pas mon doigt,
(*Cab. Sat.*, 1700.)

(4) Et sont tours de jeunesse.
(Ms. 488.)

(5) Mon cheveul blanchissant,
(*Les Fleurs*, 1601.)
Mon cheval blanchissant,
(*Les Muses Gaill.*, 1609.)
Mon cheveu blanchissant,
De mon V. va chassant
(*Cab. Sat.*, 1618.)
Mes cheveux, blanchissant,
De mon V. vont chassant
(*Cab. Sat.*, 1700.)

(6) L'hiver n'est pas esté :
(Ms. 488.)

(7) Je le confesse et jure,
(*Cab. Sat.*, 1700.)

(8) M'échauffoit bien le flanc
(*Cab. Sat.*, 1700.)

(9) Il resemble au goulu,
(*Les Muses Gaill.*, 1609.)

(10) Tout à la fois consume :
(*Cab. Sat.*, 1700.)

(11) Son argent dans un lieu,
Trouve à la fin l'écume.
(*Cab. Sat.*, 1700.)

(12) De l'homme; n'est repeu
(*Cab. Sat.*, 1618.)

De l'homme; il n'est repeu
(*Cab. Sat.*, 1700.)

(13) Souvent, de petits mets
(Ms. 488.)

(14) Ne fronce ce sourcy :
Si tu les veux ainsi,
(*Les Muses Gaill.*, 1600.)

SONNET LVII

Maistresse, embrasse moy...

Cf. Pierre de l'Estoille, *Mémoires-journaux*, éd. Lemerre, t. VIII, 19 Fév. 1607, p. 276 : « M. Despinelle m'a donné, ce jour, diverses poesies non imprimées, entre lesquelles y a *Huict sonnets de Ronsard en faveur d'une des filles de la feue Roine-mere*, qu'on a tirées des mains de M. Gallandius. » Ces huit sonnets furent recueillis en 1609. Sur le nombre 9 de ces sonnets dans l'éd. Blanchemain (I, 416), cf. Paul Laumonier, *Tableau Chronologique des Œuvres de Ronsard*, Paris, Hachette, 1911, p. 74.

(1) Je ressusciteray alors ainsi là bas,
(*Parn. Sat.*, 1622.)

CHANSON

A ce malheur...

M. Paul Laumonier doute de l'authenticité de cette chanson, « bien, dit-il, qu'elle ait été réim-

primée au nombre des œuvres authentiques de Ronsard dans les quatre éditions postérieures à 1617 (1623, 1629, 1867, 1893). » L'éminent critique fait encore valoir qu'elle ne figure dans aucune édition contemporaine du poète, et que son rythme est étranger à la métrique de la Pléiade. Il est, en effet, bien antérieur. Cf. Paul Laumonier, *Ronsard Poète Lyrique*, 240-241 ; *Tableau Chronologique des Œuvres de Ronsard*, 76 ; *Œuvres complètes*, Lemerre, 1919, t. VI, *Notes*, 97.

SONNET

Il me desplaist beaucoup...

Les deux notes de Pierre de l'Estoille concernant les trois sonnets de Ronsard seraient une preuve suffisante de leur authenticité, car l'auteur des Mémoires-Journaux était aussi bien renseigné qu'au XVIIe siècle Tallemant des Réaux. De plus, sa scrupuleuse honnêteté ne lui aurait point permis d'écrire à la légère. Cependant, comme il reste un doute dans certains esprits, il est bon de rappeler que le père des Satyriques français, déjà invité par Charles IX à s'exprimer ouvertement, offrit ses services à Henri III, dans les *Estrennes* présentées en 1574, et publiées dans les *Elégies* en 1578 :

« Sire, voicy le mois où le peuple romain,
Qui tenoit tous le monde enclos dedans la main,
Donnoit aux serviteurs, par maniere de rire,
Congé de raconter tout ce qu'ils vouloient dire.

Donnez-moi (s'il vous plait) un semblable congé,
J'ay la langue de rongne et le palais mangé ;
Il faut que je les frotte ou il faut que je meure,
Tant le mal grateleux ne demange à tout' heure.
Puis voicy le printemps où se purge un chacun,
Il faut que mon humeur se venge sur quelqu'un ;
Mais je ne puis sans vous ; sans votre faveur, sire,
Je n'ose envenimer ma langue à la satyre.
Si est-ce que la rage et l'ulcere chancreux
Me tient de composer ; le mal est dangereux
Qui desplaist à chacun ; mais si je vous puis plaire,
Il me plaist, vous plaisant, d'escrire et de desplaire.
. . . . . .
Je feray comme un ours que le peuple aiguillonne,
Qui renverse la tourbe et mord toute personne,
De grand ny de petit ne me donnant souci,
Si l'œuvre vous agrée, et qu'il vous plaise ainsi.
J'ay trop long temps suivi le mestier heroïque,
Lyrique, elegiaq' ; je seray satyrique,
Disoy-je à vostre frere, à Charles mon seigneur,
Charles qui fut mon tout, mon bien et mon honneur.
Ce bon Prince en m'oyant se prenoit à sourire,
Me prioit, m'enhortoit, me commandoit d'escrire.
D'estre tout satyrique instamment me pressoit.
. . . . . .
Il n'y a ny rheurbarbe, agaric, ny racine,
Qui puisse mieux purger la malade poitrine
De quelque patient fievreux ou furieux,
Que fait une satyre un cerveau vicieux.

Ronsard avait déjà écrit un si grand nombre de satires qu'on en pourrait former un gros volume, et l'on sait que quelques-unes sont perdues, comme

la *Dryade violée* et la *Truelle crossée*. Du reste, dans son *Discours de la Vie de Ronsard*, Claude Binet dit formellement que Charles IX lui permit non seulement « d'escrire en satyres indifferemment contre telles personnes qu'il sçauroit que le vice devoit accuser », mais encore qu'il s'offrit « mesme à n'en estre exempt, s'il voyoit qu'il y eust chose à reprendre en luy. » (Cf. éd. Laumonier, Hachette 1910, 26). Mais Ronsard ne publia point toutes les satires qu'il avait écrites sous le règne de Charles IX et d'Henri III. Il dit à Binet « que l'on n'en verroit jamais que ce qu'on en avoit veu, le siecle n'estant digne ny capable de correction. » (Ib. 40-41). Voir aussi, *Œuvres complètes*, Lemerre, F. VIII, *Notice* de M. Paul Laumonier, 202, 246-47.)

Henri III ne se souciait guère des Satires pour aider à la police de son royaume, et sans doute les craignait-il personnellement, comme il apparaît par la suppression que Ronsard fit de huit vers des *Estrennes* de 1578, vers qui s'adressaient aux Mignons et touchaient le roi lui-même :

Si quelque dameret se farde ou se desguise,
S'il porte une putain au lieu d'une chemise,
Atifé, gaudronné, au collet empoizé,
La cape retroussée et le cheveu frizé,
Si plus je voy porter ces larges verdugades,
La coiffure ehontée et ces ratepenades,
Ces cheveux empruntez d'un page ou d'un garson;
Si plus des estrangers quelqu'un suit la façon,
Qu'il craigne ma fureur...

Le roi pensa donc détourner la verve satirique de

Ronsard en le chargeant, avec Pybrac, Doron, Ponthus de Tyard, Baïf, Desportes, du Perron et d'Aubigné, d'écrire des discours pour l'Académie du Palais. Courtisan malgré lui, le poète dut obéir, et même déplorer par ailleurs la mort des Mignons. Mais il est naturel que son aigreur se soit manifestée en secret dans les trois sonnets de l'Estoille ; il ne pardonnait point au roi de ne lui avoir pas conservé la place prépondérante qu'il occupait sous Charles IX, de se montrer avare de bénéfices, et de préférer à la Poésie des occupations frivoles et des plaisirs réprouvés.

Pour toutes ces raisons, et deux autres encore, que fournissent d'une façon presque probante, les vers 12 et 9 des sonnets 1 et 2, l'authenticité de ces trois pièces ne ferait guère de doute pour nous, si notre certitude n'était fondée sur la déclaration de Pierre de l'Estoille.

Blanchemain s'est contenté de signaler les trois sonnets, et Marty-Laveaux, qui ne les croyait pas de Ronsard, n'a cité que quelques vers des deux premiers. M. Paul Laumonier les a reproduits dans le tome VI des *Œuvres complètes*, Lemerre, 1919 : *Pièces Diverses* attribuées à Ronsard, 487-488. Cf., du même ; *Tableau Chronologique*, 81 ; *Œuvres*, 1919, *Notes*, VIII, 102.

(1) *Ce vers manque* dans le ms. 488.

(2) Mon visage, d'ennuy, s'enjaunit et desseche.
(Ms. 1662.)

(3) Que de faire un Neron de sa propre semence.
(Ms. 1662.)

SONNET

Adieu, Cons rondelets...

(1) *Correction.* Tous les textes portent :
Et, comme un Castor, chevaucher le derriere ;
(2) Ce vers devrait se rétablir ainsi, selon nous :
Lors qu'il fout dans les Culs, qui sont Cons estrecis.

A FRERE ANDRÉ THEVET

Thevet avoit...

M. Paul Laumonier (*Œuvres compl.* Lem. 1919, VIII, 106) dit qu'il est possible que Ronsard, dépité du silence d'André Thevet à son égard, dans les *Vrais portraits et vies des Hommes illustres* (1584), lui ait décoché cette épigramme. Ronsard, dans les *Sonnets Divers*, lui avait adressé un sonnet : *Si du nom d'Ulysses...*, plus l'Ode XXIV du *Cinquième Livre des Odes*. Il les mit sous le nom de Pierre Belon, autre cosmographe. Cf. *Glossaire*.

Cette épigramme a été reproduite par A. de Rochambeau, dans le *Bulletin de la Société Archéologique du Vendômois*, 1867 ; tirage à part in-8° sous ce titre : *Quelques vers inédits de P. de Ronsard* (cf. Paul Laumonier, *Tableau Chronologique*, 81, note 4.)

DISCOURS

Contemplant l'autre jour...

Dans le ms., le *Discours* est précédé de ce préambule : « Subject du Discours qui s'ensuit. L'an 1580 un certain personnage ami de Ronsard, lui donna une medaille d'Antinoüs Mignon d'Adrian à l'exemple duquel le Roy avoit fait eslever des Statues à ses Mignons. Sur quoy Ronsard prist argument de composer le discours qui s'ensuit tellement desguisé toutes fois qu'il n'i avoit que celui auquel il le donna qui congneust le sens caché soubs l'escorce. »

Cette satire, évidemment mal transcrite, nous paraît authentique, pour les mêmes raisons qu'invoque M. Paul Laumonier, *Œuvres Compl.* VIII, *Notes*, 101. Voir aussi, du même, *La vie de P. de Ronsard, de Claude Binet*; *Commentaire historique et critique*, 203.

(1) Nous adoptons la correction de Blanchemain. Le ms. porte : *comme en mue.*

Marty-Laveaux donne : *Comme en Nue.*

(2) Correction de Blanchemain et Marty-Laveaux. Le ms. porte :

La terre qu'autrefois leurs sepetres avoient tenues.

M. Paul Laumonier (*Œ. Compl.* Lemerre, 1910, VI, 484) imprime :

Pour revivre en leur mort et revoir comme en Nues
Les terres qu'autrefois leur sceptre avoit tenues.

Cette correction, comme le dit M. Laumonier (VIII, 101), « a l'avantage de conserver les rimes,

qui sont très lisibles, en réduisant au minimum les modifications apportées au manuscrit ».

(3) Correction de Blanchemain. Le ms. porte :
La mort apres la vie, la nuict apres le jour.

(4) Tous les textes imprimés donnent *garbe*. Nous lisons *barbe*.

(5) Au premier hémistiche, on lit *crespes*. Mais on sait que l'accentuation n'était pas toujours rigoureuse. M. Paul Laumonier (102) propose, sans s'y arrêter, une autre correction : *De ces crespes cheveux*. Au second hémistiche, on lit : *teste*, que tous les éditeurs ont reproduit. Mais cela ne s'accorde pas avec le sens de la phrase. *Tresse*, que l'on pourrait substituer à *teste*, n'appelle ni *bien pignée*, ni *Flottoit sur son front*.

(6) Blanchemain a lu *d'attraits*.

(7) Le texte porte :
Apres qu'il eut long temps des beaux traits de ses yeux
Emporté, Maistre des cœurs des hommes et des Dieux.

M. Paul Laumonier l'a respecté. Nous adoptons la correction de Blanchemain.

(8) Blanchemain a supprimé l'interjection *ha*, la prenant pour le présent d'*avoir*. Nous empruntons à M. Paul Laumonier le point exclamatif, et introduisons la parenthèse.

(9) Le texte porte : *le serre et l'embrassa*. Correction de M. Paul Laumonier.

(10) Il y avait d'abord : *Lui dediant festes sacerdotales*, au-dessus de quoi le copiste a ajouté *encens et sacerdotes*.

(11) M. Paul Laumonier (*Œuv. Compl.* 1919, VIII, 102) fait remarquer que ce vers est « presque

textuellement dans une pièce à Hurault de Cheverny », publiée dans le *Bocage royal*, 1584 :

Sans vouloir par faveur aux autres faire croire
Que la corne d'un Buffle est une dent d'ivoire.

APPENDICE

(Pièces faussement attribuées à Ronsard.)

SONNET

D'UNE QUI AVOIT LES PASLES COULEURS

En quelle nuict...

Blanchemain signale ce sonnet et les deux suivants au tome VI, p. 340, de son éd. des *Œuvres Complètes*. Marty-Laveaux ne les mentionne pas ; et M. Paul Laumonier n'en cite que le premier vers dans son *Appendice* aux *Œuvres Complètes*, VI, 508, Lemerre, 1919. Voir aussi le t. VIII, *Notes*, 108. M. Ad. van Bever les a reproduits dans son édit. du *Livret de Folastries*, p. 255, sq. Il donne le texte de la *Quint-Essence*. Tout en signalant que le ms. fr. 1662 les attribue à Jodelle, il semble incliner pour l'attribution à Ronsard. Mais ils sont de Jodelle, dont ils composent la *Priapée*. Voir les notes de notre *Bibliographie des Poésies*, et l'ouvrage de Fréderic Lachèvre : *Les Recueils Collectifs de Poésies Libres et Satyr*. Paris, Champion, 1914, 336, 337, 413.

(1) Texte du ms. 1662. Dans la *Quint-Essence* :
Dedans la fleur le cristail blanchissant,
(2) Texte du ms. 1662. Dans la *Quint-Essence* :
Sous le plaisir une longue memoire ?
Puis elle, tost, à bonne heure venir,
(3) Qu'elle voudra l'ombre noir qui la suit :
(Ms. 1662.)

SONNET

Douce lancette...

(1) Texte du ms. 1662. Dans la *Quint-Essence* :
Et qui savoure, avec sa pareille,
(2) Rafraischissant la bruslante rigueur
(Ms. 1662.)
(3) Texte du ms. 1662. Dans la *Quint-Essence* :
Te retirant, traversant à demy
(4) En attendant la luitte tresbuchée
Je te rendray le semblable plaisir,
Qui mettra sus le plus outre desir.
(Ms. 1622.)

SONNET

Touche de main...

Vers 14 : *Je fourniray le bas.* C'est-à-dire la basse-contre, au figuré.

(1) Texte du Ms. 1662. Dans la *Quint-Essence* :

Qui peut chasser le desplaisir tousjours
Par un accord, d'une façon gaillarde ;

Et, en usant d'une prise paillarde,
Pince tres doux mainte corde à l'entour,
En l'animant de quelque gentil tour,
Par la vertu de ta voix babillarde ;

Assez pour avoir du plaisir,
Pour commencer, mettant tout le plaisir,
Tient la mesure, ou sur mon cu fredonne

Les doux accords des accords de bas ;
Ce temps pendant de pouvoir, qui me donne
Le long repos, je fourniray tout bas.

(2) Correction. Le texte donne :
Et commencer me tente le desir :

SONNETS D'ESTAT PUBLIEZ A LA COUR

ES ANNEES 1577 ET 78

I.

Ne t'estonne, Bignet...

« Dans le ms. $\frac{7652}{33}$ de la Bibliothèque Impériale (*ancien porté*) dit Prosper Blanchemain, se trouvent quelques sonnets qui m'ont paru être de Ronsard. Ils ne sont à la vérité pas signés ; mais, comme ils ont été écrits de la même main que le *Discours sur Antinoüs*, qui est de Ronsard ; comme ils précèdent immédiatement cette pièce dans le manuscrit ; comme ils sont de la même date et expriment

des sentiments analogues, on a cru pouvoir les attribuer à ce poète, dont ils portent d'ailleurs le cachet.

Qu'ils soient de lui ou de son école *(sic)*, le lecteur ne regrettera pas de les trouver ici ; car ils ne manquent ni de verve ni d'une certaine valeur historique. »

Ces sonnets ne peuvent être de Ronsard, et Blanchemain lui-même, qui n'ose tout d'abord se porter garant de leur authenticité absolue, finit par avouer qu'ils *pourraient être de son école*. Il s'en trouve un, du moins, dans les *Poésies Diverses selon la Diversité des Temps*, d'Estienne Pasquier (*Œuvres*, 1723, p. 919). C'est le huitième de notre édition. Il porte comme titre : *Troubles de l'an 1575, sous les noms des Huguenots et Malcontents contre le Roy Henri troisiesme.*

Influencé par le charlatan bonasse qu'était Prosper Blanchemain, Lenient (*La satire en France au XVIe siècle*, 1866, 353, sq.) écrit que Ronsard, honteux de ses « courtes complaisances », se flattait de les racheter « sous le voile de l'incognito, par quelque secrète explosion *(sic)* contre ces maudits mignons... Les *Sonnets d'Estat*, longtemps inédits ou anonymes, constituent sans doute la meilleure part de cet héritage satirique, dont il avait cru devoir par dépit, selon Binet, priver ces contemporains et la postérité... » Lenient confond les *Sonnets d'Estat* avec les trois Sonnets de Ronsard enregistrés sous son nom par Pierre de l'Estoille. Quand au témoignage de Binet, il n'est pas tel que Lenient le laisse entendre. « Les Satyres qu'il avoit

faites, dit Binet (*Vie de R.* ed. Laumonier, 40-41), et qu'il eust publiées, si nostre siecle eust esté plus paisible... » Il s'agit de Satires, « meslées à l'Horatienne », et non pas d'épigrammes : car un sonnet n'est qu'une épigramme et n'a jamais porté le nom de Satire, surtout à l'époque de Ronsard, où l'on pesait la valeur des mots. (Cf. Paul Laumonier, *Vie de Rons. Comment. crit.*, 202).

Bon nombre de ces pièces clandestines, dit encore Lenient, troublé par *l'explosion sous le voile de l'incognito*, « ont été insérées et comprises dans les Œuvres d'Etienne Pasquier. Depuis, *on* Blanchemain les a revendiquées comme la propriété de Ronsard, et il faut avouer qu'on y retrouve souvent la touche vigoureuse et le verbe sonore (*que d'explosions!*) du poète vendômois. Peut-être Pasquier, confident et dépositaire des plaintes secrètes de Ronsard, est-il devenu légataire par prudence et par discrétion. Peut-être aussi y a-t-il joint plus d'une fois ses propres doléances. » Là-dessus, notre inventeur, pris d'un émoi prudhommesque, embrasse ces deux braves gens qui « s'essayèrent de faire arriver jusqu'au trône de salutaires conseils. » Or « bon nombre de ces pièces clandestines » n'ont pas été insérées dans les *Œuvres de Pasquier*, où il ne s'en rencontre qu'une ; et, pour qui connaît l'intègre Pasquier, il est hors de doute que celui-ci n'eût jamais songé à publier sous son nom des poésies de Ronsard, ou de tout autre, dont il aurait été dépositaire. C'est là une idée propre à Lenient, qui aurait assumé sous son nom la publication du Secret de Polichinelle, ou l'Art de falsifier les

textes, du Compère Blanchemain, en littérature *Epiphane Sidredoulx*.

Bref, que ces Sonnets aient été écrits de la même main que le *Discours ;* qu'ils le précèdent immédiatement dans le manuscrit ; qu'ils portent le cachet de Ronsard, rien de toute cette puérile argumentation ne constitue une preuve. Au contraire, nous avons la preuve qu'ils ne sont pas de Ronsard : c'est que l'Estoille ne les lui a pas attribués, l'Estoille si bien renseigné, l'Estoille, enfin, qui n'a pas hésité à transcrire sous le nom de Ronsard les trois Sonnets écrits de la « main propre » du poète.

Mais il faut finir d'en découdre avec Prosper... Pourquoi, fondé sur le principe d'analogie d'écriture, n'avoir pas reproduit, sous le nom de Ronsard, les poésies de Des Portes et de Jodelle, que contient, avec des pièces d'autres poètes, le ms. 7652 ? Pourquoi donc avoir retranché le Xe *Sonnet d'Estat,* et diverses poésies anonymes qui le suivent ? Pourquoi avoir banni les *Sonnets d'Estat,* de l'édition Jannet, et, par contre, avoir prétendu, dans le tome VI (340) de la même édition, où elles ne figurent que par leur *incipit*, que sept des épigrammes accompagnant lesdits *Sonnets* pouvaient être de Ronsard ; et pourquoi, derechef, avoir réimprimé seulement l'une d'entre elles (*Brissac aime tant l'artifice*) dans le tome VIII ? Inconséquent Prosper !.. Prosper irrésolu !..

L'argumentation de Sainte-Beuve contre Blanchemain, dans l'une des *Causeries du Lundi* (20 octobre 1855) ne touche pas juste. Celle d'Edouard Thierry, dans le *Moniteur Universel* du 16 octo-

bre de la même année, est entachée d'inexactitude, et n'est pas non plus très directe, sauf par ce dernier trait : « ... ce n'est vraiment pas une raison pour en faire honneur à Ronsard, que de les avoir trouvés dans le ms. 7052... copiés de la même main que le *Discours sur une médaille d'Antinoüs.* » Reste toujours à savoir si le *Discours* lui-même est de source authentique.

M. Paul Laumonier, dont on consultera la *Notice sur Pierre de Ronsard* (*Œuvres compl.* Lemerre, VIII, 247, note 1) n'a pas reproduit les *Sonnets d'Estat.* Voir encore son *Tableau chronologique* (80, note 2; — 81, note 3), et son *Ronsard Poète Lyrique,* 262.

(1) M. Blanchemain a lu : ... *a eschangé nos voix.*
Le malheur de ce Siecle a eschangé nos Loix,
(Ms. 6678.)

(2) Ainçois du Courtizan, la fait tourner en Rouille ;
(Ms. 6678.)

2.

Vous joués comme aux dés...

(1) Texte du ms. 6678. Dans le ms. 1662 :
Le blasme, la froideur, la palleur et l'effroy,

(2) Chappons au lieu de Coqs, vous chastrés vostre Loy.
(Ms. 6678.)

(3) *Correction.* Le texte porte :
Renverse vostre Septre, o quelle fatale Rage !

Dans le ms. 6678 :

Renverse nostre Sceptre, ô quelle fatale Rage !
(1) Notre Nef est froissée au Rocher du Destin :
(Ms. 6678.)

4.

Voions de nostre Estat...

L'Estoille donne une seconde fois ce Sonnet dans son manuscrit, mais placé dix ans plus tard, et remanié selon les exigences de l'actualité politique. Le titre général des pièces reproduites en 1585 est le suivant :

« Ramas de divers Escrits, Discours, Pasquils, Sornettes et Poësies de toutes sortes, semees et Divulguees, en cest an 1585, sur le Subject de la Ligue, agreable aux uns et desplaisant aux autres, selon la diverse composition et Bigarrement des esprits de ce Siecle. Prenez le Bon, laissez le Mauvais. »

(1) Voiant de nostre Estat l'inconstante maniere,
(Ms. 6678, année 1575.)
Voiant de nostre temps l'inconstante maniere,
Qui attend d'heure à autre un changement nouveau,
On peut bien comparer la France à un tableau
(Ms. 24322.)

(2) Je l'envy', dit Bourbon, en quittant son Chapeau,
(Ms. 6678, année 1585.)
Je l'envie, dit Bourbon, en quitant son chapeau,
Sans voir ce qui luy vient en la quarte derniere.
(Ms. 24322.)

(3) Le Navarois le tient, y alast il de plus ;
Le Guisard, soubz espoir de quelque petit flus,
(Ms. 24322.)
Je lay tiens, dit Esparnon, y allast il de plus ;
(Ms. 6678, année 1585.)

(4) L'enfonce de sa reste, et l'autruy y hazarde,
(Ms. 6678, année 1575.)
Enfonce de son Reste, et l'autruy y hazarde,
(Ms. 6678, année 1585.)

(5) Mais le fin espagnol, assistant tout debout,
Y estant de moitié, couvertement regarde
A luy fournir argent, pour, en fin, avoir tout.
(Ms. 24322.)
Mais quant au Roi d'Espagne, assistant tout debout,
(Ms. 6678, année 1585.)

5.

Ne peindés ung Levrier...

Voyez la *Bibliographie des Poésies,* note 1.

(1) Texte du ms. 6678. Dans le ms. 1662 :
Ne peingnés un levrier par les lievres chassé,
Ni des poissons en l'air, ni des oiseaux sur l'onde,

(2) Texte du ms. 6678. Dans le ms. 1662 :
Mais peingnés moy, sans plus, un païs policé,

(3) Texte du ms. 6678. Dans le ms. 1662 :
Peingnés y les erreurs dont nostre France abonde,

(4) Texte du ms. 6678. Dans le ms. 1662 :
Qu'un faquin, par argent, achepte la Noblesse ;
Peindés l'homme sçavant qui mandie son pain ;

6.

Pourquoi dors tu...

(1) *Correction.* Les deux textes donnent :
Dans les termes lascifs d'une jeunesse folle,
M. Blanchemain a lu : *Dans les travers lascifs...*
(2) Qui n'a, pour tout son mieux, que vaine la Parolle
(Ms. 6678).
(3) Ceux là te feront regner, non pas ces Glorieux,
(Ms. 6678.)

7.

Ganimed's effrontés...

(1) *Correction.* Les deux textes donnent :
Ganimedes effrontés, impudique canaille,
(2) Qui vos teints Damoiseaux, vos Perruques troussées,
(Ms. 6678.)
(3) Sont de Vice loiers aux jeunes Impudens,
(Ms. 6678.)

8.

Ils yront, non feront...

Ce sonnet est d'Estienne Pasquier. Voyez ci-dessus l'article consacré aux *Sonnets d'Estat,* et la note 1 de la *Bibliographie des Poésies.*

(1) Texte des *Œuvres de Pasquier,* dans les deux manuscrits :
Ils yront, non feront, ces Courtisans guerriers,

(2) Ces mignons, ces minons, ces abateurs de filles,
Ces masquez, ces musquez, nouveaux muguets de villes,
Ces taillants, ces fendants, et ces rudes guerriers.
(*Œuvres de Pasquier*, 1723.)

(3) Ils combattront au Camp, de Bastons invasibles,
(Ms. 6678.)

Ils combattront, hardis, de bastons invasibles,
Ou, pour mieux assaillir, de bastons invisibles,
(*Œuvres de Pasquier*, 1723.)

(4) Ils portent, quand et eux, et le Feu et la Mesche,
(Ms. 6678.)

(5) Pour entrer bravement au lict dans une breche,
Ils portent quand et soy, et le feu et la mesche,
Lance, pistole, escus, et harnois acerez;
(*Œuvres de Pasquier*, 1723.)

9.

Je me ri, quand je voi...

(1) Je me ri, quand je voi ces rudes Chevaliers,
(ms. 6678.)

10.

Ce grand Perigourdin...

Non reproduit par Blanchemain. Voyez ci-dessus l'article concernant les *Sonnets d'Estat*.

LES MIGNONS DE L'AN 1577

enfilés en ce Sonnet.

Sainct Luc, petit qu'il est...

Cf. L'Estoille, octobre 1577. — « *Mignons*. Le dimanche 20e octobre, le Roy arriva à Olinville, en poste, aveq la trouppe de ses jeunes mignons, fraisés et frizés aveq les crestes levées, les ratepenades en leurs testes, un maintien fardé, avec l'ostentation de mesmes, pignés diaprés et pulverizés de pouldres violettes et senteurs odoriferantes, qui aromatizoient les rues, places et maisons où ils frequentoient. Ils furent tous enfilés en un sonnet, qui en fust fait en son temps, semé et divulgué partout... »

Voyez la *Bibliographie des Poésies*. Blanchemain, dans ses *Œuvres Complètes de Ronsard* donne l'incipit de cette épigramme, et dit qu'on peut l'attribuer à Ronsard, mais toujours sans raison valable. Il en fait de même pour les pièces suivantes : *Quand ce beau Maugeron... — Quélus n'entend pas... — Bidet, que l'orgueil... — Je crois qu'il veut sçavoir... — Ceux qui vont revirant...*

(1) Texte du ms. 6678. Dans le ms. 1662 :

Do, ce grand larron, hardi ne sçait comment,

QUATRAIN SEMÉ PAR PARIS EN FEBVRIER 1578,

Lors que Quelus chargea Bussi en la rue St Honoré

Quelus n'entend pas...

Cf. L'Estoille, février 1578. *Querelle de Mignons.* — « Le samedi premier febvrier, le jeune seingneur de Quelus, accompagné des jeunes seingneurs de Saint-Luc, Do, Darques et Saint-Mesgrin, tous jeunes mignons chéris et favorisez du Roy, pres la porte Saint-Honoré, hors la ville, tira l'espée et chargea Bussy d'Amboise, le grand mignon de Monsieur, qui, monté sur une jument bragarde de l'escurie du Roy, revenoit de donner quarriere à quelque cheval, au corridor des Tuilleries, et fut la fortune tant propice aux uns et aux autres, que de plusieurs coups d'espée tirés, pas un ne porta, fors sur un gentilhomme qui accompagnoit Bussy, lequel fust fort blessé et en danger de mort.

De ces tant legeres et frequentes querelles, le peuple ne s'en esmouvoit plus, ains servoient seulement de subject de risée et gausserie aux bons compagnons, qui en firent le suivant quatrain, qui courust incontinent partout...

Ceste charge, cependant, faite par Quelus et ses compagnons sur Bussy, qui n'estoit accompagné que d'un gentilhomme (en quoi il montra du cœur et de la resolution beaucoup à se deffendre), sembla à Monsieur, frere du Roy, faite par extraordinaire supercherie, et comme de gaité de cœur, venant de

plus hault, soubs umbre que tous les mignons sçavoient bien que le Roy n'aimoit pas Bussy, et que sans la grande faveur qu'ouvertement Monsieur lui portoit, il eust despieça esté en mauvais parti, et aussi pource que Bussy, qui estoit brave soldat et haut à la main, se moquoit ordinairement de ces mignons de couchette, et en faisoit fort peu de compte. Ce qui fut la cause de la querelle, sans autre occasion au moins qui ait esté apparente et descouverte. » Voir aussi, sur ces querelles, L'Estoille, 2e avril 1578; et, sur Quélus, *Confession de Sancy,* Chap. VII, ed. Lemerre, t. II des *Œuvres* de d'Aubigné, 283.

Même remarque, touchant Blanchemain, que pour la pièce précédente.

VERS SUR CE SUBJECT.

Bidet, que l'orgueil...

Dans l'Estoille, la pièce est précédée de cette note: « Vers semés incontinent apres ce beau combat, qu'on tiltra du nom de Courtizans, c'est-à-dire, peu honnestes, sales et vilains à la mode de la Cour, mesmes en ce qu'ils touchent l'honneur du Roy, duquel il n'i a que les Foux et les Meschans qui en mesdisent. » Signé : « Cl. D. L. P. Ligueur A. 1578. »

(1) Madame Do me l'a bien dit,

(Ms. 6678.)

(2) Ce vers manque dans le ms. 1662.

POUR METTRE AU DESSOUBZ DES STATUES

Sonnet sur ce subject.

Quatre Rois ont regné...

Nous suivons l'ordre des mss. Mais, régulièrement, ce sonnet devrait se trouver à la suite des deux derniers : *Quand ce beau Maugeron...* — *Sire comme Quelus...* Il fut écrit après la mort de Saint-Mesgrin, assassiné le 21 juillet 1578. « Saint-Mesgrin, dit l'Estoille, jeune gentilhomme bourdelois, beau, riche et de bonne part, l'un des mignons fraisés et frizés du Roy, sortant à onze heures du soir du chasteau du Louvre, où le Roy estoit, en la mesme rue du Louvre, vers la rue Saint-Honoré, est chargé de coups de pistole, d'espée et de coustelas, par vingt ou trente hommes incongneus, qui le laisserent sur le pavé pour mort. Comme aussi mourust-il, le jour ensuivant, et fut merveilles encores comme il peust tant vivre, estant attaint de trente-quatre ou trente-cinq coups mortels. Le Roy fist porter son corps mort au logis de Boisi, pres la Bastille Saint-Antoine, où estoit mort Quelus, son compagnon, et enterrer à Saint-Pol, avec semblable pompe et solennité qu'avoient esté auparavant inhumés en ladite eglise Quelus et Maugiron, ses compagnons de mignetise envers le Roy.

— De ce meurtre et assassinat n'en fut faite autre instance et poursuitte, tout mignon et favori du Roy qu'il estoit : Sa Majesté estant bien advertie que le duc de Guise l'avoit fait faire, pour le bruit qu'avoit

ce mignon d'entretenir sa femme, et que celui qui avoit fait le coup portoit la barbe et la contenance du duc de Maïenne, son frere.

— Les nouvelles venues de Gascongne au Roy de Navarre, on dit qu'il dit ces mots : « je sçai bon gré au duc de Guise, mon cousin, de n'avoir peu souffrir qu'un mignon de couchette, comme Saint-Mesgrin, le fist coqu. C'est ainsi qu'il faudroit accoustrer tous ces autres petits gallans de la Cour, et qui se meslent d'approcher les princesses pour les mugueter et leur faire l'amour. — On dit de Saint-Maigrin, qu'en mourant il donna son ame à Dieu, son corps à la terre et son cul à tous les diables. »

On sait que tous les poètes de cour élevèrent des tombeaux poétiques à la mémoire des Mignons. L'Estoille reproduit les *XXIV Sonnets Courtizans*, qu'Amadis Jamyn présenta au Roi, le 10 août 1578. « *Le quart mignon restant* », dont il s'agit au vers 12, est sans doute Livarot.

DE LA BRISSAC CONTREFAITE

Brissac aime tant...

Cf. L'Estoille. « *Nopces de Saint-Luc avec la Brissac*. Le dimanche gras 9e février 1578, Monsieur, frere du Roy, accompagné de la Roine, sa mere, et de la Roine de Navarre, sa sœur, s'en alla des le matin proumener au bois de Vincennes et à Saint-Maur-des-Fossés, tout expres, affin de n'assister aux nopces qui ce jour furent faites au Louvre, en grande pompe, de Saint-Luc et de la damoiselle

de Brissac, par la volonté et expres commandement du Roy, qui s'y trouva et y dansa en grande allegresse. La mariée estoit laide, bossue et contrefaite, et encores pis, selon le bruit de la Cour, quelque artifice qu'elle emploiast pour sembler et paroistre autre. Et si n'avoit l'esprit gueres plus beau (à ce qu'on disoit) que le corps; dont fust semé à la Cour le suivant quatrain... »

Blanchemain a reproduit cette épigramme dans le tome VIII des *Œuvres Complètes de Ronsard*.

AU ROY FAISANT L'AMOUR AUX NONNAINS

L'an 1580. Sonnet.

Est ce exemple de Roy...

Dans L'Estoille, déc. 1580, ce sonnet est précédé de la note suivante : « En cest an 1580, sur ce que le Roi, non obstant la Peste et la Guerre qui travailloit son pauvre Peuple de tous les costés, ne laissoit d'aller voir les Nonnains, et ne bougeoit de leurs couvents et abbayes, à leur faire l'amour, on publia à Paris le Sonnet suivant, qu'on adressoit à sa Majesté, comme si sa mauvaise vie eust esté cause de tout le mal qu'enduroit le Peuple ».

DU BEAU MAUGERON

Quand ce beau Maugeron...

« Le dimanche 27e avril 1578, dit L'Estoille, pour demesler une querelle née pour fort legere occasion,

le jour precedent, en la cour du Louvre, entre le seigneur de Quelus, l'un des grans mignons du Roy, et le jeune Entragues, qu'on appeloit Antraguet, favori de la maison de Guise, ledit Quelus, avec Maugiron et Livarrot, et Antraguet avec Riberac et le jeune Chomberg, se trouverent des cinq heures du matin, au Marché-aux-Chevaux (anciennement les Tournelles, pres la Bastille-Saint-Anthoine), et là combattirent si furieusement, que le beau Maugeron et le jeune Chomberg demeurerent morts sur la place. Riberac, des coups qu'il y receust, mourust le lendemain à midi. Livarrot, d'un grand coup qu'il eut sur la teste, fut six sepmaines et enfin reschappa. Antraguet s'en alla sain et sauf aveq un petit coup, qui n'estoit qu'une esgratigneure au bras... » *Voir la suite à la note suivante.*

Le sonnet *du beau Maugeron* est précédé dans L'Estoille de cette note : « Le Dimanche 27e Avril 1578, ce beau Mignon mourust sur le Champ du Combat, et expira en regniant Dieu. Le Testament de Maugeron, Je regnie Dieu (dit nostre Me Poncet en sa chaire), est qu'il le faloit trainer lui et ses compagnons à la Voierie ; Non obstant lesquelles remonstrances le Roy l'honnora lui et les autres de superbes Convois, Services et Sepulchres de Princes et voulust que les plus grands de sa Cour assistassent à leur Enterrement et Service, ce que la pluspart firent comme par contrainte et à regrets ».

Cf. d'Aubigné (*Œuvres Complètes,* Lemerre 1877, II, 283, *Confession de Sancy*) : « .....et si je

redisois les paroles du Prince, adveillé sur Maugeron mort, ayant la bouche collee entre les deux parties honteuses, je ferois desplaisir au comte de Carnavas, qui, leur ayant presté la chambre, les espia par un trou du cabinet ».

AU ROY

Sur la mort de son Quelus. 1578.

Sire, comme Quelus...

« Quelus, reprend L'Estoille (suite de la note précédente), aucteur et agresseur de la Noise, de dix-neuf coups qu'il y receust, languist trente-trois jours, et mourust le jeudi vingt-neuvieme may, en l'hostel de Boisi, où il fut porté du champ du combat, comme lieu plus ami et plus voisin. Et ne lui proufita la grande faveur du Roy, qui l'alloit tous les jours voir, et ne bougeoit du chevet de son lict, et qui avoit promis aux chirurgiens qui le pensoient cent mille francs au cas qu'il revinst en convalescence, et à ce beau mignon, cent mil escus pour lui faire avoir bon courage de guerir. Nonobstant lesquelles promesses, il passa de ce monde en l'autre, aiant toujours en la bouche ces mots, mesmes entre ses derniers souspirs qu'il jettoit avec grande force et grand regret : « Ah ! mon Roy, mon Roy ! » sans parler autrement de Dieu ni de sa mere. A la verité, le Roy portoit à Maugeron et à lui une merveilleuse amitié, car il les baisa tous deux morts, fist tondre leurs testes et

emporter et serrer leurs blonds cheveux, osta à Quelus les pendans de ses aureilles, que lui-mesme auparavant lui avoit donnés et attachés de sa propre main.

Telles et semblables façons de faire (indignes à la verité d'un grand Roy et magnanime comme il estoit) causerent peu à peu le mespris de ce Prince, et le mal qu'on vouloit à ses mignons qui le possedoient, donnerent un grand avantage à ceux de Lorraine, pour corrompre le peuple et, dans le Tiers-Estat, creer et former, peu à peu, entièrement leur parti, qui estoit la Ligue, de laquelle ils avoient jetté les fondemens des l'an precédent 1557.

Grand nombre d'Epitaphes, Tombeaux, Vaudevilles et de toutes sortes de poesies latines et françoises, pour et contre ces mignons, selon l'humeur des esprits, furent semés et divulgués à Paris et à la Cour, tant sur leur beau combat que sur leur mort... »

A la suite des pièces françaises et latines recueillies par L'Estoille, celui-ci a écrit :

Leurs corps à tous reposent à Saint-Pol,
Serrail des mignons.

Le 2 janvier 1580, le peuple, dit encore L'Estoille, « continuant ses furies et insolences, auxquelles les animoient leurs curés et predicateurs, abbatist et demolist les sepultures et figures de marbre que le Roy avoit faict eriger aupres du grand autel Saint-Pol à Paris, à deffuncts saint Maigrin, Quelus et Maugeron, ses mignons, disant qu'il n'appartenoit pas à ces meschans athées, morts en regniant Dieu,

sangsues du peuple et mignons du tiran, d'avoir si braves monuments et si superbes en l'eglise de Dieu, et que leurs corps n'estoient dignes d'autre parement que d'un gibet. »

Voyez la note au Sonnet : *Quatre Roys ont regné*.

GLOSSAIRE

Abel. — On a cru que ce prénom désignait Abel de la Harteloire. Mais on voit que c'est un domestique, et probablement le portier du collège. Dès 1578, Abel est remplacé par Corydon, qui désigne toujours un page ou un serviteur dans les Œuvres de Ronsard.

Accravanté. — Voir *Acravanté*.

Achernon. — 1re pers. plur. de l'impérat. d'*Acherner*, ou acharner, c'est-à-dire, au propre, donner la curée aux chiens, ou se repaitre de la curée. Au figuré, remplir, garnir de viande.

Acravanté. — Accablé.

Adenté. — Tombé, couché. Dans la *Chronique de Saint-Denys* : « Ainsi qu'elle fut *ademptée* en un banc sur oreillers et sur quarreaux. »

Ainçois. — Mais ; cependant ; mais plutôt.

Ains. — Mais ; avant.

Ainsin. — Ainsi.

Alsinois (Conte d'). — Nicolas Denisot, dit le *Conte d'Alsinois*. Voyez le Glossaire du *Livret de Folastries : Le Conte*.

Alumelle. — Lame, épée. Sens obscène.

Amiclées (Forests). — « Les filles de Lacedemone et de Lacene avoient coustume de se despoüiller

toutes nues au bord du fleuve Eurote, et de luitter les unes contre les autres, mesmement contre les garçons ou d'aller à la chasse par les forests Amyclées... en montrant leur greve, chaussées d'un brodequin à la façon de leur pays. » (Muret). Les Forêts Amyclées étaient ainsi nommées d'Amyclæ, ville de Luconie, située sur l'Eurotes, et consacrée à Apollon.

Androgyne lien. — Allusion au mythe de l'Androgyne dans le *Banquet* de Platon.

Antinée (Ville). — Antinopolis. L'empereur Adrien fit bâtir cette ville en l'honneur d'Antinoüs, son favori, qui s'était noyé dans le Nil. Des autels s'élevèrent dans un temple magnifique portant cette inscription : *A Antinoüs, Synthrône des dieux d'Égypte* — c'est-à-dire, participant aux mêmes honneurs. La divinité d'Antinoüs finit avec le prince qui l'avait créée.

Anube. — Anubis.

Arcer la vue. — Enflammer la vue de désir. Arcer est le même verbe qu'ardoir, arder, etc. ; mais il s'employait surtout pour *ériger*, dans le sens érotique.

Asinois (Conte d'). — Voir *Alsinois*.

Baguesse. — Bagasse ; Servante ; synonyme de garce et de fille publique.

Bas. — (Musique). Bassus.

Bastera (Il). — Il suffira. Italianisme.

Bavieres. — Par *Surye* et *Baviere*, on entendait la médication mercurielle et les bains de vapeur que l'on faisait prendre aux vénériens. L'exsudation, l'expectoration et l'augmentation salivaire résultant

de ces traitements justifient l'emploi de ces deux jeux de mots, que l'on rencontre très fréquemment dans les écrits burlesques et satiriques des XVIe et XVIIe siècles.

BERGER. — Bertrand Bergier. Cf. *Livret de Folastries*, 132-135.

BERGIER. — Voir *Berger*.

BERS. — Berceau.

BESSONNE. — Jumelle.

BIENVEIGNE. — De *bienveigner*, souhaiter la bienvenue.

BLANDIST. — De *blandir*, caresser.

BRAGARDS. — Galants, gaillards.

BRIL. — Brindilles de rameau

BURE. — Nom de femme du peuple, fille ou servante.

CAIE. — Caïus Caligula.

CAPEL. — Condisciple de Ronsard à Coqueret, il devint docteur en médecine. Cf. Maurice de la Porte: *Épithetes françoises*, 1571.

CAROLES. — Danses.

CART. — Quatrième.

CASSANDRE. — Ronsard rencontre Cassandre Salviati, âgée de 14 ans environ, le 21 avril 1545, à la cour de Blois.

Elle descendait d'une famille florentine, et habitait le château de Talcy. L'année suivante, sans avoir rien accordé au poète, elle épousa un seigneur du Vendômois, nommé de Pré ou du Pray.

CAUTE. — Fourbe, artificieux.

CHEROUVRIER. — Célèbre compositeur de musique, à qui Ronsard dédia le *Souci*, en 1569.

CHEVEL. — Cheveu.

CHIENNE. — C'est la constellation du Chien, qui amène en été les orages.

CHOISEUL. — Christofle de Choiseul, abbé de Mureaux. Belleau lui dédia, en 1556, sa traduction d'Anacréon.

CIMETERES. — Cimetières.

CORNÉS. — Cornets à bouquin.

COUPABLES DE MINOS. — C'est-à-dire les Ombres qui comparaissaient devant Minos, juge souverain des Enfers.

CUISSE-NÉ. — Par allusion à la double naissance de Bacchus. Cf. *Livret de Folastries*, GLOSSAIRE.

CYPRINE. — Epithète de Vénus, nommée aussi Cyprienne. Elle était particulièrement honorée à Cypre.

DÉBAUS. — Plaisir, ébat.

DENYS. — Dionysos.

DES MIREURS. — Condisciple de Ronsard à Coqueret. Voyez la notice du *Livret de Folastries*. Il s'établit médecin à Dieppe. Cf. *Revue d'Hist. Litter.* 1899, 350-360; 1904, 446.

DESSERRE. — Abandonne.

DEUT (NE SE). — Présent du verbe *douloir*, se plaindre, s'attrister, se lamenter, etc.

DIE. — « Die est une petite isle, où Ariadne (du nom duquel est venu le nom d'Adrienne) fut delaissée par son traistre amoureux Thesée ». (Muret.)

DINE. — Digne.

DO. — François d'O, surintendant des Finances.

DORES (TOY QUI). — C'est *Dorat*, que Ronsard désigne, en jouant sur son nom.

EGRAFINER. — Egrafigner, égratigner.

EJARTER LE THRACIEN. — C'est-à-dire couper les jarrets. Lycurgue, roi des Edones, ayant maltraité les nourrices de Bacchus, le dieu lui inspira une telle fureur que, croyant couper les vignes, il coupa les jambes à son fils Dryas, et se mutila lui-même.

EMBLE (ON). — D'*embler*, enlever.

EMPIRE (QUI LE DEVANT N'). — C'est-à-dire qu'il n'engrosse pas les femmes.

ENTOURNÉ. — Environné.

ENTROI (J'). — J'entends faiblement.

EPINGLER. — Epinglier, boîte ou pelotte à épingles.

EROTE. — L'Eurotas.

ETOURBILLONS. — Estourbillons. Le poète désigne en cet endroit les vertiges et les visions de l'ivresse. On dit encore : être *estourbi*.

EUROTE. — L'Eurotas.

EVIEN. — Surnom de Bacchus : Inspiré, prophétique.

FÉTIA. — Festoya, régala.

FIS D'OR. — Fils d'or.

FLUS. — Au jeu, suite de cartes de la même couleur.

FONTELÈTE, ou FONTENETTE. — Diminutifs de Fontaine.

FRIQUENELLES. — Au propre, femmes galantes, coquettes. Au figuré, les Mignons.

GEANS. — Voir *Livret de Folastries*, GLOSSAIRE.

GENNES. — Pour *gehennes*, gênes, tourments.

GODMICY. — Godemichy, dont *godemiché* est la corruption.

GORRIERS. — Gens glorieux et recherchés dans leur toilette, vêtus à la mode.

GRELISSANT (EN). — En devenant grêles vers le bas; en s'amincissant.

GRENOUILLANS. — De *grenouiller*. En ce sens, boire avec excès.

GREVE. — Jambe.

GUERDONNÉ. — Récompensé.

GUILOIS (THENET). — Cet inconnu était sans doute un condisciple de Ronsard à Coqueret.

GUITERRE. — Guitare.

HAIN. — Hameçon.

HANTE. — Bâton, fût d'une hallebarde. *Hampe* en est la corruption. Sens obscène.

HARTELOIRE. — Jean de la Harteloire ou Hurteloire, personnage inconnu, condisciple de Ronsard à Coqueret. Ronsard lui dédia l'Ode XI du IIe Livre des Odes. De 1555 à 1573 elle est dédiée à son frère Abel. Cf. *Annales Fléchoises*, 1906, 189.

HERCUEIL. — Arcueil.

IDEANS (CORNÉS). — Les cornets à bouquin des Corybantes.

INVASIBLES. — Offensifs, propres à l'attaque.

INDINE. — Indigne.

IRIS. — Messagère de Junon et des dieux. Ronsard fait allusion à l'arc-en-ciel. Il feint de croire qu'il est formé de l'eau aspirée des fleuves, que l'orage a fait déborder.

JAMIN. — Amadys Jamin.

JANET. — Voir page 200.

JEANNE. — Voir page 203.

JONCHÉE. — La paille ou les joncs qui recouvraient autrefois les carreaux ou les dalles.

LANDIE. — Parties sexuelles de la femme (*landica*).

LATAN. — Personnage inconnu, condisciple de Ronsard à Coqueret.

LE LOYER (PIERRE). — Poète et démonographe, né à Huillé, près Durtal, en Anjou, (1550-1634). Fit son droit à Toulouse, où il remporta l'églantine des Jeux Floraux, et, de retour en sa province, fut pourvu d'une charge de conseiller au présidial d'Angers. *Œuvres et Mélanges Poet.*, Paris, 1579 ; *Quatre Livres des spectres ou apparitions*, 1586, 1605, 1608, etc... La *Néphélococugie* a été réimprimée par Gay, en 1860, avec une notice de Gustave Brunet.

LENEAN. — Surnom de Bacchus. Cf. *Livret de Folastries,* GLOSSAIRE.

LIGNERI. — Claude d'Humières, Sr de Lignery de Lassigny. Cf. *Rev. d'Hist. Mod.*, 1911, 203. Il était condisciple de Ronsard à Coqueret.

LIMONNIER. — Cheval limonier. Le poète veut désigner, non Pégase, qui n'est pas attelé, mais l'un des chevaux de Phébus-Apollon, qui traîne le char du Soleil, et qu'il assimile à Pégase.

LOS. — De *Laus,* louange. A aussi le sens de *Gloire*, comme dans l'ode à la *Fontaine Bellerie : Non indine de ton lôs.*

LUCRESSE. — Voir page 223.

LUITTE. — Lutte. Sens érotique : l'accouplement.

LYÉAN. — Surnom de Bacchus : qui délivre.

MARIE. — Voir page 215.

MASLLE (ILS TROUSSENT EN). — Comme s'ils chargeaient leurs adversaires en porte-manteaux derrière la selle. Terme de dérision.

MEMPHIENNE. — Cléopâtre.

MIRABOLANS. — Mirobolants. Fruits confits ou desséchés, importés des Indes et de l'Amérique, dont quelques-uns, comme ceux du gingembre, étaient aphrodisiaques.

MOUSSE. — Emoussé.

MUGUETTE. — Courtise.

MUGUETTÉ. — Parfumé comme une coquette.

NAQUETS. — Jeunes gens de basse naissance, qui suivaient à pied les gentilshommes qui les louaient. Une de leurs fonctions particulières était de marquer les coups du jeu de paume. On les nommait aussi *houliers* et *bordeliers*.

NAXE (ROI DE). — De Naxos, où l'on rendait un culte à Bacchus.

NYSÉAN. — De *Nyse*, ville et montagne où l'on célébrait un culte à Bacchus.

NOÜE. — *(...une rose qui noüe — De sur du laict)*. Qui flotte...

OCIEUX (CHAOS). — Qui ne produit rien.

OGYGIENNE (THEBES). — D'Ogygius, surnom de Bacchus. Le dieu avait donné la liberté aux Thébains, qui l'honorèrent d'un culte particulier. Cf. *Livret de Folastries*, GLOSSAIRE : *Lyssien*.

PANTIERE. — Filets d'oiseleur.

PAPHIENNE. — De Paphos, c'est-à-dire Vénus.

PARANELLE (FUITE). — Pérennelle, pérenne : perpétuelle. « Ruisseaux perennes ». Montaigne III, 233.

PARIEN (MARBRE). — Marbre de Paros.

PELISSON. — Peau fourrée.

PENTHÉE. — Cf. GLOSSAIRE, *Livret de Folastries*.

PENEUX. — Honteux.

PERE. — Surnom de Bacchus. Cf. *Livret de Folastries*, GLOSSAIRE.

PHRYNE. — Phryné.

PORTIE. — Portia.

POUPELLÉ. — Poupelet, enfantin.

POUTRE. — Jeune jument, non encore saillie.

RAMENTOY (TE). — Te souviens.

RATAPENADE. ou *Ratepenade*. — Ce mot, pris trop souvent dans son sens propre par les lexicographes, et qui signifie chauve-souris, désigne les faux cheveux ou le genre de coiffure en forme d'ailes de chauve-souris, que l'on porta au XVIe. Dans le GLOSSAIRE du *Sigogne*, nous avons commis la même erreur que nos confrères.

REBARBOTANT. — Gromellant, parlant entre ses dents.

REBOUCHER. — Emousser.

REFLOS. — Ondoiement de cheveux au vent.

REJERGONNANT. — Rejargonnant. Du *jargon* ou langage des oiseaux : leur chant.

REVIRANT. — Retournant.

RHENOIS. — Les soudarts des bords du Rhin.

ROLAND. — Celui de Boïardo : *Roland l'Amoureux*.

ROMAIN (LE MOL). — Antoine.

ROUANT (SE). — « ... Maint verre
Mi plein, erre,
Sus les vagues se roüant. »

C'est-à-dire flotte en tournant sur soi-même.

SEMELE. — Sémélé, mère de Bacchus.

SERENE. — Sirène.

SIDERE. — Maîtresse de Jean Brinon, conseiller au Parlement de Paris. C'est à lui que Ronsard dédia ses *Meslanges,* et plusieurs poésies.

SINOPE. — Voir page 214.

SOTTIE. — En ce sens, stupide dépendance.

SPELONQUE. — Caverne.

SURCRAIST. — Surcroit.

SURNOUANT. — Surnageant. De *sur,* et de *nouer,* nager.

SURYE. — Suède. Voir *Bavieres.*

TABLES. — Latinisme. Ce sont les planches du navire, et, en ce cas, les épaves.

TELEPHE. — Cf. *Livret de Folastries,* GLOSSAIRE : *Mysie* (*Soldart de*).

TEMPLES. — Tempes.

TEST. — Crâne.

THEBAIN. — (*Sous la terre. — Avec l'âme du Thebain*). Orphée : Ronsard l'assimile à Amphion.

THEBAIN PERE. — Cf. *Livret de Folastries,* GLOSSAIRE : *Lyssien.* Surnom de Bacchus.

THEVET (ANDRÉ). — Voyageur et cosmographe, né à Angoulême, en 1502, mort à Paris en 1590. Il prit l'habit de cordelier, et obtint de ses supérieurs la permission de voyager. Il parcourut l'Asie, puis le Brésil, et fut enfin nommé aumônier de Catherine de Médicis, avec les titres d'historiographe et cosmographe du roi. Il mentait comme un voyageur... *Cosmographie du Levant,* 1554; *Singularitez de la France antarctique,* 1558; *Cosmogra-*

phie universelle, 1571 ; *Vrais portraits et vies des hommes illustres*, 1584, etc. Les *Singularitez* ont été réimprimées, en 1878, par Gaffarel. Cf. La Croix du Maine et Du Verdier ; Niceron ; Lelong, *Bibl. hist. de la France ;* P. Laumonier, *Rev. de la Renaiss.*, 1983, 65-69. Voir page 233.

Thiases. — On appelait *thyases* les danses des Bacchantes en l'honneur de Bacchus. Ne pas confondre avec les danseurs eux-mêmes, qui portaient des peaux de boucs et de béliers. *Thyase* est un mot phénicien qui désigne ces animaux.

Thomas. — Voir page 209.

Tine. — Tétine ; bout du sein.

Tocquoit. — Frappait. Se disait surtout du tambour. Sens obscène.

Touillant (Se). — Se souillant.

Trac. — Trace, piste.

Traitis (Nez). — Bien fait, joli.

Tréluisantement. — Adverbe formé sur *Tréluire*, briller d'un éclat intermittent.

Trietere. — Surnom de Bacchus, à cause des fêtes triétériques, qui se célébraient tous les trois ans.

Urvoi. — René d'Urvoi, sieur de la Rougellière et de Pouillé. Ami et compatriote de Du Bellay, il le suivit au Collège Coqueret. Ronsard lui dédia l'Ode XVII du IVe Livre des Odes.

Van. — Voir au mot *Panier*, dans le Glossaire du *Livret de Folastries*.

Vilant. — De *viller*, au *villier*, crier d'impatience. Cf. Lacurne de Sainte-Palaye.

Voitre (Se). — Se vautre.

Voutis (Sourcil). — En forme de voûte, arqué.

TABLE DES POÉSIES

Les vers en italique indiquent les pièces de l'Appendice.)

A ce malheur qui jour et nuict me poingt, ... 95
A Dieu, Cons rondelets, Corralines Fossettes, ... 99
Amis, avant que l'Aurore. 32
A mon retour, (hé, je m'en desespere!) 85
Amour, je ne me plains de l'orgueil endurcy. 87
Bidet, que l'orgueil ne vous pique 114
Brissac aime tant l'Artifice, ... 117
Ce grand Perigourdin qui, d'un pas dedaigneux, . . . 112
Ce petit Diable Dieu, ce Dieu fils de putain 11
Ces flots jumeaus de lait bien époissi 31
Ceux qui vont revirant l'Evangile averé, ... 117
Contemplant l'autre jour un amas de Medailles. 101
Contente toy d'un poinct : 91
D'autant que l'arrogance est pire que l'humblesse, ... 86
Douce beauté, meurdriere de ma vie 209
Douce lancette à la couleur vermeille, ... 105
En quelle nuict, de ma lance d'yvoire. 104
E! que je porte et de hayne et d'envie. 76
Est ce exemple de Roy que de faire l'amour. 118
Foutés Bouches, Culs, Cons, et d'une main lubrique . . . 98
Ganimed' s effrontés, impudique canaille, ... 110
Ha! Seigneur dieu! que de graces ecloses 56
Heureuse fut l'étoile fortunée 30
Il me desplaist beaucoup qu'une nouvelle Mesche 98
Ils yront, non feront, ces Courtisans gorriers, ... 111

Jane, en te baisant, tu me dis. 69
Je croi qu'il veut sçavoir que c'est de l'Evangile, ... 117
Je me ri, quand je voi de ces jeunes guerriers, ... 112
Je ne suis seulement amoureus de Marie, ... 75
Je veus mourir pour tes beautés, Maistresse ; 58
Je veus, Muses aus beaus yeus 19
Je voudrois estre Ixion et Tantale, ... 57
Las ! pour vous trop aimer je ne puis vous aimer, ... 77
La volupté, la gourmandise, ... 74
Les Rhenois sàns pitié, grenouillans à la table 108
Loyer, ta docte Muse n'erre 87
Maistresse, embrasse moy, baise moy, serre moy, ... 94
Marie, à tous les coups vous me venez reprendre. 74
Ne peindés ung Levrier par les Lievres chassé, ... 109
Ne t'estonne, Bignet, si maintenant tu vois. 106
Ni la fleur qui porte le nom. 81
Nuit, des amours ministre, et sergente fidele. 26
Ores l'effroi et ores l'esperance, ... 28
Or, que l'hyver roidist la glace espesse, ... 83
Pein moi, Janet, pein moi, je te supplie, ... 62
Petit nombril, que mon penser adore,. 29
Pleut-il à Dieu n'avoir jamais tâté 56
Pourquoi, comme une jeune Poutre, ... 73
Pourquoi dors tu, mon Roi, si long tems enchanté . . . 110
Pourtant, si j'ay le chef plus blanc 73
Pourtant, si ta maitresse est un petit putain, ... 77
Quand au temple nous serons. 71
Quand ce beau Maugeron print naissance icy bas, . . . 119
Quand, de ta levre à demy-close,. 85
Quand en songeant ma follâtre j'acolie 30
Quand je veux en amours prendre mes passetems, ... 70
Quatre Rois ont regné dépuis ma congnoissance : . . . 116
Que je serois marry si tu m'avois donné. 88
Quelus n'entend pas la maniere 114
Sainct Luc, petit qu'il est, commande bravement 113
Si c'est Amour, de vivre comme beste. 118
Si d'un mort qui pourri repose 60

Si j'ayme, depuis naguere, ... 79
Si je puis ma jeunesse folle, ... 59
Sinope, que je sers en trop cruel destin, ... 78
Sire, comme Quelus, nagueres, a esté 120
Si tôt, ma doucette Isabeau, ... 59
Ta Genisse n'est assés drue, ... 18
Thevet avoit bien frequenté, ... 100
Touche de main mignonne, fretillarde 105
Tu me fuis d'une course viste, ... 27
Tu te mocques, jeune ribaude : 89
Tu veux qu'à tous coups, d'un valet. 84
Voions de nostre Estat l'inconstante maniere. 108
Vous estes deja vieillle, et je le suis aussi : 88
Vous joués comme aux dés vostre couronne, Sire, ... 107

ERRATA

au précédent volume :

LE LIVRET DE FOLASTRIES DE RONSARD

NOTICE

Page 7, ligne 15, lire : *...car, deux ans après son retour d'Allemagne...*
— 9, — 28, lire : *...sourcilleuse...*
— 13, 26, lire : *...à Ambroise de la Porte, de qui la mère venait...*
— 14, — 12, lire : *La Nympheste qui m'a ravy...*

TEXTE DE RONSARD

Page 27, vers 21, lire : *D'un si plaisant maniment*
— 42, — 23, lire : *Et, le trempant au just des aux*
— 42, — 28, lire : *D'une faim merveilleuse, a pris*
— 49, — 26, lire : *Lors, certes, je ne voudroy*
— 52, — 13, lire : *Et de mille autres jeux plaisans,*
— 57, — 11, lire : *J'en-voy tous herissez de peaux ;*
— 62, — 5, lire : *Dedans l'antre Nyssien,*
— 67, — 12, lire : *Forcene, enragé.*
— 67, — 16, lire : *Et ces jazardes sonnettes ;*
67, après le vers 27, ajouter : *En un rond s'assemblant,*
— 73, vers 23, lire : *Dextre vien à ceux*
— 75, — 2, lire : *Affin, Muret, qu'heureusement je vice ?*
86, — 4, lire : *Tout ce monde qui nous enserre ?*
— 93, — 5, lire : *Lance, vraiment, qui ne fas...*

NOTES ET VARIANTES

Page 132, ligne 12, lire : *...pas après 1553, au moins du consentement de son auteur.*
— 116, — 22, entendre : *donnè-je*, et ne pas tenir compte de la fin.

GLOSSAIRE

Page 147, ligne 1, lire : *...Acrisius, roi d'Argos...*
— 150, — 22, lire : *...de la piqure d'un scorpion...*
— 151, — 15, lire : *...le lapin, ou connilleau...*
152, — 33, lire : *...Les Grecs...*
153, — 1, lire : *...par les Latins...*
159, — 9, lire : *...montagne que...*
— 164, — 1, lire : *...parmi les Immortelles...*
164, 29, lire : *...portent souvent...*
— 165, — 5, lire : *...sagittatus, atteint d'une flèche.*
165, 24, lire : *...coricidum choris.*

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE 1

LA BOUQUINADE ET AUTRES GAILLARDISES 9

La Bouquinade 11

De la jeune Amie d'un sien ami 18

A la Fontaine Bélerie 19

Hinne à la Nuit 26

A Cassandre fuiarde 27

Sonnet : *Ores l'effroi* 28

Sonnet : *Petit nombril* 29

Sonnet : *Quand en songeant* 30

Sonnet : *Heureuse fut* 30

Sonnet : *Ces flots jumeaus* 31

Les Bacanales. Ou le folâtrime voiage d'Hercueil . . 32

Sonnet : *Pleut-il à Dieu !* 56

Sonnet : *Ha ! Seigneur dieu !* 56

Sonnet : *Je voudrois estre* 57

Sonnet : *Je veus mourir* 58

D'une Courtizanne à Venus 59

Les dons de Jaquet à Isabeau 59

Epitafe de François Rabelais 60

Elegie à Janet, Peintre du Roy 62

Odelette à Jane : *Jane en te baisant* 69

Ode : *Quand je veux en amours* 70

Ode à sa maistresse : *Quand au temple* 71

Odelette : *Pourtant, si j'ay* 73

Odelette à sa jeune maitresse : *Pourquoi, comme* . . 73

Epitafe de Thomas 74

Sonnet : *Marie, à tous les coups* 74
Sonnet : *Je ne suis seulement* 75
Sonnet : *E! que je porte* 76
Sonnet : *Pourtant, si ta maitresse* 77
Sonnet : *Las! pour vous trop aimer* 77
Sonnet : *Sinope, que je sers* 78
Ode XL : *Si j'ayme depuis* 79
De la Fleur de la Vigne 81
Amourette : *Or que l'hyver* 83
Imitation de Martial 84
Baiser : *Quand de ta levre* 85
Sonnet VIII : *A mon retour* 85
Sonnet : XLV : *D'autant que l'arrogance* 86
Sonnet : LIII : *Amour, je ne me plains* 87
Sur la Nephelococugie de Pierre Le Loyer 87
Sonnet : *Vous estes deja vieille* 88
Sonnet : *Que je serois marry* 88
Ode : *Tu te mocques* 89
Autre : *Contente toy* 91
Sonnet LVII : *Maistresse, embrasse moy* 94
Chanson : *A ce malheur* 95
Sonnet : *Il me desplaist beaucoup* 98
Sonnet : *Foutés bouches* 98
Sonnet : *A Dieu, Cons rondelets* 99
A Frere André Thevet, qui avoit la verolle 100
Discours : *Contemplant l'autre jour* 101
APPENDICE (Pièces faussement attribuées à Ronsard.) . . . 104
Sonnet : D'une qui avoit les pasles couleurs 104
Sonnet : *Douce lancette* 105
Sonnet : *Touche de main* 105
Sonnets d'Estat. 1. — *Ne t'estonne* 106
2. — *Vous joués comme aux dés* 107
3. — *Les Rhénois* 108
4. — *Voions de nostre Estat* 108
5. — *Ne peindés ung Levrier* 109
6. — *Pourquoi dors tu* 110
7. — *Ganimed's effrontés* 110

8. — *Ils iront, non feront.* 111
9. — *Je me ri quand je voi.* 112
10. — *Ce grand Perigourdin.* 112
Les Mignons enfilés en ce Sonnet 113
Quatrain semé par Paris 114
Vers sur ce subject. 114
Pour mettre au dessoubs des Statues. 116
De S. Luc. 117
Du Mesme. 117
De la Brissac contrefaite 117
Au Roy faisant l'amour aux Nonnains 118
Contre Amour. Sonnet 118
Du beau Maugeron 119
Au Roy. Sur la mort de son Quelus 120
BIBLIOGRAPHIE DES POÉSIES 121
NOTES ET VARIANTES. 165
GLOSSAIRE 260
TABLE DES POÉSIES 269
ERRATA AU LIVRET DE FOLASTRIES 273
TABLE DES MATIÈRES 275

FIN

BIBLIOTHÈQUE DES CURIEUX

4, rue de Furstenberg — PARIS

Extrait du Catalogue

Les Maîtres de l'Amour

Collection unique des œuvres les plus remarquables des littératures anciennes et modernes traitant des choses de l'amour.

L'Œuvre du Divin Arétin (2 vol.) chaq. vol. . . . 12 fr.
L'Œuvre du Marquis de Sade . . . . . 12 »
L'Œuvre du Comte de Mirabeau. . . . . 12 »
L'Œuvre du Chevalier A. de Nerciat (3 vol), chaque volume . . . . . 12 »
L'Œuvre de Giorgio Baffo. . . . . 12 »
L'Œuvre libertine de Nicolas Chorier . . . . . 12 »
*L'Œuvre libertine des poètes du XIX*e *siècle* . . 12 »
*Le Théâtre d'amour au XVIII*e *siècle* . . . . . 12 »
Le Livre d'amour de l'Orient (I). Ananga-Ranga . 12 »
Le Livre d'amour de l'Orient (II). — Le Jardin parfumé. . . . . 12 »
Le Livre d'amour de l'Orient (III). — Les Kama-Sutra . . . . . 12 »
Le Livre d'Amour de l'Orient (IV). — Le Bréviaire de la Courtisane. — Les Leçons de l'Entremetteuse . . . . . 12 »
L'Œuvre des Conteurs libertins de l'Italie (XVIIIe siècle). . . . . 12 »
L'Œuvre de John Cleland (Mémoires de Fanny Hill). . . . . 12 »
L'Œuvre de Restif de la Bretonne. . . . . 12 »
L'Œuvre des Conteurs libertins de l'Italie (XVe siècle) . . . . . 12 »
L'Œuvre libertine de l'Abbé de Voisenon. . . . . 12 »
L'Œuvre libertine de Crébillon le fils . . . . . 12 »
Le Livre d'amour des Anciens . . . . . 12 »
L'Œuvre libertine des Conteurs russes . . . . . 12 »
L'Œuvre libertine de Corneille Blessebois (Le Rut). . . . . 12 »
L'Œuvre de Choudart-Desforges (Le Poète libertin). . . . . 12 »

L'Œuvre de Fr. Delicado (La Lozana Andalusa) . 12 fr.
L'Œuvre du Seigneur de Brantôme . . . . . 12 »
L'Œuvre de Pigault-Lebrun . . . . . 12 »
L'Œuvre de Pétrone . . . . . 12 »
L'Œuvre de Casanova de Seingalt . . . . . 12 »
L'Œuvre priapique des Anciens et des Modernes. 12 »
L'Œuvre de Boccace Florentin (I). . . . . 12 »
L'Œuvre poétique de Charles Beaudelaire. . . . 12 »
L'Œuvre des Conteurs espagnols . . . . . 12 »
L'Œuvre badine d'Alexis Piron. . . . . 12 »
L'Œuvre badine de l'Abbé de Grécourt . . . . . 12 »
L'Œuvre amoureuse de Lucien . . . . . 12 »
L'Œuvre galante des Conteurs français. . . . . 12 »
L'Œuvre de Choderlos de Laclos (Les Liaisons dangereuses) (épuisé) . . . . . .
L'Œuvre des Conteurs allemands (Mémoires d'une Chanteuse) . . . . . 12 »
L'Œuvre des Conteurs anglais (La Vénus indienne). 12 »

Le Coffret du Bibliophile

Jolis volumes in-18 carré tirés sur papier d'Arches (exemplaires numérotés).

Les Anandrynes (Confession de Mlle Sapho) . . . 9 fr.
Le Petit Neveu de Grécourt. . . . . 9 »
Anecdotes pour l'histoire secrète des Ebugors. . 9 »
Julie philosophe (Histoire d'une citoyenne active et libertine), 2 vol. . . . . 18 »
Correspondance de Mme Gourdan, dite « la Comtesse » . . . . . 9 »
Portefeuille d'un Talon Rouge. — La Journée amoureuse . . . . . 9 »
Les Cannevas de la Pâris (Histoire de l'hôtel du Roule) . . . . . 9 »
Souvenirs d'une cocodette (1870) . . . . . 9 »
Le Zoppino. Texte italien et traduction française. 9 »
La Belle Alsacienne (1801) . . . . . 9 »
Lettres amoureuses d'un Frère à son élève (1878). 9 »
Poèmes luxurieux du divin Arétin (Tariffa delle Puttane di Venegia) . . . . . 9 »
Correspondance d'Eulalie ou *Tableau du Libertinage de Paris* (1785), 2 vol. . . . . 18 »
Le Parnasse satyrique du XVIIIe siècle. . . . . 9 »

La Galerie des femmes, par J.-E. de Jouy . . . . 9 »
Zoloé et ses deux Acolytes, par le Marquis de Sade . . . . . 9 »
De Sodomia, par le P. Sinistrari d'Ameno. Texte latin et traduction française . . . . . 9 »
Le Canapé couleur de feu, par Fougeret de Montbron . . . . . 9 »
Le Souper des Petits Maîtres . . . . . 9 »
Cadenas et Ceintures de chasteté . . . . . 9 »
Les Dévotions de Mme de Bethzamooth . . . . . 9 »
La Raffaella . . . . . 9 »
Contes de Jos. Vasselier . . . . . 9 »
Histoire de Mlle Brion . . . . . 9 »
La Philosophie des Courtisanes . . . . . 9 »
Les Sonnettes . . . . . 9 »
Nouvelles de Firenzuola . . . . . 9 »
Lucina sine concubitu . . . . . 9 »
Point de lendemain . . . . . 9 »
Mémoires d'une Femme de chambre . . . . . 9 »
Ma Vie de garçon . . . . . 9 »
Anthologie érotique d'Amarou . . . . . 9 »
La Beauté du Sein des Femmes . . . . . 9 »
Tendres Epigrammes de Cydno la Lesbienne . . 9 »
Divan d'amour du Chérif Soliman . . . . . 9 »

Chroniques Libertines

Recueil des « indiscrétions » les plus suggestives des chroniqueurs, des pamphlétaires, des libellistes, des chansonniers, à travers les siècles.

Les Demoiselles d'amour du Palais-Royal, par H. Fleischmann 7 50
La vie libertine de Mlle Clairon, dite « Frétillon » 7 50
Les Amours de la Reine Margot, par J. Hervez . 7 50
Mémoires libertins de la Comtesse Valois de la Mothe (Affaire du Collier) 7 50
Marie-Antoinette libertine, par H. Fleischmann . 7 50
Chronique scandaleuse et Chronique arétine au XVIIIe siècle 7 50

L'Histoire romanesque

La Rome des Borgia, par Guillaume Apollinaire. 9 »
La Fin de Babylone, par Guillaume Apollinaire. 9 »
Les Trois Don Juan, par Guillaume Apollinaire. 9 »

Les Secrets du Second Empire

Napoléon III et les Femmes, par H. Fleischmann. 7 50
Bâtard d'Empereur, par H. Fleischmann 7 50

La France Galante

Mignons et Courtisanes au XVIe siècle, par Jean Hervez (épuisé).
La Polygamie sacrée au XVIe siècle. . . . . 15 »
Ruffians et Ribaudes, par Jean Hervez 8 50

Chroniques du XVIIIe Siècle

PAR JEAN HERVEZ

D'après les Mémoires du temps, les Rapports de police, les Libelles, les Pamphlets, les Satires, les Chansons.

I. *La Régence galante* (épuisé).
II. *Les Maîtresses de Louis XV* . . . . . 15 fr.
III. *La Galanterie parisienne sous Louis XV* (épuisé).
IV. *Le Parc aux Cerfs et les Petites Maisons galantes de Paris* (épuisé).
V. *Les Galanteries à la Cour de Louis XVI*. . . 15 »
VI. *Maisons d'amour et Filles de joie*. . . . . 15 »

Le Catalogue illustré est envoyé franco sur demande

BINDING SEC. JUL 6 1970

PQ
1674
F5

Ronsard, Pierre de
La bouquinade et autres gaillardises

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY